

LES MOUSQUETAIRES  
(1845)



ALEXANDRE DUMAS  
en société avec M. Auguste Maquet

Les mousquetaires  
drame en cinq actes, en treize tableaux  
dont un prologue

*Ambigu-Comique. – 27 octobre 1845.*

LE JOYEUX ROGER  
2014

ISBN : 978-2-924529-01-0

Éditions Le Joyeux Roger  
Montréal

[lejoyeuxroger@gmail.com](mailto:lejoyeuxroger@gmail.com)

## PROLOGUE

*L'auberge de Pernes, près de Béthune. – Une porte au premier plan à droite ; un escalier praticable au fond. À gauche, au deuxième plan, une fenêtre ; au troisième plan, du même côté, la porte de l'hôtellerie.*

### Scène première

Un inconnu, assis devant une table ; l'aubergiste,  
l'hôtesse, puis un brigadier, puis Mordaunt.

L'AUBERGISTE

Que désirez-vous ?

L'INCONNU

Du pain et du vin d'abord, s'il vous plaît ; car, depuis le  
matin, je n'ai rien pris.

L'AUBERGISTE

On va vous donner cela.

(Il lève la trappe de la cave.)

L'HÔTESSE, paraissant sur  
la balustrade de l'escalier

Eh ! l'homme !

L'AUBERGISTE

Quoi ?

L'HÔTESSE

La mule du moine.

L'AUBERGISTE, descendant

Bon !

L'HÔTESSE

Tout de suite.

L'AUBERGISTE, du fond de la cave

Ah ! oui, tout de suite ; avec ça qu'ils payent bien, tes men-  
diants de moines !

L'HÔTESSE

Celui-là paye... et paye en or même !

L'AUBERGISTE, reparaissant,  
une bouteille à la main

Bah !... En ce cas, c'est autre chose ! (Il dépose la bouteille sur

la table, et ouvre la fenêtre de la cour.) Eh ! Pataud !...

UNE VOIX

Quoi qu'il y a ?

L'AUBERGISTE

La mule de Sa Révérence... tout de suite.

L'INCONNU

Vous avez un moine chez vous ?

L'AUBERGISTE

Oui.

L'INCONNU

De quel ordre ?

L'AUBERGISTE

Y a-t-il un ordre qui s'appelle l'ordre des questionneurs ?

L'INCONNU

Je ne crois pas.

L'AUBERGISTE

J'en suis fâché... Celui-là en serait sûrement.

L'INCONNU

Il vous a fait des questions ?

L'HÔTESSE

Seigneur Dieu ! il n'a fait que cela depuis qu'il est arrivé.  
« Combien y a-t-il d'ici à Béthune ?... Combien de Béthune à Armentières ?... Avez-vous jamais été dans un couvent d'augustines ?... » On dirait qu'il y a un de ses parents qui a perdu quelque chose de ce côté-là, il y a une dizaine d'années, et qu'il cherche ce qu'il a perdu.

(On frappe à la fenêtre qui donne sur la route.)

UNE VOIX

Eh ! l'ami !

L'HÔTESSE

Tiens ! on frappe... Ouvre donc.

L'AUBERGISTE

Des gens à cheval... Si c'étaient des Espagnols !

L'HÔTESSE

Eh ! non, puisqu'ils parlent français.

LA VOIX, du dehors

L'ami !... l'ami !

L'AUBERGISTE, ouvrant

Que désirez-vous, monsieur le brigadier ?

LE BRIGADIER

Peux-tu me donner des nouvelles de l'armée espagnole ?

(Il entre par la porte de gauche, suivi de quelques hommes.)

L'AUBERGISTE

Ah ! morbleu ! tout le monde peut vous en donner... Les pil-lards !... on ne peut pas faire cent pas qu'on n'en rencontre !

LE BRIGADIER

Des partisans, oui... Mais c'est le corps d'armée que nous cherchons.

(Mordaunt, vêtu d'une robe de moine,  
paraît au haut de l'escalier, s'arrête et écoute.)

L'AUBERGISTE

Ah ! l'armée, c'est autre chose.

LE BRIGADIER

Écoute : nous sommes envoyés par M. le Prince... L'armée espagnole a quitté ses cantonnements, et l'on ignore où elle est. Cinquante patrouilles sont en route dans ce moment, et il y a cent pistoles de récompense pour qui donnera des nouvelles certaines de la marche de l'ennemi.

L'INCONNU

Je puis vous en donner, moi.

LE BRIGADIER

Vous ?

L'INCONNU

Oui, moi.

LE BRIGADIER

Vous savez où est l'armée espagnole ?

L'INCONNU

Je le sais. Elle a passé hier la rivière de la Lys.

LE BRIGADIER

Où cela ?

L'INCONNU

Entre Saint-Venant et Aire.

LE BRIGADIER

Par qui est-elle commandée ?

L'INCONNU

Par l'archiduc en personne.

LE BRIGADIER

De combien d'hommes se compose-t-elle ?

L'INCONNU

De dix-huit mille hommes.

LE BRIGADIER

Et elle marche ?

L'INCONNU

Sur Lens.

LE BRIGADIER

Comment savez-vous tous ces détails ?

L'INCONNU

Je revenais de Hazebrouck à Béthune, lorsque les Espagnols m'ont pris et m'ont forcé de leur servir de guide ; à trois lieues d'ici, grâce à l'obscurité, je me suis sauvé.

LE BRIGADIER

Et nous pouvons nous fier aux renseignements que vous nous donnez ?

L'INCONNU

Comme si vous aviez vu vous-même ce que je vous dis.

LE BRIGADIER

Votre nom ?

L'INCONNU

Pour quoi faire ?

LE BRIGADIER

Pour vous envoyer la récompense promise, si vos renseignements sont exacts.

L'INCONNU

Inutile.



LE BRIGADIER

Comment, inutile ?

L'INCONNU

On dit la vérité gratis ; on ment pour de l'argent... J'ai dit la vérité ; vous ne me devez rien.

LE BRIGADIER

Cependant, mon ami, puisque cent pistoles ont été promises par M. le Prince.

L'INCONNU

Si je dis la vérité, vous enverrez les cent pistoles au curé de Béthune, qui les distribuera aux pauvres.

LE BRIGADIER

Mais nous boirons bien un verre de vin ensemble, à la santé de notre général et aux ordres de la France.

L'INCONNU

Merci !

LE BRIGADIER

Pourquoi cela ?

L'INCONNU

Parce que vous ne me connaissez pas, et qu'un jour, si vous me connaissiez, vous pourriez vous repentir d'avoir choqué votre verre contre le mien... Poursuivez donc votre route, monsieur, et hâtez-vous de porter à M. le Prince la nouvelle que je vous donne.

LE BRIGADIER

Vous avez raison... Votre main, mon ami ?

L'INCONNU

Ce serait trop d'honneur pour moi, monsieur.

(Il se recule.)

LE BRIGADIER

Singulier personnage !... (À ses hommes.) Allons, en route !

(Il sort.)

## Scène II

L'inconnu, l'hôtesse, Mordaunt.

MORDAUNT, à part

Oui, singulier personnage... Au reste, il habite Béthune, à ce qu'il dit ; peut-être, par lui, aurai-je quelques renseignements.

(Il descend et va s'asseoir à une table.)

L'HÔTESSE

Que désirez-vous, mon révérend ?

MORDAUNT

Une lampe, voilà tout ! puis j'ai demandé ma mule.

L'HÔTESSE

On est en train de la seller.

MORDAUNT

Merci ! (À l'inconnu.) Vous êtes des environs, monsieur ?

L'INCONNU

Je suis de Béthune.

MORDAUNT

Ah ! de Béthune... Et vous demeurez depuis longtemps à Béthune ?

L'INCONNU

J'y suis né.

MORDAUNT, à l'hôte,  
qui lui apporte une lampe

Merci ! (Il ouvre une carte géographique. À l'inconnu.) Monsieur, combien comptez-vous de Béthune à Lilliers ?

L'INCONNU

Trois lieues.

MORDAUNT

Et de Béthune à Armentières ?

L'INCONNU

Sept.

MORDAUNT

Vous avez dû faire quelquefois cette route ?

L'INCONNU

Souvent.

MORDAUNT

Est-elle donc dangereuse ?

L'INCONNU

Sous quel rapport ?

MORDAUNT

Sous ce rapport que quelqu'un y puisse être assassiné ?

L'INCONNU

À moins que ce ne soit en temps de guerre, comme aujourd'hui, par exemple, la route est tout à fait sûre.

MORDAUNT

Sûre !... (À part.) Je l'avais bien pensé ; il faut que ce soit quelque vengeance particulière. Ah ! à mon retour, je repasserai par ici... Il y a assez longtemps que je fais les affaires de M. Cromwell pour faire un peu les miennes. Maintenant, monsieur, pourriez-vous me dire... ?

## Scène III

Les mêmes, de Winter, l'aubergiste.

DE WINTER, entrant, à l'aubergiste

Dites donc, maître !

L'AUBERGISTE

Voilà, Votre Seigneurie.

MORDAUNT, relevant la tête

Oh ! oh !

DE WINTER

Où suis-je ici, s'il vous plaît ?

L'AUBERGISTE

À Pernes, monsieur.

MORDAUNT, a part

C'est lui ! Je me doutais qu'il était en France.

DE WINTER

À Pernes, entre Lilliers et Saint-Pol, alors ?

L'AUBERGISTE

Justement.

DE WINTER

C'est bien.

L'AUBERGISTE

Votre Seigneurie désire-t-elle qu'on lui serve à souper ?

DE WINTER

Non ; je voudrais seulement prendre quelques renseignements sur le chemin.

L'INCONNU, à part

Plus je le regarde et plus je l'écoute... plus ce visage et cette voix...

L'AUBERGISTE

Quelques renseignements sur le chemin ?... À votre service, monsieur.

DE WINTER

Pour aller à Doulens, quelle est la route qu'il faut prendre ?

L'AUBERGISTE

Celle de Paris.

DE WINTER

Alors, on n'a qu'à suivre tout droit.

L'AUBERGISTE

Mais cette route est infestée de partisans espagnols... Je ne vous conseille pas de la prendre, ou tout au moins, si vous la prenez, attendez le jour.

DE WINTER

Impossible... Il faut que je continue mon chemin.

L'AUBERGISTE

Alors, prenez la route de traverse.

DE WINTER

Mais ne me perdrai-je point ?

L'AUBERGISTE

Ah ! dame, la nuit...

DE WINTER

Mon ami, voulez-vous me servir de guide ?

L'HÔTESSE, s'approchant

Oh ! non, monsieur... (À son mari.) J'espère bien que tu n'ac-

cepteras pas !

DE WINTER

Pourquoi cela, ma bonne femme ?... Je donnerai une récompense.

L'HÔTESSE

Non, monsieur ; pour tout l'or du monde, je ne le laisserais pas aller... pour qu'on le tue !

DE WINTER

Et qui cela ?

L'HÔTESSE

Qui cela ?... Ces brigands d'Espagnols, donc.

DE WINTER

Mon ami, il y a vingt pistoles pour celui qui me servira de guide.

L'AUBERGISTE

Ce serait quarante, monsieur, ce serait cent, que je refuserais... Voyez-vous, ce qu'il y a de plus précieux au monde, c'est la vie ; et se hasarder à cette heure, dans la campagne, au milieu de tous ces bandits, c'est jouer sa vie sur un coup de dés.

DE WINTER

Mon ami, si l'argent ne vous tente pas, laissez-moi vous parler au nom de l'humanité. En me servant de guide, en m'aidant à gagner Paris le plus tôt possible, vous rendrez un immense service à quelqu'un qui est en danger de mort.

L'INCONNU, se levant

S'il y a à rendre un si grand service que vous dites, monsieur, et que vous vouliez bien m'accepter pour guide... me voilà.

DE WINTER

Vous ?

L'INCONNU

Oui, moi ! Acceptez-vous, monsieur ?

DE WINTER

Certainement... Et à votre tour, tenez, mon ami...

(Il veut lui donner une bourse.)

L'INCONNU

Pardon, monsieur, j'ai dit : s'il y a un service à rendre... et non de l'argent à gagner.

DE WINTER

Cependant, monsieur...

L'INCONNU

Chacun fait ses conditions... Moi, voilà les miennes.

DE WINTER, à part

C'est singulier, il me semble que j'ai déjà vu cet homme.

L'INCONNU, à part

Je ne me trompais pas, c'est bien lui.

DE WINTER, à l'aubergiste

Maintenant, mon ami, voici une guinée ; faites exactement ce que je vais vous dire.

L'AUBERGISTE

Dites, monsieur.

DE WINTER

Un homme m'attend à Doulens, au *Lis couronné* ; mais, comme je suis en retard, il est possible que cet homme, las de m'attendre, pousse jusqu'ici.

L'AUBERGISTE

Comment le reconnaîtrai-je ?

DE WINTER

Costume de laquais, trente-cinq à quarante ans, cheveux et barbe... il les avait noirs autrefois... Silencieux comme une pierre ; au reste, répondant au nom de Grimaud.

L'AUBERGISTE

Et il demandera... ?

DE WINTER

Il demandera lord de Winter.

L'INCONNU, à part

C'est bien cela.

MORDAUNT, à part

Ah ! mon cher oncle, j'aurais cru que vous gardiez un plus strict incognito.

L'AUBERGISTE

Que lui dirai-je ?

DE WINTER

Que j'ai pris les devants et qu'il me rejoigne. S'il ne me rejoint pas, il me trouvera à Paris, à mon ancien logement de la place Royale... (À l'inconnu.) Voulez-vous venir, mon ami ?

L'INCONNU

Oui, monsieur, et ce n'est pas la première fois que je vous servirai de guide.

DE WINTER

Comment cela ?

L'INCONNU

Rappelez-vous la nuit du 22 octobre.

DE WINTER

1636 ?

L'INCONNU

Oui ; rappelez-vous la route de Béthune à Armentières.

DE WINTER

Silence ! Oui, je vous reconnais... Venez, venez !

(Ils sortent par la gauche. L'aubergiste s'éloigne par la droite.)

## Scène IV

Les mêmes, hors de Winter et l'inconnu.

MORDAUNT, se levant

La nuit du 22 octobre !... la route de Béthune à Armentières !... Quelle étrange coïncidence !... Le 22 octobre, le jour où ma mère est morte !... le chemin de Béthune à Armentières, le lieu où elle a disparu !... Si le hasard allait faire pour moi plus que n'ont fait tous les autres calculs et toutes les recherches... Allons, il faut que je suive cet homme. Ma mule ! ma mule !

L'HÔTESSE

Vous demandez ?...

MORDAUNT

Ma mule est-elle prête ?

L'HÔTESSE

Elle vous attend à la porte.

MORDAUNT

Merci ; vous êtes payée, n'est-ce pas ?

L'HÔTESSE

Oui, certainement ; il ne me reste plus qu'à vous demander votre bénédiction.

MORDAUNT, sortant

Dieu vous garde !

## Scène V

L'hôtesse, puis Grimaud et l'aubergiste.

L'HÔTESSE

Pierre !... (Appelant.) Pierre !... Allons, le voilà encore parti ; il ne se tiendra pas tranquille, qu'il ne se fasse assassiner. (Coups de feu éloignés.) Ah ! mon Dieu ! tenez, voilà encore une fusillade... Pierre !... Pierre !... (Elle ouvre la fenêtre.) Pataud !

UNE VOIX

Quoi ?

L'HÔTESSE

Avez-vous vu votre maître ?

LA VOIX

Il est là, au jardin.

L'HÔTESSE

Ah ! à la bonne heure... (Elle se retourne, et aperçoit Grimaud.) Monsieur... (Grimaud salue.) Par où donc êtes-vous venu ? (Grimaud montre la porte.) Par la porte ? vous êtes donc à pied ?... (Grimaud fait signe que non.) À cheval ? (Grimaud fait signe que oui.) Et voulez-vous qu'on rentre votre cheval à l'écurie ? (Grimaud fait signe que non.) Alors, que voulez-vous ? (Grimaud fait signe qu'il veut boire.) Je comprends... (Elle apporte une bouteille et un verre.) Vous avez donc le malheur d'être muet, mon bon monsieur ?... (Grimaud fait signe que oui.) Oh ! pauvre cher homme ! (L'hôte rentre.) Dis donc, mon ami, à la bonne heure, en voilà un qui ne fait pas de bruit, il est muet.



L'AUBERGISTE

Muet ? Si c'était notre homme !... Il ressemble au signallement que l'on m'a donné... (Il va à Grimaud.) Eh ! donc, monsieur ! (Grimaud lève la tête.) Ne cherchez-vous pas quelqu'un ? (Grimaud fait signe que oui.) Un étranger ?... (Grimaud répète le même signe.) Un Anglais ? (Même jeu.) Qui se nomme lord de Winter ?

GRIMAUD

Oui.

L'HÔTESSE

Tiens ! le muet qui parle.

L'AUBERGISTE

Et vous vous nommez ?

GRIMAUD

Grimaud !

L'AUBERGISTE

Eh bien, monsieur Grimaud, la personne que vous attendiez à Doulens...

GRIMAUD

Oui.

L'AUBERGISTE

Au *Lis couronné*...

GRIMAUD

Oui.

L'AUBERGISTE

Elle vient de partir, il y a dix minutes, avec un guide... et elle a dit que vous la retrouveriez à Paris, à son ancien logement de la place Royale.

GRIMAUD

Bon !

L'AUBERGISTE

Alors, puisque votre commission est faite, vous restez ?

GRIMAUD

Oui.

L'AUBERGISTE

Avez-vous soupé ?

GRIMAUD

Non.

L'AUBERGISTE

Alors, vous allez souper et coucher ici ?

GRIMAUD

Oui.

L'AUBERGISTE

Et vous partirez... ?

GRIMAUD

Demain.

L'AUBERGISTE, à sa femme

Eh bien, en voilà un qui n'est pas bavard, à la bonne heure.

(On frappe à une porte latérale.)

## Scène VI

Les mêmes, Pataud, l'inconnu.

L'HÔTESSE

Qui est là ?

PATAUD

Ouvrez, ouvrez, ce sont les voisins qui rapportent un homme blessé.

L'AUBERGISTE

Un homme blessé !

LA VOIX DE L'INCONNU

C'est moi, c'est moi, ouvrez !

L'HÔTESSE

Comment ! ce brave homme... ?

L'AUBERGISTE

Qui accompagnait le seigneur anglais.

L'HÔTESSE

Eh bien, avais-je raison de te dire de ne pas y aller ?

L'AUBERGISTE

Un chirurgien !... un chirurgien !... (À Grimaud.) Monsieur, vous qui avez un cheval, vous devriez bien pousser jusqu'à Saint-Pol, et ramener un chirurgien.

GRIMAUD

Combien de lieues ?

L'AUBERGISTE

Une lieue et demie.

GRIMAUD

J'y vais !

(Il sort.)

L'HÔTESSE

Pauvre brave homme ! il faudrait le monter dans une chambre.

L'INCONNU

Oh ! non, un matelas sur cette table, je souffre trop.

L'AUBERGISTE, à sa femme

Jette un matelas... (À l'inconnu.) Que vous est-il donc arrivé, monsieur ?

L'INCONNU

À deux cents pas d'ici, nous avons été attaqués par des Espagnols... Mais, heureusement, il n'est rien arrivé à lord de Winter.

L'HÔTESSE, jetant un matelas  
par-dessus la balustrade

Voilà !

L'AUBERGISTE

Bien ! couchez-le là-dessus... Un oreiller, un coussin... Que peut-on vous faire pour vous soulager, monsieur ?

L'INCONNU

Rien : la blessure est mortelle.

L'AUBERGISTE

Avez-vous besoin de quelque chose ?

L'INCONNU

De l'eau, j'ai soif.

L'AUBERGISTE

Tenez !

L'INCONNU

Merci ; mais ne pourrait-on pas m'aller chercher un prêtre ?...  
(Mordaunt reparait à la porte.)

Scène VII  
Les mêmes, Mordaunt.

L'HÔTESSE

Ah ! mon révérend, venez, venez ! c'est le Seigneur qui vous ramène.

MORDAUNT

Me voici !

L'HÔTESSE, montrant Mordaunt au blessé

Monsieur...

L'INCONNU

Par grâce, venez vite !

MORDAUNT

Qu'on nous laisse.

L'AUBERGISTE, à sa femme

C'est égal, voilà un singulier moine.

L'HÔTESSE

Oh ! toi, tu es un hérétique.

(Ils sortent.)

Scène VIII  
Mordaunt, l'inconnu.

MORDAUNT

Me voilà, parlez !

L'INCONNU

Vous êtes bien jeune.

MORDAUNT

Les gens qui portent ma robe n'ont point d'âge.

L'INCONNU

Hélas ! parlez-moi doucement, car j'ai besoin d'un ami à mes derniers moments.

MORDAUNT

Vous souffrez beaucoup ?

L'INCONNU

De l'âme plus que du corps.

MORDAUNT

Parlez ! j'écoute.

L'INCONNU

Il faut d'abord que vous sachiez qui je suis...

MORDAUNT

Dites...

L'INCONNU

Je suis... Mais je crains que vous ne m'abandonniez si je vous dis qui je suis.

MORDAUNT

N'ayez pas peur !

L'INCONNU

Je suis l'ancien bourreau de Béthune.

MORDAUNT, reculant

L'ancien bourreau ?...

L'INCONNU

Oh ! mais, depuis dix ans, je n'exerce plus... n'ayez donc pas horreur de moi... depuis dix ans, j'ai cédé ma charge.

MORDAUNT

Vous avez donc horreur de votre état ?

L'INCONNU

Depuis dix ans, oui !

MORDAUNT

Et auparavant ?...

L'INCONNU

Tant que je n'ai frappé qu'au nom de la loi et de la justice, mon état m'a laissé dormir tranquille, abrité que j'étais sous la justice et sous la loi... Mais, depuis cette nuit terrible où j'ai servi d'instrument à une vengeance particulière, où j'ai levé avec haine le glaive sur une créature de Dieu... depuis cette nuit...

MORDAUNT

Que dit-il là ?

L'INCONNU

J'ai pourtant essayé d'étouffer ce remords par dix ans de bonnes œuvres ; j'ai dépouillé la férocité naturelle à ceux qui ver-

sent le sang ; en toute occasion, j'ai exposé ma vie pour sauver la vie de ceux qui étaient en péril, et j'ai conservé à la terre des existences humaines en échange de celle que je lui avais enlevée... Ce n'est pas tout : le bien acquis dans l'exercice de ma profession, je l'ai distribué aux pauvres... Je suis devenu assidu aux églises ; les gens qui me fuyaient se sont habitués à me voir... quelques-uns même m'ont aimé ; mais il me semble que Dieu ne m'a point pardonné, lui ; car le souvenir de ce meurtre me poursuit sans cesse.

MORDAUNT

Vous avez commis un meurtre ?

L'INCONNU

Car il me semble, chaque nuit, voir se dresser le spectre de cette femme.

MORDAUNT

C'était une femme ?...

L'INCONNU

Oh ! ce fut une nuit maudite !

MORDAUNT

Quelle nuit était-ce ?

L'INCONNU

La nuit du 22 octobre 1636.

MORDAUNT, à part

La même date qu'il a dite à lord de Winter... Ah ! la justice du ciel ! si j'allais tout apprendre ! (Il passe sa main sur son front.) Et quelle était cette femme que vous avez assassinée ?

L'INCONNU

Assassinée !... Et vous aussi, vous aussi, vous dites comme la voix qui a retenti à mon oreille : assassinée !... Je l'ai donc assassinée, et non pas exécutée ?... je suis donc un assassin, et non un justicier ?

MORDAUNT

Continuez !... continuez !... Je ne sais rien, je ne puis donc rien vous dire... Quand vous aurez achevé votre récit, nous verrons. En attendant, comment cela s'est-il fait ? Parlez, dites tout,

n'omettez aucun détail.

L'INCONNU, se soulevant sur son oreiller

C'était un soir. J'habitais une maison dans une rue retirée... Un homme qui avait l'air d'un grand seigneur, quoiqu'il portât la simple casaque de mousquetaire, frappa à ma porte et me montra un ordre signé : « Richelieu... » Cet ordre commandait obéissance à celui qui en était porteur.

MORDAUNT

L'ordre était-il bien signé : « Richelieu » ?

L'INCONNU

Oui ; mais je n'ose dire qu'il ne servait point à un autre but que celui dans lequel il était donné.

MORDAUNT

Continuez !

L'INCONNU

Je suivis cet homme, me réservant de résister si l'office qu'on réclamait de moi était injuste. À la porte de la ville, je trouvai quatre autres cavaliers qui nous attendaient ; nous fîmes cinq à six lieues, sombres, mornes, silencieux, presque sans échanger une parole... À cent pas d'Armentières, un homme couché dans un fossé se leva. « C'est là ! » dit-il en montrant de la main une petite maison isolée, à la fenêtre de laquelle brillait une lumière... Nous prîmes à travers terres, et nous nous dirigeâmes vers la maison. Trois autres laquais étaient jalonnés sur la route... Chacun d'eux se leva à son tour, et se joignit à nous... Le dernier gardait la porte. « Est-elle toujours là ? » lui demanda l'homme qui était venu me chercher. « Toujours », répondit-il.

MORDAUNT

Que vais-je entendre, mon Dieu ?

L'INCONNU

Alors, nous descendîmes de cheval, et nous remîmes les chevaux aux laquais ; il me frappa l'épaule... le même toujours... et, à travers les vitres, il me montra, à la lueur d'une lampe, une femme accoudée sur une table, en me disant : « Voilà celle qu'il

faut exécuter. »

MORDAUNT

Et vous avez obéi ?

L'INCONNU

J'allais refuser, quand, tout à coup, en la regardant plus attentivement, je reconnus à mon tour cette femme...

MORDAUNT

Vous la reconnûtes, vous ?

L'INCONNU

Oui... Étant jeune fille, elle avait séduit et perdu mon frère... Une nuit, tous les deux avaient disparu avec les vases sacrés d'une église... J'avais retrouvé mon frère sur un gibet... Elle, je ne l'avais pas revue.

MORDAUNT

Continuez !

L'INCONNU

Oh ! je le sais bien, j'aurais dû pardonner ; c'est la loi de l'Évangile... c'est la loi de Dieu !... L'homme en moi étouffa le chrétien ; il me sembla que la voix de mon frère criait vengeance à mon oreille, et je dis : « C'est bien, j'obéirai ! »

MORDAUNT

Continuez !

L'INCONNU

Alors, le même, toujours le même, brisa la fenêtre d'un coup de poing... Deux entrèrent par cette fenêtre ; les trois autres par la porte... En les voyant, elle comprit qu'elle était perdue, car elle jeta un cri ; puis, pâle et muette, comme si dans ce cri elle eût épuisé toutes ses forces, elle recula chancelante jusqu'au moment où elle rencontra le mur.

MORDAUNT

C'est horrible !

L'INCONNU

Horrible, n'est-ce pas ? Mais attendez !... attendez !... Alors, ils s'érigèrent en accusateurs, et chacun, passant à son tour devant elle, lui reprocha : celui-ci, l'assassinat de son mari ;



celui-là, l'empoisonnement de sa maîtresse ; l'autre... et cet autre, c'était moi... l'autre, le déshonneur et la mort de son frère ; puis, d'une seule voix, d'une même voix, d'une voix unanime, sombre, terrible, solennelle... ils prononcèrent la peine de mort... Et moi...

MORDAUNT

Et vous... ?

L'INCONNU

Et moi qui l'avais condamnée avec les autres... moi, moi, je me chargeai de l'exécuter.

MORDAUNT, se levant

Malheureux !... et vous commîtes le crime ?

L'INCONNU

Sur mon salut, je croyais faire justice.

MORDAUNT

Et ni prières ni larmes... car sans doute elle pria et pleura... ni beauté ni jeunesse, car elle était jeune et belle, n'est-ce pas ? rien ne put vous toucher ?

L'INCONNU

Rien ! je croyais que c'était le démon lui-même qui avait revêtu la forme de cette femme.

MORDAUNT

Ah !... plus de doute maintenant !

(Il se lève et va pousser les verrous de la porte.)

L'INCONNU

Vous me quittez ? vous m'abandonnez ?

MORDAUNT

Non, non, sois tranquille, me voilà... Maintenant, voyons, réponds... mais sans rien cacher, sans rien taire. Songes-y, la franchise de tes aveux peut seule attirer sur toi la miséricorde du ciel... Ces cinq hommes, ces cinq misérables, ces cinq assassins, qui étaient-ils ?

L'INCONNU

Je ne sais pas leurs noms, je ne les ai jamais sus... Ils portaient l'uniforme de mousquetaires... Voilà tout ce que je sais.

Tous ?  
MORDAUNT  
L'INCONNU  
Non, un seul était habillé comme un gentilhomme ; mais ce n'était pas un Français, lui ; c'était...  
MORDAUNT  
C'était... ?  
L'INCONNU  
C'était un Anglais.  
MORDAUNT  
Il se nommait ?...  
L'INCONNU  
J'ai oublié son nom...  
MORDAUNT  
Tu mens !  
L'INCONNU  
Mon Dieu !  
MORDAUNT  
Il se nommait ?  
L'INCONNU  
Non, je ne puis...  
MORDAUNT  
Je vais te le dire, moi... Il se nommait lord de Winter.  
L'INCONNU  
Que dites-vous ?  
MORDAUNT  
Je dis qu'il se nommait lord de Winter, je dis qu'il était là tout à l'heure, je dis que c'est celui avec lequel tu es sorti.  
L'INCONNU  
Comment savez-vous cela ?  
MORDAUNT  
Maintenant, le nom de cette femme ?...  
L'INCONNU  
Je ne l'ai jamais su... Ils l'appelaient milady, voilà tout.

MORDAUNT

Milady !... Mais, puisqu'elle avait séduit ton frère, dis-tu, puisqu'elle avait causé la mort de ton frère, à ce que tu prétends ; puisque, jeune fille, elle s'était sauvée, emportant avec lui les vases sacrés d'une église, tu dois savoir son nom de jeune fille ?

L'INCONNU

Oui, celui-là, je le sais.

MORDAUNT

Son nom ?

L'INCONNU

Il me semble que je vais mourir.

MORDAUNT

Oh ! ne meurs pas sans m'avoir dit son nom.

L'INCONNU

Me pardonneriez-vous ?

MORDAUNT

Son nom, te dis-je, son nom ?

L'INCONNU

Anne de Breuil.

MORDAUNT, à part

Ah ! mes pressentiments ne me trompaient donc pas !

L'INCONNU

Maintenant, maintenant que vous savez son nom, pardonnez-moi, je me meurs !

MORDAUNT

Moi, te pardonner ?... te pardonner ?... Tu ne sais donc pas qui je suis ?

L'INCONNU

Qui êtes-vous donc ?

MORDAUNT

Je suis John-Francis de Winter !

L'INCONNU

De Winter ?

MORDAUNT

Et cette femme...

L'INCONNU, se soulevant

Cette femme... ?

MORDAUNT

Eh bien, cette femme, c'était ma mère !

L'INCONNU

Sa mère !

MORDAUNT

Oui, ma mère, comprends-tu ? ma mère ! morte... sans que j'aie pu savoir ni où ni comment.

L'INCONNU

Oh ! pardonnez-moi ! pardonnez-moi !...

MORDAUNT

Te pardonner ?... te pardonner ?... Dieu peut-être... Moi, jamais !

L'INCONNU

Par pitié...

MORDAUNT

Pas de pitié pour qui n'a pas eu de pitié... Meurs maudit, meurs désespéré, meurs et sois damné !

(Il le frappe de son poignard.)

L'INCONNU

Au secours ! au secours !

VOIX, du dehors

Ouvrez ! ouvrez !

MORDAUNT

Un !

(Il s'élançait vers la fenêtre, l'ouvre et saute dehors.)

L'aubergiste, l'hôtesse et Grimaud se précipitent dans la chambre.)

### Scène IX

L'inconnu, expirant ; l'aubergiste, l'hôtesse,  
Grimaud, valets, voisins, etc.

GRIMAUD

Qu'y a-t-il ?

L'INCONNU

Au secours !

L'AUBERGISTE

Le moine ! où est le moine ?

L'INCONNU

Il m'a poignardé, et c'était justice... Le moine... c'était son  
fils !...

GRIMAUD

Quel fils ?

L'INCONNU, apercevant Grimaud

Mon Dieu !

GRIMAUD

Quoi ?

L'INCONNU

Vous étiez un des quatre laquais des quatre seigneurs... cette  
nuit... ?

GRIMAUD

Oui !

L'INCONNU

Eh bien, ce moine, c'est son fils.

GRIMAUD

Le fils de milady ?

L'INCONNU

Prenez ce poignard, portez-le aux quatre gentilshommes... et  
dites-leur ce que vous savez...

(Il expire.)

GRIMAUD

Ah ! vous avez raison, pas un instant à perdre... M. le comte  
de la Fère, M. le comte de la Fère...

(Il va pour sortir.)

L'AUBERGISTE, l'arrêtant

Eh bien, cet homme ?...

GRIMAUD

Cet homme est mort !

## ACTE PREMIER

### PREMIER TABLEAU

*La chambre de d'Artagnan, à l'hôtel de la Chevrette, rue Tiquetonne, à Paris. Au premier plan, à droite, porte d'entrée ouvrant sur un escalier ; à gauche, dans le pan coupé, armoire fermée par un rideau. Au fond, large fenêtre.*

Scène première  
Madeleine, seule.

Elle tient un justaucorps et le brosse.

Ah ! ah ! voici un justaucorps de velours bleu que je ne connaissais pas à M. d'Artagnan... C'est sans doute avec celui-là qu'il fait ses conquêtes, l'ingrat !... Mais qu'est-ce que je sens dans ses poches ?... Des papiers... On me dira peut-être que c'est de la curiosité ; mais, après tout, j'ai bien le droit d'être curieuse... Voilà un billet, j'en étais sûre... (Elle déplie un papier et le lit.) « Dindonneau en hachis, carpe à l'étuvée, fritôt à la Mazarin, trois bouteilles de vin d'Aujou... » C'est déjà une infidélité... Comme si la table de la *Chevrette* ne devait pas suffire à un galant homme !... Mais cette infidélité-là, je la lui passe encore. (Elle tire une autre lettre.) Second papier. (Elle lit.) « Monsieur, votre adversaire commence à entrer en convalescence ; il n'a plus que trois coups d'épée qui m'inquiètent, les autres se cicatrisent déjà... » Ah ! il s'agit du sergent suisse qui s'était installé dans mon hôtel, bien malgré moi, je puis le dire... et que M. d'Artagnan, à son retour de la campagne de Flandre, a trouvé établi dans sa chambre... Il en a été quitte pour cinq coups d'épée... pauvre cher homme ! (Raccrochant l'habit.) Ah ! monsieur d'Artagnan, vous étiez amoureux dans ce temps-là, car vous étiez jaloux de tout le monde... même des Suisses... Passons à celui-ci. (Elle prend un autre habit.) C'est le pourpoint sacré, la fameuse casaque des mousquetaires, que nous gardons comme une relique... Voyons s'il n'y a rien dans les poches de la relique... Ah ! ah ! des papiers

attachés avec une faveur... Ah ! traître ! une faveur bleue ! Commençons par cette petite écriture bien serrée ; ce doit être incontestablement d'une femme. « Mon cher d'Artagnan... » Son cher d'Artagnan ! « J'avoue que votre souvenir me poursuit jusque dans mon couvent de Noisy-le-Sec... » Ah ! voilà une lettre, j'espère !... C'est affreux !... Ah ! mon Dieu ! du bruit ! c'est lui !... Vite, les baudriers, les habits, les pourpoints dans cette armoire... Eh bien, où est donc la casaque, maintenant ?... Ah ! la voici. Quand il sortira, je remettrai les lettres ; mais, cette fois, puisque j'ai trouvé la cachette, je veux savoir à quoi m'en tenir.

## Scène II

D'Artagnan, Madeleine.

D'ARTAGNAN

Ah ! ah ! chère madame Turquenne, vous ici ?

MADELEINE

Oui, monsieur d'Artagnan, oui ; vous voyez, je range.

D'ARTAGNAN

Que c'est beau de pouvoir dire : « Je range ! » Le fait est, Madeleine (regardant autour de lui), que vous rangez souvent...

MADELEINE

Eh bien, c'est le devoir d'une bonne femme, et je suis la vôtre... (D'Artagnan la regarde de côté.) Votre femme de ménage, j'entends... Oh ! je n'ai pas la prétention d'aspirer à la main d'un lieutenant de mousquetaires.

D'ARTAGNAN

Bien, Madeleine... Je croyais que vos idées d'hyménée vous trottaient encore par l'esprit.

MADELEINE

Hélas ! monsieur d'Artagnan, depuis que vous vous en êtes expliqué si catégoriquement avec moi...

D'ARTAGNAN

Ma chère madame Turquenne, les bons comptes font les bons amis ; d'ailleurs, je ne suis pas bien certain que feu M. Turquen-

ne soit mort... On a vu des maris qui revenaient, rien que pour faire pendre leur successeur... Mais il s'agit en ce moment de tout autre chose que de débattre l'existence ou la non-existence de votre premier époux, ma chère Madeleine... Il s'agit de trouver...

MADELEINE

Quoi ?

D'ARTAGNAN

Des idées, beaucoup d'idées, d'excellentes idées !

MADELEINE

Oh ! quand elles vous manquent, vous savez où les chercher, vous.

D'ARTAGNAN

Près de vous, n'est-ce pas, ma chère madame Turquenne ?

MADELEINE

Non, mais derrière mes fagots.

D'ARTAGNAN

Ceci est un vieux proverbe d'Athos : « Il y a plus d'idées au fond d'une seule bouteille que dans la tête de quarante académiciens. »

MADELEINE

Et vous avez besoin de beaucoup d'idées ?

D'ARTAGNAN

Il m'en faudrait deux, mais de qualité supérieure ; comprenez-vous, Madeleine ? une hardie, bouillante, énergique !... cachet rouge ; l'autre gaie, ingénieuse, fantasque !... cachet vert.

MADELEINE

Oui, avec une tranche de ce pâté de chevreuil...

D'ARTAGNAN

Que j'ai aperçu en bas en passant... C'est extraordinaire, chère madame Turquenne, comme vous lisez ans mon cœur.

(Il la serre dans ses bras.)

MADELEINE, touchant la poche de son habit

Tiens ! qu'est-ce que vous avez donc là ? De l'argent ?

D'ARTAGNAN

Mais oui.



MADELEINE

Vous qui vous plaignez toujours d'en manquer...

D'ARTAGNAN

Ce n'est pas à moi ; c'est un dépôt que m'a confié le gouvernement.

MADELEINE

Oh ! cachotier que vous êtes ! je suis sûre que, si j'ouvrais ce secrétaire-là...

D'ARTAGNAN

Madeleine, n'allez pas commettre cette imprudence ; c'est un secrétaire à secret qui vient de famille, et qui a déjà tué trois femmes imprudentes, qui ont eu la témérité... Mais, chère madame Turquenne, vous m'avez parlé de fagots, je crois ; il ne faut pas que cela se passe en conversation...

MADELEINE

Ah ! vous pouvez vous vanter, vous, d'avoir une manière de faire faire aux femmes ce que vous voulez...

D'ARTAGNAN

C'est le résultat de quinze ans d'étude, madame Turquenne ; voilà le grand avantage du vin sur les femmes ; c'est que le vin, plus on en goûte, plus on le connaît, tandis que les femmes, au contraire...

MADELEINE

C'est bon, c'est bon ; on va vous chercher vos deux bouteilles.

D'ARTAGNAN

Allez donc, et fermez la porte.

### Scène III

D'Artagnan, seul.

Hein ! comme c'est dressé ! Elle n'a qu'un défaut : c'est de n'avoir jamais assez de ses propres poches... Comme elle a senti tout de suite dans la mienne l'argent de Son Éminence !... Mais casse-cou ! l'argent du Mazarin... Ladre vert, cuistre d'Italien, va !... cent pistoles !... Je croyais d'abord que c'était des roubles d'Espagne, cela en valait la peine ! cent pistoles !... « Oun à-

compte, monsieur d'Artagnan... » Mazarin maudit !... Oui, mon *ser* lieutenant, recommencez à vous faire briser les jambes, casser les bras ; faites-vous traverser le ventre de grands coups d'épée, faites-vous trouer le moule de votre pourpoint avec forces pistoletes, et je vous donnerai... quoi ? *oun* à-compte... Et à quand le compte, pleutre que tu es ?... Enfin je lui demande, quoi ?... la moindre des choses, un brevet de baron pour Porthos, qui dessèche de ne pas être titré... Il prend un parchemin, il écrit les noms, il burine le titre, et me le rend sans signer... « Mais la signature ? — À votre retour, mon ser monsieur d'Artagnan. — Et si nous ne revenons pas ?... — Dame, cela vous regarde... C'est à vous de revenir... » Et la reine, avec son grand nez, sa lèvre à l'autrichienne et ses belles mains insolantes : « Monsieur d'Artagnan, soyez bien dévoué à Sa Majesté... » Je lui serai dévoué pour cent pistoles, au roi, et encore... qu'est-ce que je dis donc là ! pour vingt-cinq, car les cent pistoles sont pour moi et mes trois amis : vingt-cinq pistoles pour Athos, vingt-cinq pistoles pour Porthos et vingt-cinq pistoles pour Aramis... (Il rit de pitié.) Il est vrai que, si je ne les retrouve pas... Oui, mais il faut que je les retrouve, ces dignes amis, que je n'ai pas vus depuis tant d'années ! Quelle étrange chose !... on vit trois, quatre, cinq ans ensemble, il semble qu'on ne pourra pas se passer les uns des autres... on le dit, on le répète, on le croit... Puis vient une bourrasque qui vous pousse, l'un au midi, l'autre au nord ; celui-ci à l'orient, celui-là à l'occident ; on se perd de vue et tout est fini ; à peine si une lettre... Cependant n'accusons pas : j'en ai reçu une d'Athos, c'était en 1643, six mois à peu près avant la mort du cardinal ; voyons, où était-ce ?... Ah ! c'était au siège de Besançon ; je me rappelle, j'étais de tranchée... Que me disait-il donc ? Ah ! qu'il habitait une petite terre... Oui, mais où ? J'en étais là quand un coup de vent a emporté la lettre d'Athos du côté de la ville : j'ai laissé le vent porter la lettre aux Espagnols, qui n'en ont que faire, et qui devraient bien me la renvoyer aujourd'hui que j'en ai besoin... Voyons donc, il faut songer non plus à Athos, mais à Porthos et

à Aramis... Ils m'ont écrit aussi, eux... Où sont leurs lettres ? Ah ! probablement dans ma chère casaque !... (Il ouvre l'armoire.) Ah ! Madeleine rangeait... Je suis bien aise de savoir de quelle façon elle range, je lui en ferai mon compliment... Pauvre casaque !... en voilà une qui a vu bien des aventures et qui a assisté à bien des batailles ! aussi, elle en gardé les cicatrices ; voilà le trou du biscaïen qui m'a roussi la peau au bastion Saint-Gervais, lors de notre combat d'héroïque mémoire, quatre contre cent, vingt-cinq pour un, juste comme les pistoles de Son Éminence... Voici une couture glorieuse... Par quelle main a-t-elle été faite ? Je ne me le rappelle pas... C'est singulier que, de tous les tissus, le plus solide, celui qui se recoud encore le plus facilement, c'est la peau humaine... Cette casaque de buffle n'est plus bonne à rien, et M. d'Artagnan vaut encore quelque chose... Mais, avec tout cela, je ne retrouve pas mes lettres, moi... C'est donc le diable ?... Ce sont ces pistoles de malheur qui m'ont ensorcelé ; elles étaient dans cette poche-là, cependant, les lettres... Ah ! j'y pense, Madeleine, qui range si bien... Madeleine ! Madeleine !...

## Scène IV

D'Artagnan, Madeleine.

MADELEINE

Me voici, me voici ; j'ai voulu aller à la cave moi-même.

D'ARTAGNAN

Fort bien. Dites-moi, Madeleine...

MADELEINE, à part

Il a été au portemanteau. (Haut.) Cachet rouge. (À part.) Il aura découvert quelque chose... (Haut.) Cachet vert, regardez !

D'ARTAGNAN

Chère madame Turquenne, vous me comblez... Mais posez les bouteilles sur la table, et venez ici.

MADELEINE

Oh ! qu'est-ce que ce sac ?

D'ARTAGNAN

L'argent du gouvernement, toujours... N'y touchez pas, ça brûle les doigts ; d'ailleurs, nous avons à causer.

MADELEINE

Eh bien, causons.

D'ARTAGNAN

Madeleine, mon enfant, nous avons donc rangé dans la chambre de ce bon M. d'Artagnan ?

MADELEINE, à part

Nous y voilà ! (Haut.) Mais oui, comme d'habitude... Je ne puis pas dire non : vous m'avez trouvée occupée...

D'ARTAGNAN

À ranger, c'est cela... De sorte qu'en rangeant, pour que tout fût bien rangé, nous avons retourné les poches.

MADELEINE

Moi ?... Non, non, jamais !

D'ARTAGNAN

Madeleine, chère amie, entre autres qualités qui vous rendent précieuse à mes yeux, il y en a une dont je voudrais bien que vous trouvassez à vous défaire : vous êtes horriblement jalouse, et, vous le savez, Madeleine, un grand prédicateur l'a dit, ou, s'il ne l'a pas dit, il aurait dû le dire : « La jalousie conduit les femmes à fouiller dans les tiroirs des tables et dans les poches des hauts-de-chausses. » Vous comprenez, Madeleine ?

MADELEINE

Ah ! ce n'est point à moi qu'on peut faire ce genre de reproches.

D'ARTAGNAN

N'importe, la morale n'est jamais perdue... Écoutez donc, ma chère Madeleine : si, comme vous le dites tous les jours, vous tenez à faire mon bonheur, sang-Dieu ! ne me rendez pas le plus malheureux des hommes !

MADELEINE

Je ne puis cependant pas répondre...

D'ARTAGNAN

Elles étaient dans ma poche, Madeleine, dans cette poche-là ; trois lettres, entendez-vous bien ?... La poche n'est aucunement trouée... Elles étaient liées avec une faveur bleue.

MADELEINE

Ah ! je conçois, c'est fort galant.

D'ARTAGNAN

Ma petite Madeleine, vous voyez que je suis très-calme, très-charmant, que je n'ai pas la moindre canne à la portée de la main ; faisons donc les choses galamment ; avouez-moi qu'en secouant mes vieux habits, ce paquet de lettres est tombé, hein ? il est tombé, n'est-ce pas ? et vous l'avez ramassé... Voyons, rendez-le-moi, ventrebleu !

MADELEINE

Vous savez bien, monsieur d'Artagnan, que je ne bats point les habits de mes locataires.

D'ARTAGNAN

Morbleu ! Madeleine, je ne me fâche pas, non, non, non... je ne veux point me fâcher du moins ; mais, si l'on ne me retrouve pas l'adresse d'Athos, d'Aramis et de Porthos... de Porthos sur-tout... j'étranglerai tout l'hôtel !

MADELEINE

Mais ne criez donc pas comme cela, monsieur d'Artagnan !

D'ARTAGNAN

L'adresse de Porthos, sang-Dieu ! ventrebleu ! corbleu !

MADELEINE

On croira que nous nous disputons... Tenez, voilà quelqu'un qui monte.

D'ARTAGNAN, écoutant

Ah ! mon Dieu ! ce pas... Trois cents livres pesant !... (On monte lourdement.) Si j'étais assez fat pour croire que la Providence s'occupe de moi, je dirais que c'est le pas de Porthos... (On frappe.) Si je ne savais mon digne ami dans sa terre de je ne sais où, et dans son château de je ne sais quoi, je dirais que c'est le poing de Porthos.

MADELEINE

Eh ! mais il va enfoncer ma porte, ce monsieur !

PORTHOS, en dehors

Eh bien, on n'ouvre donc plus la porte à son ami ?

D'ARTAGNAN

C'est la voix de Porthos... En voilà une chance !

Scène V

Les mêmes, Porthos, Mousqueton.

D'ARTAGNAN

Porthos ! en chair et en os ! Ah ! cher ami !

(Il lui saute au cou.)

PORTHOS

Avec mon fidèle Mouston, comme vous voyez... Ne me reconnaissez-vous pas ?

D'ARTAGNAN

Si fait ; mais je remerciais le hasard.

PORTHOS

Le hasard ?

D'ARTAGNAN

Oui.

PORTHOS

Ce n'est point le hasard qui m'amène ici, c'est votre lettre.

D'ARTAGNAN

Comment, ma lettre ?...

PORTHOS

Sans doute ; tenez ! (Il lui donne une lettre.) C'est bien à moi...  
« à monsieur du Vallon de Bracieux de Pierrefonds. »

D'ARTAGNAN

Ah ! de Pierrefonds ! c'est cela, voilà le nom du château, je me le rappelle maintenant ; mais n'importe, ce n'est pas moi qui vous ai écrit.

PORTHOS

Cependant... (Il lit.) « Trouvez-vous le 20 du mois d'octobre de la présente année 1648 à l'hôtel de la *Chevrette*, rue Tique-

tonne, à Paris ; c'est là que demeure votre ami d'Artagnan, qui sera enchanté de vous voir. » C'est écrit.

D'ARTAGNAN

Oui, mais ce n'est point écrit par moi, voilà tout ce que je puis vous dire.

MADELEINE

C'est une lettre qui sera tombée des vieux habits de monsieur.

PORTHOS

C'est possible ! (Apercevant Madeleine.) Mais je vous demande pardon, madame, je n'avais pas eu l'honneur de vous voir.

D'ARTAGNAN

Mon cher Porthos, je vous présente madame Madeleine Turquenne, la plus soigneuse hôtelière de France et de Navarre... une femme qui ne laisse jamais traîner les papiers de ses locataires... Mais ne parlons plus de cela ; vous voilà, Porthos, c'est le principal... Pourquoi, comment êtes-vous venu, peu importe, cela s'éclaircira... Ma chère madame Turquenne, M. Porthos va partager mon dîner.

MADELEINE

Alors, deux cachets rouges et deux cachets verts ; on va vous aller chercher cela.

D'ARTAGNAN

Allez !

## Scène VI

D'Artagnan, Porthos, Mousqueton.

D'ARTAGNAN

Et maintenant, cher ami, en attendant le renfort qu'est allée nous chercher Madeleine, disons toujours un mot à ces deux bouteilles.

PORTHOS

Oui, volontiers.

D'ARTAGNAN

Sang-Dieu ! comme vous vous portez, cher ami !

PORTHOS

Mais oui, la santé est bonne.

(Il pousse un soupir.)

D'ARTAGNAN

Et toujours fort ?

PORTHOS

Plus que jamais... Imaginez-vous que, dans mon château de Pierrefonds, j'ai une bibliothèque...

D'ARTAGNAN

Bah ! vous êtes donc bien riche, mon cher Porthos, que vous vous êtes livré à des dépenses si inutiles ?

PORTHOS

Elle faisait partie du château, que j'ai acheté tout meublé.

D'ARTAGNAN

Bon ! mais qu'a de commun cette bibliothèque avec votre force ?

PORTHOS

Attendez !... Dans cette bibliothèque, il y a un livre !

D'ARTAGNAN

Comment ! dans votre bibliothèque, il n'y a qu'un livre ?

PORTHOS

Non pas... attendez donc !... Mouston, combien y a-t-il de livres dans ma bibliothèque ?

MOUSQUETON

Six mille, monsieur.

PORTHOS

Il y a six mille livres.

(Il pousse un second soupir.)

D'ARTAGNAN

À la bonne heure !

PORTHOS

Eh bien, parmi ces six mille livres, il y en a un fort intéressant qui traite des douze travaux d'Hercule, des exploits de Thésée et des faits et gestes de Milon de Crotone... Eh bien, là-bas, pour me distraire, j'ai fait tout ce que Milon de Crotone avait fait.



D'ARTAGNAN

Vous avez assommé un bœuf d'un coup de poing ?

PORTHOS

Oui.

D'ARTAGNAN

Vous l'avez porté sur vos épaules pendant cinq cents pas ?

PORTHOS

Six cents...

D'ARTAGNAN

Et vous l'avez mangé en un jour ?

PORTHOS

Presque... Il n'y a qu'une chose que je n'ai pu faire.

D'ARTAGNAN

Laquelle ?

PORTHOS

Il est dit dans le livre que Milon ceignait son front d'une corde, et qu'en enflant ses muscles, il rompait cette corde.

D'ARTAGNAN

Ah ! c'est que votre force, à vous, n'est pas dans votre tête, Porthos.

PORTHOS

Non, elle est dans mes bras.

D'ARTAGNAN

Mordious ! que vous êtes heureux, Porthos ! riche, bien portant, et fort !

PORTHOS

Oui, je suis heureux.

(Il pousse un troisième soupir.)

D'ARTAGNAN

Porthos, voilà de bon compte trois soupirs que vous poussez.

PORTHOS

Vous croyez ?...

D'ARTAGNAN

Tenez, mon ami, on dirait que quelque chose vous tourmente.

PORTHOS

Vraiment ?...

D'ARTAGNAN

Auriez-vous des chagrins de famille ?

PORTHOS

Je n'ai pas de famille.

D'ARTAGNAN

Feriez-vous mauvais ménage avec madame du Vallon ?

PORTHOS

Elle est morte il y a tantôt deux ans.

D'ARTAGNAN

Ah ! elle est morte ?

PORTHOS

Oui ; n'est-ce pas, Mouston ?

MOUSQUETON

Il y a tantôt deux ans, oui, monsieur.

D'ARTAGNAN

Mais, alors, mon cher, pourquoi soupirez-vous ?

PORTHOS

Écoutez, d'Artagnan, il me manque quelque chose.

D'ARTAGNAN

Que diable peut-il vous manquer ?... Vous avez des châteaux, des prairies, des terres, des bois, des montagnes ; vous êtes riche, vous êtes veuf, vous êtes fort comme Milon de Crotone et vous n'avez pas la crainte d'être mangé un jour par des lions.

PORTHOS

C'est vrai, j'ai tout cela ; mais je suis ambitieux.

D'ARTAGNAN

Vous ambitieux, Porthos ?

PORTHOS

Oui, tout le monde est quelque chose, excepté moi. Vous êtes chevalier, Aramis est chevalier, Athos est comte...

D'ARTAGNAN

Et vous voudriez être baron ?

PORTHOS

Ah !

D'ARTAGNAN, tirant le brevet

Allongez le bras, Porthos...

PORTHOS

Pour quoi faire ?

D'ARTAGNAN

Allongez toujours... Encore... Bien !

PORTHOS

Un brevet aux armes de France !

D'ARTAGNAN

Lisez !

PORTHOS

« Ordonnance royale qui accorde à M. du Vallon le titre de baron. »

D'ARTAGNAN

Baron, c'est écrit.

PORTHOS

Ah ! oui ; mais ce n'est pas signé.

D'ARTAGNAN

On ne peut pas tout avoir en même temps ; voilà d'abord le brevet, vous aurez la signature plus tard.

PORTHOS

Et que faut-il faire pour avoir cette signature ?

D'ARTAGNAN

Ah ! dame, quitter nos châteaux, reprendre le harnais, courir les aventures, laisser, comme autrefois, un peu de notre chair par les chemins.

PORTHOS

Diable ! c'est donc la guerre que vous me proposez ?

D'ARTAGNAN

Avez-vous suivi la politique, cher ami ?

PORTHOS

Moi ? Pour quoi faire ?

D'ARTAGNAN

Êtes-vous pour les princes ? êtes-vous pour Mazarin ?

PORTHOS

Moi, je serai pour celui qui me fera baron.

D'ARTAGNAN

Bien répondu, Porthos ; et vous êtes disposé à me suivre ?

PORTHOS

Jusqu'au bout du monde.

D'ARTAGNAN

Eh bien, en attendant, allez jusqu'à votre hôtel, qui est sur la route, et revêtez le buffle et la cuirasse.

PORTHOS

Dix minutes... dix minutes seulement, je ne vous demande que dix minutes.

D'ARTAGNAN

Vous avez un bon cheval ?

PORTHOS

J'en ai quatre, n'est-ce pas, Mouston ?

MOUSQUETON

Oui, monsieur : Bayard, Roland, Joyeuse et la Rochelle.

D'ARTAGNAN

En ce cas, ne perdez pas de temps ; peut-être partirons-nous aujourd'hui.

PORTHOS

Bah !

D'ARTAGNAN

J'allais vous chercher, mon cher, quand vous êtes arrivé.

PORTHOS

Comme cela se trouve !... Et nous allons ?...

D'ARTAGNAN

Je n'en sais rien.

PORTHOS

Mais, si vous ne savez pas où vous allez, nous nous perdrons indubitablement.

D'ARTAGNAN

Soyez tranquille ; M. de Mazarin nous enverra un guide.

PORTHOS

Bon ! et, en revenant, je serai nommé baron ?

D'ARTAGNAN

C'est dit ; allez donc vous équiper.

PORTHOS

Viens-tu, Mouston ?

MOUSQUETON

Oui, monsieur le baron.

PORTHOS, attendri

Ah ! Mouston, voilà un mot que je n'oublierai de ma vie.

D'ARTAGNAN, étonné, à part

Mouston ?

(Porthos sort.)

## Scène VII

D'Artagnan, Mousqueton.

D'ARTAGNAN, arrêtant Mousqueton

Pardon, mon cher Mousqueton, mais tu ne m'avais pas fait part du malheur que tu as eu de perdre une syllabe de ton nom... Comment diable cet accident t'est-il arrivé ?

MOUSQUETON

Monsieur, depuis que, de laquais, j'ai été élevé au grade d'intendant de monseigneur, j'ai pris ce dernier nom, qui est plus digne, et qui sert à me faire respecter de mes subordonnés.

D'ARTAGNAN

Je comprends ! ton maître et toi, vous avez chacun votre ambition : lui, d'allonger son nom ; toi, de raccourcir le tien... Allez, monsieur Mouston.

(Mousqueton sort.)

## Scène VIII

D'Artagnan, seul.

Décidément, ce n'est pas si difficile qu'on le croit de mener

les hommes. Étudiez les intérêts, flattez les amours-propres, piquez ferme et rendez la main, ils iront où vous voudrez ; donc, voilà Porthos embauché pour le compte du cardinal, c'est toujours cela... Oui, mais ce n'est point assez : il nous faudrait Athos et Aramis. Oh ! comme ils vont nous manquer, ces pauvres amis !... Il est vrai qu'Athos est peut-être bien vieilli ; c'était notre aîné à tous, et puis il buvait effrayablement, il sera complètement abruti ; c'est fâcheux, une si noble nature, une si puissante intelligence, une si haute seigneurie, un homme qui semait de l'argent comme le ciel fait de la grêle, et qui vous mettait l'épée à la main avec un air vraiment royal !... Eh bien, ce noble gentilhomme à l'œil fier... ce beau cavalier si brillant sous les armes, que l'on s'étonnait toujours qu'il tînt une simple épée à la main au lieu d'un bâton de commandement ; eh bien, il sera transformé en quelque vieillard courbé, au nez rouge et aux yeux pleurants... Oh ! l'affreuse chose que le vin (il boit), quand il est mauvais !

## Scène IX

D'Artagnan, Madeleine.

MADELEINE

M. le comte de la Fère.

D'ARTAGNAN

Qu'est-ce que cela, le comte de la Fère ?

MADELEINE

Dame, je ne sais pas, un beau seigneur...

D'ARTAGNAN

Jeune ?

MADELEINE

Trente-cinq à quarante ans.

D'ARTAGNAN

De haute mine ?

MADELEINE

L'air d'un roi.

ATHOS, en dehors

Eh bien, cher d'Artagnan, n'êtes-vous pas visible ?

D'ARTAGNAN

Ah ! mon Dieu ! l'on dirait sa voix... Fais entrer, Madeleine.

Scène X

Les mêmes, Athos.

D'ARTAGNAN

Athos, mon ami !

ATHOS

D'Artagnan, mon cher fils, ne vouliez-vous donc plus me revoir ?

(Ils s'embrassent.)

D'ARTAGNAN

Oh ! cher ami, non ; mais le nom de la Fère, que je ne vous ai jamais entendu donner...

ATHOS

C'est le nom de mes ancêtres que j'ai repris ; mais, si j'ai changé de nom, je n'ai pas changé de cœur, ni vous non plus, n'est-ce pas ?

D'ARTAGNAN

Athos, je pensais à vous aujourd'hui même... Aujourd'hui même, je demandais votre adresse à Porthos.

ATHOS

Il est donc arrivé ?

D'ARTAGNAN

Oui ; saviez-vous qu'il dût venir ?

ATHOS

Continuez, d'Artagnan ; vous dites donc que vous demandiez mon adresse à Porthos ?

D'ARTAGNAN

Oui, je voulais vous revoir.

ATHOS

En effet, pauvre ami, il y a bien longtemps que nous ne nous étions vus.

D'ARTAGNAN

Mais j'y pense, Athos, et moi qui ne vous offre rien... Voici

de ce petit vin de Bourgogne dont vous avez fait avec Grimaud si rude consommation dans la cave de l'hôtelier de Beauvais... Où est-il, ce brave Grimaud ? J'espère qu'il est toujours à votre service ?

ATHOS

Oui, mon ami ; mais, dans ce moment, il voyage.

D'ARTAGNAN

Buvez donc, alors.

ATHOS

Merci, d'Artagnan, je ne bois plus ; ou du moins je ne bois plus que de l'eau.

D'ARTAGNAN

Vous, Athos, devenu un buveur d'eau ?... Impossible ! vous, le plus intrépide buveur de bouteilles des mousquetaires de M. de Tréville.

ATHOS

Trouvez-vous que je buvais comme tout le monde, mon ami ?

D'ARTAGNAN

Non, c'est vrai ! vous aviez d'abord une manière de casser le goulot des bouteille qui n'appartenait qu'à vous ; et puis vous ne buviez pas à la manière des autres, vous. L'œil de tout buveur brille quand il porte le verre à sa bouche... Votre œil à vous ne disait rien... mais jamais silence n'a été si éloquent... Il me semblait l'entendre murmurer : « Entre, liqueur, et chasse mes chagrins. »

ATHOS

C'est qu'en effet, c'était cela, mon ami.

D'ARTAGNAN

Et la cause de ces chagrins ?

ATHOS

Elle n'existe plus, mon ami.

D'ARTAGNAN

Tant pis.

ATHOS

Tant pis ?



D'ARTAGNAN

Oui, j'allais vous proposer une distraction.

ATHOS

Laquelle ?

D'ARTAGNAN

C'était de reprendre la vie d'autrefois. Voyons, Athos, si des avantages réels vous attendaient, ne seriez-vous pas bien aise de recommencer, en ma compagnie et en celle de notre ami Porthos, les exploits de notre jeunesse ?

ATHOS

C'est une proposition que vous me faites, alors ?

D'ARTAGNAN

Nette et franche.

ATHOS

Pour entrer en campagne ?

D'ARTAGNAN

Oui.

ATHOS

De la part de qui... et contre qui ?

D'ARTAGNAN

Ah ! diable ! vous êtes pressant.

ATHOS

Et surtout précis... Écoutez, d'Artagnan, il n'y a qu'une cause à laquelle un homme comme moi puisse être utile... C'est celle du roi.

D'ARTAGNAN

Précisément.

ATHOS

Oui, mais entendons-nous... Si par la cause du roi vous voulez dire celle de M. Mazarin, nous cessons de nous entendre.

D'ARTAGNAN

Diable ! voilà que ça s'embrouille.

ATHOS

Ne jouons pas au fin, d'Artagnan ; votre hésitation et vos détours me disent assez de quelle part vous venez... Cette cause,

en effet, on ne peut l'avouer hautement, et, lorsqu'on recrute pour elle, c'est l'oreille basse et la voix embarrassée.

D'ARTAGNAN

Ah ! mon cher Athos...

ATHOS

Eh ! mon cher d'Artagnan, vous savez bien que je ne parle pas pour vous, pour vous qui êtes la perle des gens braves, des gens loyaux et hardis... Je parle de cet Italien mesquin et intrigant, de ce cuistre qui essaye de coiffer sa tête d'une couronne qu'il a volée chez la reine ; de ce faquin qui appelle son parti le parti du roi, et qui s'avise de faire mettre les princes du sang en prison, n'osant pas les tuer, comme faisait le grand Richelieu ; du fesse-Mathieu qui pèse ses écus d'or et garde les rognés, de peur, quoi-qu'il triche, de les perdre à son jeu du lendemain ; d'un drôle, enfin, qui maltraite la reine, à ce qu'on assure, et qui va, d'ici à six semaines, nous faire une guerre civile pour garder ses pensions... Si c'est là le maître que vous me proposez, d'Artagnan, grand merci !

D'ARTAGNAN

Vous en parlez fort à votre aise, mon cher ami ; vous êtes heureux, à ce qu'il paraît, dans votre médiocrité dorée. Porthos a cinquante ou soixante mille livres de rente, peut-être. Aramis doit avoir quinze duchesses qui se disputent l'Aramis de Noisy-le-Sec, comme elles se disputaient l'Aramis mousquetaire ; c'est encore un enfant gâté du sort ; mais, moi, que fais-je en ce monde ? Je porte ma cuirasse et mon buffle depuis vingt ans, cramponné à ce grade insuffisant, sans avancer, sans reculer, sans vivre. Je suis mort, en un mot. Eh bien, lorsqu'il s'agit pour moi de ressusciter un peu, de passer, de lieutenant, capitaine, vous venez me dire : « C'est un faquin, un cuistre, un mauvais maître !... » Eh ! pardieu ! cher ami, je le sais aussi bien que vous... Mais trouvez-m'en un meilleur, ou faites-moi des rentes.

ATHOS

Eh bien, c'est à quoi nous avons songé, Aramis et moi, mon

ami ; et c'est pour cela que j'avais écrit à Porthos et à Aramis de se trouver aujourd'hui chez vous.

D'ARTAGNAN

Ah ! je comprends maintenant cette coïncidence.

ATHOS

Ne les avez-vous point vus déjà ?

D'ARTAGNAN

Porthos, oui... Aramis, non.

ATHOS

C'est étrange ! Aramis, le moins éloigné des trois... Aramis, qui n'a que trois ou quatre lieues de son couvent de Noisy-le-Sec à Paris.

D'ARTAGNAN

Que voulez-vous, mon cher ! Aramis aura eu quelque pénitence à faire ; et puis, avec une vocation comme la sienne, on ne quitte pas facilement son couvent.

ATHOS

Eh bien, vous vous trompez, mon ami ; Aramis est redevenu mousquetaire, et plus mousquetaire que jamais... Il boit, parle haut en buvant, compromet les femmes, se bat une fois le mois, et ne se fait appeler que le chevalier d'Herblay... Tenez, il est en retard... Eh bien, mon ami, je parie qu'il aura suivi quelque jupe qui lui aura fait perdre le chemin de la rue Tiquetonne.

## Scène XI

Les mêmes, Aramis.

ARAMIS

Ah ! mes bons amis, une aventure adorable !... Bonjour, comte ; bonjour, cher d'Artagnan.

D'ARTAGNAN

Cher Aramis, vous voilà donc !

ARAMIS

En personne. Imaginez-vous une femme charmante que j'ai rencontrée dans une église.

D'ARTAGNAN

Et que vous avez suivie ?

ARAMIS

Jusqu'à sa litière.

D'ARTAGNAN

Et de sa litière ?...

ARAMIS

Jusqu'à la porte d'un magnifique hôtel... Une adorable personne qui m'a rappelé la pauvre Marie Michon.

D'ARTAGNAN

Mauvais sujet !

ATHOS

Vous le voyez, toujours le même !

ARAMIS

Moins l'hypocrisie ; car, autrefois, je l'avoue, mes amis, j'étais un franc hypocrite...

## Scène XII

Les mêmes, Porthos, entrant armé en guerre.

PORTHOS

C'est bien vrai, par exemple.

ARAMIS

Ah ! c'est vous, Porthos ! Bonjour.

PORTHOS

Mais c'est donc une surprise ?

D'ARTAGNAN

Oui, mon cher Porthos, une surprise ménagée par Athos, et des plus agréables, comme vous voyez.

PORTHOS, pressant Aramis sur sa poitrine

Ah ! cher Aramis, laissez-moi vous presser sur mon cœur, cher ami...

ARAMIS, étouffé

Eh ! dites donc, ce n'est pas sur votre cœur que vous me pressez, c'est sur votre cuirasse.

ATHOS, donnant la main à Porthos  
Partez-vous donc pour les croisades, mon cher du Vallon ?

PORTHOS

Ma foi, je n'en sais rien ; je sais que je pars, voilà tout.

D'ARTAGNAN

Chut ! ils ne sont pas des nôtres.

PORTHOS

Bah !

ARAMIS, bas, à Athos

Leur avez-vous parlé de MM. les princes et du voyage que de Winter fait à Paris ?

ATHOS, bas

Inutile, ils sont à Mazarin.

ARAMIS, bas

Nous agirons sans eux.

PORTHOS, bas, à d'Artagnan

Comment ferons-nous, alors ?

D'ARTAGNAN, bas

Nous nous passerons d'eux.

MADELEINE, qui, pendant ce temps,  
a mise le couvert

Messieurs, la table est prête.

D'ARTAGNAN

Alors profitons des biens que Dieu nous envoie ; c'est la véritable sagesse, n'est-ce pas, Aramis ? À table, messieurs, à table !

PORTHOS

C'est d'autant mieux raisonné que je meurs de faim.

ATHOS, s'asseyant

Qu'est-ce que cette serviette ?

D'ARTAGNAN

Ne la reconnaissez-vous pas, Athos ?

ARAMIS

C'est celle du bastion Saint-Gervais.

PORTHOS

Sur laquelle l'autre cardinal a fait broder les armes de France

aux endroits où elle avait été trouée par trois balles.

ATHOS

Pourquoi cette serviette à moi, amis ?

D'ARTAGNAN

Parce que vous êtes le plus grand, le plus noble et le plus grave de nous, toujours !

ATHOS

Alors, messieurs, par ce drapeau, le seul que nous devons suivre au milieu des discordes civiles qui vont jaillir assurément, et qui vont nous séparer peut-être, jurons-nous de rester les uns aux autres de bons seconds pour les duels, des amis dévoués pour les affaires graves, et de joyeux compagnons pour le plaisir.

D'ARTAGNAN

Oh ! bien volontiers !

ATHOS

Et, si jamais le hasard fait que nous nous trouvions dans deux camps opposés, chaque fois que nous nous rencontrerons dans la mêlée, à ce seul mot : « Mousquetaire ! » passons notre épée dans la main gauche et tendons-nous la main droite, fût-ce au milieu du carnage.

ARAMIS

Oui, morbleu ! oui !

PORTHOS

Oh ! que c'est bien dit, Athos, et que vous êtes éloquent, toujours ! j'en ai les larmes aux yeux, parole d'honneur !

ATHOS, d'un air sombre

Et puis n'y a-t-il pas entre nous un autre pacte que celui de l'amitié ? n'y a-t-il pas celui du sang ?...

D'ARTAGNAN

Vous voulez parler de milady ?

ATHOS

Et vous, vous y pensiez, d'Artagnan.

D'ARTAGNAN

Tenez, Athos, vous êtes terrible avec votre coup d'œil... Eh bien, oui, messieurs... je vous le demande, en pensant parfois à

cette terrible nuit d'Armentières, à cet homme enveloppé dans un manteau rouge, qui était le bourreau ; à cette exécution nocturne, à cette rivière qui semblait couler des flots de sang, et à cette voix qui cria au milieu de la nuit : « Laissez passer la justice de Dieu ! » n'avez-vous pas quelquefois éprouvé des mouvements de terreur qui ressemblent... ?

ATHOS

À du remords, n'est-ce pas ? j'achève votre pensée... D'Artagnan, est-ce que vous avez du remords, vous ?

D'ARTAGNAN

Non, je n'ai pas de remords, parce que, si nous l'eussions laissée vivre, elle eût sans aucun doute continué son œuvre de destruction ; mais une chose qui m'a toujours étonné, mon ami... voulez-vous que je vous le dise ?...

ATHOS

Dites...

D'ARTAGNAN

C'est que vous, vous trouvant le seul d'entre nous à qui cette femme n'eût rien fait, le seul qui n'eût pas à se plaindre d'elle, ce soit vous, vous, Athos, si bon, qui vous soyez chargé de tout préparer pour cette expédition d'Armentières, qui ayez été chercher le bourreau, qui nous ayez conduits à la chaumière ; que ce soit vous enfin qui, comme l'envoyé des justices divines, ayez prononcé le jugement sur elle ; et, quand moi-même, le corps frissonnant, la voix haletante, les yeux en larmes, j'étais prêt à pardonner, que ce soit vous qui ayez dit de frapper.

ATHOS

Cela vous a toujours étonné, n'est-ce pas ?

D'ARTAGNAN

Oui, je l'avoue ; si vous ne nous en eussiez pas parlé, j'eusse gardé le silence... Mais vous vous en êtes ouvert à moi le premier ; alors, je vous ai dit ce que je pensais. Excusez-moi, Athos, si cela peut en quelque point vous blesser.

ATHOS

Amis, laissez-moi vous raconter un épisode de ma vie que je n'ai jamais raconté à personne... Cela vous expliquera peut-être tout.

ARAMIS

Dites, cher ami.

ATHOS

Je ne vous recommande pas la discrétion ; quand vous aurez entendu ce que je vais vous dire, vous jugerez la chose assez terrible, je pense, sinon pour l'oublier, du moins pour l'ensevelir au plus profond de votre cœur.

D'ARTAGNAN

Nous vous écoutons, Athos !

ATHOS

Écoutez... J'avais vingt-cinq ans, j'étais comte, j'étais le premier de ma province, sur laquelle mes ancêtres avaient régné presque en rois ; j'avais une fortune princière, tous les rêves d'amour, de bonheur et de gloire qu'on a à vingt-cinq ans ; au reste, libre entièrement de ma personne, de mon nom et de ma fortune. Un jour, je rencontrai, dans un de mes villages, une jeune fille de seize ans, belle comme les amours et comme les anges à la fois. À travers la naïveté de son âge perçait un esprit ardent, un esprit non pas de femme, mais de poète ; elle ne plaisait pas, elle enivrait. Elle vivait près de son frère, jeune homme mélancolique et sombre : tous deux étaient arrivés dans le pays depuis six mois ; ils venaient on ne sait d'où ; mais, en les voyant, elle si belle, lui si pieux, on ne songeait pas à leur demander d'où ils venaient. J'étais le seigneur du pays, j'aurais pu la séduire ou l'enlever à mon gré... Malheureusement, j'étais honnête homme, je l'épousai.

D'ARTAGNAN

Puisque vous l'aimiez...

ATHOS

Attendez ! Je l'emmenai dans mon château, j'en fis la premiè-



re dame de la province... Oh ! il faut lui rendre justice, elle tenait parfaitement sa place.

D'ARTAGNAN

Eh bien ?

ATHOS

Eh bien, un jour que nous chassions à courre, son cheval, effrayé par la vue d'un poteau, fit un écart, elle tomba évanouie... Nous étions seuls ; je m'élançai à son secours, et, comme elle étouffait dans ses habits, je les fendis avec mon poignard... Devinez ce qu'elle avait sur l'épaule, d'Artagnan ? Une fleur de lis... Elle était marquée !

D'ARTAGNAN

Horreur !... que dites-vous là, Athos ?

ATHOS

La vérité pure... Mon cher, l'ange était un démon, la belle et naïve jeune fille avait volé les vases sacrés de l'église, avec son prétendu frère, qui n'était autre que son amant ; je sus tout cela depuis, le frère ayant été pris et condamné.

D'ARTAGNAN

Mais elle, qu'en fîtes-vous ?...

ATHOS

Oh ! elle... J'étais, comme je vous l'ai dit, un grand seigneur, d'Artagnan ; j'avais sur mes terres droit de justice basse et haute ; j'achevai de déchirer les habits de la comtesse, je pris une corde, et je la pendis à un arbre.

D'ARTAGNAN

Un meurtre !...

ATHOS

Non pas, malheureusement ; car, tandis que je m'éloignais au galop de cet endroit fatal et de ce pays maudit, quelqu'un vint sans doute, qui la sauva. Elle quitta la France alors, passa en Angleterre ; elle épousa un lord, et elle en eut un fils ; puis le duc mourut et elle revint en France, se mit à la solde de Richelieu, coupa dans un bal les ferrets de la reine, fit assassiner Buckingham par Felton... et, pardonnez-moi, cher d'Artagnan, de rouvrir

cette blessure en votre cœur, empoisonna au couvent des Augustines de Béthune cette charmante Constance Bonacieux.

D'ARTAGNAN

Ainsi, c'était la même ?...

ATHOS

La même ! tout le mal qui nous avait été fait nous venait d'elle ; une fois, elle m'avait échappé pour commettre trois meurtres... Cette fois, je jurai qu'elle ne m'échapperait plus et qu'elle avait fini le cours de ses scélératesses ; voilà pourquoi j'allai chercher le bourreau de Béthune, voilà pourquoi je vous conduisis tous à la chaumière où elle était cachée, voilà pourquoi je prononçai la sentence ; voilà pourquoi, lorsque vous hésitez, vous, Porthos ; lorsque vous frémisiez, vous, Aramis ; lorsque vous pleuriez, vous, d'Artagnan... voilà pourquoi je dis : « Frappe !... »

D'ARTAGNAN

Corbleu ! je comprends tout, maintenant...

PORTHOS

Et moi aussi !...

ARAMIS

Bah !... c'était une infâme, n'y pensons plus...

D'ARTAGNAN

Heureusement que, de ce passé, il ne reste aucune trace...

ATHOS

Elle avait un fils de ce lord de Winter... frère de celui que nous connaissons.

D'ARTAGNAN

Je le sais bien, puisqu'au moment de sa mort, vous vous êtes écrié : « Elle n'a pas même songé à son fils ! »

ARAMIS

Eh ! qui sait ce qu'il est devenu ? Mort le serpent, morte la couvée. Croyez-vous que de Winter, notre compagnon, celui qui nous guida dans l'accomplissement de l'acte de justice, se sera amusé à recueillir le fils ?... D'ailleurs, si le fils existe, il était en Angleterre ; à peine s'il connaissait sa mère... Puis tout a été fait

dans le silence et dans la nuit, chacun de nous avait intérêt à garder le secret et l'a gardé... Ce fils ne sait rien, il ne peut rien savoir.

(Ils s'asseyent.)

PORTHOS

Bah ! l'enfant est mort, ou le diable m'emporte ! il fait tant de brouillard dans cette maudite Angleterre... Mangeons.

MADELEINE, entrant

L'envoyé de Son Éminence...

ATHOS

Qu'y a-t-il ?...

D'ARTAGNAN

Rien !...

ARAMIS

Si c'est une femme, cher ami, nous vous laissons.

D'ARTAGNAN

Non pas, messieurs, c'est un homme.

PORTHOS

Eh bien, si c'est un homme, qu'il entre et qu'il se mette à table.

D'ARTAGNAN

Non pas ; ce serait sans doute trop mauvaise compagnie... pour Athos et pour Aramis ; il s'agit d'un envoyé de Mazarin, quelque pleutre comme lui ; il n'a qu'un mot à me dire ; demeurez là, et ne vous fâchez pas si nous parlons à voix basse.

PORTHOS

Sans doute ; mais expédiez-le promptement, que diable ! il est temps que nous déjeunions.

(Les trois amis se retirent dans un coin.)

D'ARTAGNAN

Faites entrer, madame Turquenne.

## Scène XIII

Les mêmes, Mordaunt, en costume de puritain.

Madeleine seule peut entendre ce que disent  
d'Artagnan et l'envoyé de Mazarin.

MORDAUNT

M. le chevalier d'Artagnan ?

D'ARTAGNAN

C'est moi, monsieur.

MORDAUNT

Lieutenant aux mousquetaires de Sa Majesté, compagnie Tréville ?

D'ARTAGNAN

C'est moi.

MORDAUNT

N'attendiez-vous pas quelque chose, monsieur ?

D'ARTAGNAN

Oui ; un message de Son Éminence, message qu'il devait m'envoyer par un homme de confiance.

MORDAUNT, lui remettant une lettre

Voici le message, monsieur, et c'est moi qui suis le messenger.

D'ARTAGNAN, lisant

« Faites ce que vous dira le porteur, et, quant à la dépêche qu'il doit vous remettre, ne l'ouvrez qu'en pleine mer ! »

MADELEINE, à part

Tiens ! en pleine mer... Me voilà encore veuve, moi.

MORDAUNT

Vous avez lu ?

D'ARTAGNAN

Oui.

MORDAUNT

Vous êtes prêt à obéir aux ordres que Son Éminence vous transmet par ma voix ?

D'ARTAGNAN

Sans doute ; ne suis-je pas à son service ?

MORDAUNT

Alors, équipez-vous en guerre, et trouvez-vous seul avec les amis que vous avez promis à M. le cardinal de rattacher à son parti, jeudi prochain, à huit heures du soir, sur la digue de Boulogne.

MADELEINE, à part

Sur la digue de Boulogne... Il paraît que c'est en Angleterre qu'ils vont...

D'ARTAGNAN

Jeudi, dites-vous, monsieur ? Nous sommes aujourd'hui samedi... C'est dans cinq jours... À merveille, j'y serai.

MORDAUNT

À jeudi, huit heures du soir, à Boulogne, et songez que, si vous n'étiez pas arrivé au jour et à l'heure dits, je n'ai pas le droit de vous attendre une minute de plus.

D'ARTAGNAN

Il est inutile de recommander l'exactitude à un soldat.

MORDAUNT

Adieu, monsieur.

D'ARTAGNAN

Au revoir...

(Mordaunt sort en faisant un léger salut aux trois amis.)

## Scène XIV

Les mêmes, hors Mordaunt.

MADELEINE

À nous deux, maintenant.

D'ARTAGNAN

Vous nous écoutiez ?

MADELEINE

Moi ? Oh ! par exemple... Il paraît que vous allez quitter la France ?

D'ARTAGNAN

C'est probable, madame Turquenne.

MADELEINE

Et que vous allez passer en Angleterre ?

D'ARTAGNAN

C'est possible, chère amie.

MADELEINE

Eh bien, je vais profiter de cela pour vous faire une recommandation.

D'ARTAGNAN

Une recommandation ?

MADELEINE

Oui ; ma sœur tient l'hôtellerie de la *Corne du cerf*, sur la place du Parlement, à Londres ; si vous y allez...

D'ARTAGNAN

Elle aura ma pratique.

MADELEINE

C'est dit ?

D'ARTAGNAN

Et redit.

MADELEINE

Merci.

(Elle sort.)

PORTHOS

Si nous déjeunions...

D'ARTAGNAN

Me voici.

ATHOS

Quand je vous disais, d'Artagnan, que le Mazarin était un vilain homme.

D'ARTAGNAN

Pourquoi ?

ATHOS

C'est qu'en vérité ses envoyés sont de vilaines gens. Comment ! il y a dans ce coin trois gentilshommes, et il faut pour nous trois un salut qui suffirait à peine à un seul !

D'ARTAGNAN

Messieurs, il faut lui pardonner ; je crois que c'est un puritain.

ATHOS

Il vient d'Angleterre ?

D'ARTAGNAN

Je l'en soupçonne.

ATHOS

Alors, ce serait quelque envoyé de Cromwell ?

D'ARTAGNAN

Peut-être.

ATHOS

En tout cas, il ne me revient pas le moins du monde, votre envoyé.

PORTHOS

Ni à moi.

ARAMIS

Ni à moi.

ATHOS

Et comment s'appelle-t-il, ce monsieur ?

D'ARTAGNAN

Je ne sais pas.

PORTHOS

Messieurs, déjeunons !

### Scène XV

Les mêmes, Grimaud.

GRIMAUD, en dehors

Au cinquième, n'est-ce pas ? la porte à gauche...

MADELEINE

Oui !...

GRIMAUD, en dehors

Bien !

D'ARTAGNAN

Au cinquième, la porte à gauche, c'est ici.

ATHOS

C'est la voix de Grimaud.

D'ARTAGNAN

Il parle donc, maintenant ?

ARAMIS

Oui, dans les grandes circonstances.

(Grimaud entre précipitamment.)

ATHOS

Oh ! messieurs ! il est arrivé quelque chose... Grimaud, pourquoi cette pâleur, pourquoi cette agitation ?

GRIMAUD

Messieurs, milady de Winter avait un enfant ; l'enfant est devenu un homme... La tigresse avait un petit ; le tigre est lancé, il vient à vous, prenez garde !

D'ARTAGNAN

Que veux-tu dire ?

ATHOS

Que dis-tu ?

GRIMAUD

Je dis, monsieur le comte, que le fils de milady a quitté l'Angleterre, qu'il est en France et qu'il vient à Paris, s'il n'y est déjà.

ARAMIS

Diable ! Et tu es sûr ?...

PORTHOS

Eh bien, après tout, quand il viendrait à Paris, nous en avons vu bien d'autres ; qu'il vienne !

D'ARTAGNAN

Et, d'ailleurs, c'est un enfant.

GRIMAUD

Un enfant, messieurs !... Savez-vous ce qu'il a fait, cet enfant ? Déguisé en moine, il a appris du bourreau de Béthune toute l'histoire de sa mère, qu'il ignorait, et, après l'avoir confessé, il lui a, pour absolution, planté dans le cœur le poignard que voici... Tenez, il est encore rouge et humide !

ARAMIS

L'as-tu vu, lui ?



GRIMAUD

Oui.

D'ARTAGNAN

Sais-tu comment il s'appelle ?

GRIMAUD

Je ne sais pas.

ATHOS, se levant

Je le sais, moi !... Il s'appelle le vengeur !

## DEUXIÈME TABLEAU

*Un salon chez lord de Winter, à la place Royale.*

Scène première

De Winter, Athos.

DE WINTER

Vous dites donc, comte ?

ATHOS

Je dis que Grimaud est arrivé comme il expirait, qu'il nous a rapporté le poignard tout fumant encore.

DE WINTER

Alors, il sait tout ?

ATHOS

Tout, excepté nos noms.

DE WINTER

Mais comment, mais pourquoi a-t-il quitté l'Angleterre ?

ATHOS

Il était donc en Angleterre ?

DE WINTER

Eh ! oui.

ATHOS

Qu'y faisait-il ?

DE WINTER

C'est un des sectateurs les plus ardents d'Olivier Cromwell.

ATHOS

Comment s'est-il rallié à cette cause ? Son père et sa mère

étaient catholiques, je crois.

DE WINTER

Le roi, sur ma demande, l'a déclaré bâtard, l'a dépouillé de ses biens et lui a défendu de porter le nom de Winter. Sa haine pour Charles I<sup>er</sup> l'a poussé vers Cromwell.

ATHOS

Et comment s'appelle-t-il maintenant ?

DE WINTER

Mordaunt.

ATHOS

C'est bien, je m'en souviendrai... La Providence nous a prévenus, tenons-nous sur nos gardes. Mais, voyons, revenons à l'affaire qui vous amène à Paris, milord.

DE WINTER

Deux mots d'abord... Vous avez toujours pour amis MM. Porthos et Aramis ?

ATHOS

Ajoutez d'Artagnan, milord ; nous sommes toujours comme autrefois quatre amis dévoués les uns aux autres... Seulement, lorsqu'il s'agit d'être frondeurs, nous ne sommes plus que deux, Aramis et moi.

DE WINTER

Je vous reconnais bien là ! vous avez adopté la cause des princes, la grande cause ; c'était la seule qui pût aller à votre caractère noble et généreux. Je ne vous cacherai pas que j'étais venu en France dans cet espoir.

ATHOS

Sommes-nous donc pour quelque chose dans votre voyage ?

DE WINTER

Oui, comte, j'ai besoin de vous deux... Vous avez prévenu M. Aramis ?

ATHOS

Tenez, le voici.

Scène II  
Les mêmes, Aramis.

DE WINTER

Bonjour, chevalier ; vous arrivez à merveille, j'allais demander à M. le comte la permission de vous présenter tous deux à la reine d'Angleterre.

ARAMIS

À la reine d'Angleterre ?

ATHOS

À madame Henriette de France ?... Pardon, milord, je ne connais de Sa Majesté que ses malheurs là-bas, et son exil ici.

DE WINTER

Mais je vous connais, vous... et je lui ai promis, ce matin, de vous conduire près d'elle.

ATHOS

Au Louvre ?...

DE WINTER

Non, aux Carmélites... Êtes-vous prêts, messieurs ?

ATHOS

À vos ordres, milord.

Scène III  
Les mêmes, Tomy, puis Parry.

DE WINTER

Que voulez-vous, Tomy ?

TOMY

Le valet de chambre de Sa Majesté la reine d'Angleterre demande à remettre à Votre Seigneurie une lettre de son auguste maîtresse.

DE WINTER

Entrez, Parry, entrez. Quelle nouvelle de Sa Majesté ?

PARRY

Bien portante de corps, mais bien triste de cœur, milord.

DE WINTER

Vous êtes chargé de quelque chose pour moi ?

PARRY

Cette lettre, milord.

DE WINTER brise le chachet,  
ouvre la lettre et lit

« Milord, je crains, si vous venez me trouver au Louvre ou aux Carmélites, que vous ne soyez suivi, ou que nous ne soyons écoutés ; j'aime donc mieux me rendre chez vous. Plus la démarche que je fais est contre les habitudes royales, moins elle sera épiée... Attendez-moi donc chez vous au lieu de me venir trouver ; j'y serai presque en même temps que mon messenger. Votre affectionnée, HENRIETTE. » Bien !... Parry, j'attends votre maîtresse.

TOMY

Milord permet-il un dernier mot ?

DE WINTER

Dites.

TOMY

Je viens d'interroger M. Parry... et cet homme qui, ce matin, nous a suivis jusqu'ici...

DE WINTER

Eh bien ?

TOMY

Il est encore au coin de la rue... M. Parry l'a vu, et l'a reconnu au signalement que je lui ai donné.

DE WINTER

Et vous ne savez pas qui cet homme peut être ?

TOMY

À ma vue, il s'est détourné, et, depuis ce matin, vous m'avez retenu ici, milord.

DE WINTER

C'est bien, je me garderai ; allez !... Merci, Parry !

ATHOS

Cette lettre dérange-t-elle quelque chose à vos projets,

milord ?

DE WINTER

Non, comte.

ATHOS

Elle semblait vous contrarier.

DE WINTER

Elle m'étonnait seulement, à cause du grand honneur qu'elle m'ammonce.

PARRY, rouvrant la porte

Milord...

DE WINTER

Serait-ce la personne qui m'a fait l'honneur de m'écrire ?

PARRY

Justement ; sa litière s'arrête à la porte.

DE WINTER

Allez la recevoir, Parry, allez.

ARAMIS

Une femme ?

DE WINTER

Non, une reine.

ATHOS

Sa Majesté madame Henriette ?

DE WINTER

Oui, messieurs.

ATHOS

Alors, nous nous retirons, milord.

DE WINTER, levant une tapisserie

Non pas ; au contraire, entrez ici et écoutez ce qui va se dire entre Sa Majesté et moi ; vous serez libres de vous montrer ou de demeurer cachés ; si vous vous montrez, c'est que vous acceptez ; si vous demeurez cachés, c'est que vous refusez.

ARAMIS

Mais, milord, nous ne comprenons pas.

DE WINTER

Vous comprendrez plus tard... Entrez, entrez !...

(Ils entrent ; de Winter laisse retomber la tapisserie.)

#### Scène IV

Les mêmes, la reine, tout en noir.

DE WINTER

Ouvrez les deux battants de la porte, Tomy.

(Tomy ouvre en s'inclinant.)

LA REINE, soulevant son voile

Ah ! milord, c'est donc bien vous ! je croyais avoir mal lu, je craignais que les lettres dont se compose votre nom ne m'eussent trompée. Vous venez de la part du roi, milord ?... Parlez vite ! qu'avez-vous à me dire ?

DE WINTER

J'ai à remettre ce message à Votre Majesté.

(Il s'agenouille et présente à la reine un étui d'or.)

LA REINE, ouvrant l'étui

et en tirant une lettre

Milord, vous m'apportez trois choses que je n'avais pas vues depuis bien longtemps : de l'or, une lettre et un ami dévoué... Relevez-vous, milord... (Lui donnant la main.) Merci, mon ami, merci !

DE WINTER

Votre Majesté me comble.

LA REINE

Et maintenant, voyons ce que contient cette précieuse lettre... Ah ! c'est bien l'écriture, c'est bien la signature de mon Charles... (Lisant.) « Madame et chère épouse, nous voici arrivés au terme ; toutes les ressources dont je dispose sont concentrées dans ce camp de Newcastle, d'où je vous écris : là, j'attends l'armée de mes sujets rebelles, et, avec le secours de mes braves Écossais, je vais lutter une dernière fois contre eux. Vainqueur, je prolonge la lutte ; vaincu, je suis perdu complètement ; dans ce dernier cas, je n'aurai qu'à gagner les côtes de France ; mais voudra-t-on y recevoir un roi malheureux, qui apportera un si funeste exemple dans un pays déjà soulevé par les discordes civiles ? Le porteur

des présentes, que vous connaissez comme un de mes vieux et de mes plus fidèles amis... » (Elle s'interrompt et tend la main à de Winter.) Oh ! oui, milord !... (Continuant.) « Le porteur des présentes vous dira, madame, ce que je ne puis confier aux risques d'un accident. Il vous expliquera quelle démarche j'attends de vous, et je le charge aussi de ma bénédiction pour ceux de mes chers enfants qui sont en France, et de tous les sentiments de mon cœur pour vous, madame et chère épouse. CHARLES, *encore roi*. – Dieu permet que nos deux enfants, la princesse Élisabeth, et le duc de Gloucester, qui sont à Londres, se portent bien. » Ah ! mon Dieu ! qu'il ne soit plus roi, qu'il soit vaincu, exilé, proscrit, mais qu'il vive ! que mes enfants renoncent au trône de leur père, mais qu'ils vivent ! Oh ! dites-moi, milord, la position du roi est donc bien désespérée ?

DE WINTER

Plus désespérée certainement qu'il ne le croit lui-même, madame.

LA REINE

Et qu'attend-il de moi, dans cette extrémité ? Voyons, dites vite.

DE WINTER

Que Votre Majesté demande des secours à Mazarin, ou tout au moins un refuge en France.

LA REINE

Hélas ! milord, croyez-vous que j'aie attendu cette lettre pour faire, de ce côté, tout ce que j'ai pu faire ?

DE WINTER

Eh bien ?

LA REINE

Eh bien, secours, asile... argent, M. Mazarin m'a tout refusé.

DE WINTER

Comment ! il a refusé un asile au roi Charles, au beau-frère du roi Louis XIII, à l'oncle du roi Louis XIV ?

LA REINE

Hélas ! je l'inquiète et le fatigue bien assez... Ma présence et

celle de ma fille lui pèsent... à plus forte raison celle du roi... Milord, écoutez... c'est triste et presque honteux à dire, mais nous avons passé l'hiver au Louvre, Henriette et moi, sans argent, sans linge, presque sans pain... restant souvent couchées une partie de la journée faute de feu !... de sorte que nous serions peut-être mortes toutes deux de faim et de misère, sans les aumônes qu'a bien voulu nous accorder le parlement.

DE WINTER

Horreur ! la fille de Henri IV mourant de faim dans cette patrie où son père voulait que le dernier paysan eût plus que le nécessaire !... Que ne vous adressiez-vous au premier de nous, madame ?... Il eût partagé sa fortune avec vous, ou plutôt, il eût mis tout ce qu'il possédait aux pieds de sa reine.

LA REINE

Vous voyez bien, de Winter, que je ne puis plus qu'une seule chose : c'est de repasser en Angleterre avec vous.

DE WINTER

Pour quoi faire, madame ?

LA REINE

Pour mourir avec le roi, puisque je ne puis le sauver.

DE WINTER

Ah ! madame, voilà surtout ce que le roi craignait, voilà ce qu'il vous prie et, au besoin, ce qu'il vous ordonne de ne pas faire.

LA REINE

Milord, le roi parle en cœur qui craint et non pas en cœur qui aime... Ignore-t-il donc que la pire douleur, c'est l'incertitude ?... On s'habitue à un malheur que l'on envisage en face ; car, lorsqu'on le connaît, ce malheur, on peut trouver des ressources contre lui... Mais un malheur vague, éloigné, indéfini, insaisissable, inconnu, il n'y a d'autre remède que la prière... et j'ai tant prié, milord, sans que rien ait changé dans le sort du roi ou dans le mien, que je commence à désespérer... Milord, si le roi, dans l'extrémité où il se trouve, veut m'éloigner de lui, c'est que le roi



ne m'aime pas.

DE WINTER

Oh ! madame, vous savez vous-même qu'une pareille accusation est injuste. Non, le roi craint que tant de dangers... tant de fatigues...

LA REINE

Les dangers, les fatigues... Eh ! n'y suis-je pas habituée ? N'ai-je pas, seule, sous prétexte de conduire ma fille en Hollande, été solliciter de Guillaume d'Orange des secours d'armes et d'argent ?... À mon retour, n'ai-je point été assaillie par une tempête terrible, comme si, contre notre malheureuse cause, se déchaînaient à la fois la colère des hommes et la colère de Dieu ?... Au milieu de cette tempête, ai-je quitté le pont du bâtiment ? à toutes les représentations du capitaine et de l'équipage que j'encourageais par ma présence, ai-je répondu autre chose, sinon qu'il n'y avait point d'exemple dans l'histoire qu'une reine se fût jamais noyée ?... Enfin, après avoir perdu deux vaisseaux, une partie des secours que j'apportais, repoussée sur les côtes de la Hollande, ai-je hésité, au premier souffle de vent favorable, à me remettre en mer ?... Cette fois, Dieu se tait, lassé de me poursuivre !... J'abordai... Mais, à peine à terre... la maison dans laquelle je m'étais réfugiée fut cernée, attaquée ; vous le savez, milord, puisque c'est vous qui vîntes me délivrer... Où m'avez-vous trouvée, milord ? Dites !... sur la brèche que le canon venait de faire à cette maison croulante... au milieu du feu, des blessés, des morts, toute sanglante du sang de mes défenseurs et du mien, car un éclat de bois m'avait blessée... En vous voyant, milord, ai-je songé à moi ?... Pour qui a été mon premier mot ? Pour Charles... Quand il m'a fallu, pour arriver jusqu'à lui, revêtir des habits d'homme, ai-je hésité ?... Trois jours et trois nuits, vous m'avez vue à vos côtés... Ai-je poussé un soupir ?... ai-je proféré une plainte ?... ai-je demandé autre chose que ce que demandait le dernier de vos officiers ?... Non ; car fatigues, privations, dangers, tout fut oublié quand je revis mon époux et mon roi... Une

année tout entière, je la passai près de lui... dans les montagnes, au camp, presque toujours sous la tente, bien rarement dans une maison... De palais, hélas ! depuis longtemps il n'en était plus question pour nous !... Qui m'a forcée de le quitter ?... La volonté seule de Dieu et l'amour de mon enfant... J'allais devenir mère... Je ne craignais pas de mourir, je craignais de tuer ma pauvre petite Henriette... Je vous parlais de misère, milord !... mais, à ce moment, n'ai-je pas été la plus misérable des femmes ?... Ici, du moins, j'ai le Louvre, tout dénué qu'il m'est offert ; le couvent des Carmélites, tout sombre qu'il est. Qu'avais-je à Exeter ?... Une simple chaumière... Ma pauvre enfant vit le jour sur un grabat, sans matelas ni couverture. Ce fut alors qu'il m'arriva un messenger de la reine ma sœur ; ce messenger m'apportait deux cent mille livres... Ai-je gardé une pistole pour moi, milord ?... Non, jusqu'au dernier écu, j'ai tout envoyé à Charles, parce que Charles, c'est tout pour moi, voyez-vous... Aussi, lorsqu'il m'a fallu le quitter pour revenir en France... eh ! milord, vous étiez encore là, vous avez vu ma douleur, mes larmes, mon désespoir !... Et quand vous venez me dire que sa position est plus désespérée encore qu'il ne le croit lui-même, que sa liberté est menacée, sa vie peut-être !... vous me parlez de dangers et de fatigues, à moi dont le règne a été une longue fatigue et la vie un long danger ?... Ah ! milord, si le roi vous a dit cela, le roi manque de mémoire, et, si vous vous opposez à ce que je le rejoigne, vous, milord, oh ! vous manquez de pitié !

DE WINTER

C'est justement parce qu'il se souvient de tout ce que vous avez souffert, que le roi veut que vous restiez en France ; c'est justement, pardonnez-moi le mot, parce que j'ai pitié de ma reine, que je ne veux pas qu'elle passe en Angleterre.

LA REINE

Eh bien, n'en parlons plus, milord ; je ne veux pas vous mettre entre la déférence que vous devez à votre reine et l'obéissance que vous devez à votre roi... Parlons de vous... parlons de lui...

N'avez-vous pas d'autre but, en venant en France, que celui que vous m'avez exposé ?

DE WINTER

Si fait, madame.

LA REINE

Eh bien, dites, voyons...

DE WINTER

J'ai connu en France, autrefois, quatre gentilshommes.

LA REINE, avec tristesse

Quatre gentilshommes ! et voilà le secours que vous comptez reporter à un roi sur le point de perdre son trône ?

DE WINTER

Ah ! si je les avais tous quatre, je répondrais de bien des choses, madame... Avez-vous entendu parler de quatre gentilshommes qui soutinrent autrefois la reine Anne d'Autriche contre le cardinal de Richelieu ?

LA REINE

Oui, c'est une tradition de la cour.

DE WINTER

De quatre gentilshommes qui traversèrent la France à travers toutes les embûches, tachant de leur sang la route qu'ils suivaient pour aller chercher en Angleterre ces fameux ferrets de diamants qui faillirent perdre Anne d'Autriche ?

LA REINE

Oui.

DE WINTER

Ces quatre gentilshommes, si je vous disais tout ce qu'ils ont fait, madame, vous croiriez que je vous raconte un chapitre de l'Arioste ou que je vous lis un chant du Tasse... Mais, hélas ! de ces quatre vaillants, je l'ai appris de matin, il n'en reste plus que deux !

LA REINE

Les deux autres sont morts ?...

DE WINTER

Pis que cela... Les deux autres sont au cardinal Mazarin.

LA REINE

Et les deux qui restent ?...

DE WINTER

Les deux qui restent, madame, je ne sais pas encore s'ils ne sont point invinciblement à Paris, ou même si, étant libres, ils ne s'effrayeront pas des dangers qui menacent une pareille entreprise, et s'ils consentiront à me suivre en Angleterre.

Scène V

Les mêmes, Athos, Aramis.

ATHOS, sortant du cabinet avec Aramis

Milord, dites à Sa Majesté que, pour une si belle cause, nous irons jusqu'au bout du monde.

LA REINE

Oh ! mon Dieu ! ces messieurs nous écoutaient...

DE WINTER

Et vous voyez, madame, que l'on pouvait tout dire devant eux.

LA REINE

Merci, messieurs, merci !... Milord, les noms de ces deux braves gentilshommes, que je les garde religieusement dans ma mémoire...

DE WINTER

M. le comte de la Fère, M. le chevalier d'Herblay.

LA REINE

Messieurs, j'avais autour de moi, il y a quelques années, des courtisans, des armées, des trésors... À un signe de ma main, tout cela s'employait pour mon service... Aujourd'hui, regardez autour de moi : pour accomplir un dessein d'où dépend le salut du royaume et la vie d'un roi, je n'ai plus que lord de Winter, un ami de vingt ans, et vous, messieurs, que je ne connais que depuis quelques secondes.

ATHOS

C'est assez, madame, si la vie de trois hommes peut, aux regards du Seigneur, racheter celle de votre royal époux... Maintenant, ordonnez, que faut-il que nous fassions ?...

LA REINE, à Aramis

Mais vous, monsieur, avez-vous donc, comme le comte de la Fère, compassion de tant de malheur ?

ARAMIS

Moi, madame, d'habitude, partout où va M. le comte de la Fère, je le suis, sans même lui demander où il va... Mais, lorsqu'il s'agit du service de Votre Majesté, je ne le suis pas, madame, je le précède.

LA REINE

Eh bien, messieurs, puisque vous voulez bien vous dévouer au service d'une pauvre princesse que le monde entier abandonne, voici ce qu'il s'agit de faire... Le roi est seul au milieu d'Écossais dont il se défie, quoiqu'il soit Écossais lui-même. Je demande beaucoup, je demande trop, peut-être, quoique je n'aie aucun titre pour demander... mais enfin, si vous consentez à servir cette grande cause de la royauté attaquée dans le roi Charles... passez en Angleterre, messieurs, joignez le roi... soyez ses amis, soyez ses gardiens, marchez à ses côtés dans la bataille, marchez devant et derrière lui dans sa maison, où des embûches se pressent, plus périlleuses que tous les risques de la guerre... Et, en échange de ce sacrifice que vous me ferez, messieurs, je vous promets, non de vous récompenser, ce mot vous blesserait, j'en suis sûre ; d'ailleurs, il sied mal à l'exilé qui implore de parler de récompense, mais de vous aimer comme une sœur vous aimerait, et de vous préférer à tout ce qui ne sera pas mes enfants ou mon époux.

ATHOS

Madame, quand faut-il que nous partions ?

LA REINE

Ainsi, vous consentez ?... Ah ! messieurs, voici le premier moment d'espoir que j'aie éprouvé depuis cinq ans... Vous le comprenez, ce n'est plus son trône, ce n'est plus sa couronne que je vous recommande : c'est la vie de mon Charles, de mon époux, de mon roi, que je remets entre vos mains.

ATHOS

Madame, tout ce que deux hommes qui ne reculeront devant aucun danger peuvent faire, attendez-le de nous.

LA REINE, leur tendant la main, que  
les deux gentilshommes baisent à genoux  
Encore une fois, oh ! de toute mon âme, merci, messieurs !

DE WINTER

Votre Majesté veut-elle que je la reconduise ?

LA REINE

Non, vous pourriez être reconnu.

ATHOS

Mais nous, madame, nous ne courons pas le même risque.

LA REINE

J'ai ma litière, messieurs.

ATHOS, s'inclinant

Alors, nous suivrons humblement, et de loin, la litière de Votre Majesté.

LA REINE

Adieu, comte ; dites au roi que mes jours ne sont plus qu'une longue souffrance, mes nuits qu'une longue insomnie... que toute ma vie n'est qu'une éternelle prière, mais qu'au moment où Dieu nous réunira... soit sur la terre, soit au ciel... tout sera oublié.

(Elle sort, suivie un instant après par Athos et Aramis.)

## Scène VI

De Winter, puis Mordaunt.

DE WINTER, regardant par la fenêtre

Pauvre reine ! (Mordaunt paraît et se tient debout sur le seuil de la porte ; de Winter quitte la fenêtre, et, apercevant Mordaunt.) Qui est là ?... que voulez-vous, monsieur ?

MORDAUNT

Oh ! oh ! ne me reconnâtriez-vous point, par hasard ?

DE WINTER

Si fait, monsieur... et la preuve, c'est que je vous répéterai à Paris ce que je vous ai dit à Londres : votre persécution me lasse,

retirez-vous donc ! ou je vais appeler mes gens.

MORDAUNT

Ah ! mon oncle !

DE WINTER

Je ne suis pas votre oncle, je ne vous connais pas.

MORDAUNT

Appelez vos gens si vous voulez ; vous ne me ferez pas chasser à Paris comme vous l'avez fait à Londres. Quant à nier que je suis votre neveu, vous y regarderez à deux fois, maintenant que j'ai appris certaines choses que j'ignorais il y a un an.

DE WINTER

Eh ! que m'importe, à moi, ce que vous avez appris !

MORDAUNT

Oh ! il vous importe beaucoup, j'en suis sûr, et vous allez être de mon avis tout à l'heure. Quand je me suis présenté chez vous pour la première fois à Londres, c'était pour vous demander ce qu'était devenu mon bien ; quand je me suis présenté chez vous pour la seconde fois, c'était pour vous demander ce qui avait souillé mon nom... Et ces deux fois, je le reconnais comme vous l'avez dit, vous m'avez fait chasser... Mais, cette fois, je me présente chez vous pour vous faire une question bien autrement terrible que toutes ces questions... Je me présente pour vous dire, comme Dieu a dit au premier meurtrier : « Caïn, qu'as-tu fait de ton frère ?... » Milord, qu'avez-vous fait de votre sœur ?

DE WINTER

De votre mère ?

MORDAUNT

Oui, de ma mère, milord.

DE WINTER

Cherchez ce qu'elle est devenue, malheureux, et demandez-le à l'enfer, peut-être que l'enfer vous répondra.

MORDAUNT, s'avançant vers de Winter

Je l'ai demandé au bourreau de Béthune, et le bourreau de Béthune m'a répondu... Ah ! vous me comprenez maintenant ; avec ce mot, tout s'explique ; avec cette clef, l'abîme s'ouvre...

Ma mère avait hérité de son mari, vous avez assassiné ma mère... Mon nom m'assurait le bien paternel, vous m'avez dégradé de mon nom... Je ne m'étonne plus maintenant que vous ne me reconnaissiez pas, il est malséant d'appeler son neveu, quand on est spoliateur, l'homme qu'on a fait pauvre... quand on est meurtrier, l'homme qu'on a fait orphelin.

DE WINTER

Vous voulez pénétrer dans cet horrible secret, monsieur ? Eh bien, soit ; sachez donc qu'elle était cette femme dont vous venez aujourd'hui me demander compte... Cette femme avait empoisonné mon frère ; et, pour hériter de moi, elle allait m'assassiner à mon tour... Que direz-vous à cela ?

MORDAUNT

Je dirai que c'était ma mère.

DE WINTER

Elle a fait poignarder, par un homme autrefois bon, juste et pur, le malheureux duc de Buckingham... Que direz-vous à ce crime dont j'ai la preuve ?

MORDAUNT

C'était ma mère !

DE WINTER

Revenue en France après cet assassinat, elle a empoisonné, dans le couvent des Augustines de Béthune, une femme qu'aimait un de ses ennemis ; ce crime vous persuadera-t-il de la justice du châtement ?... Ce crime, j'en ai la preuve.

MORDAUNT

C'était ma mère !

DE WINTER

Enfin, chargée de meurtres, de débauches, odieuse à tous, menaçante encore comme une panthère altérée de sang, elle a succombé sous les coups d'hommes qu'elle avait désespérés, et qui jamais ne lui avaient causé le moindre dommage... Elle a trouvé, à défaut de ses juges naturels, des juges que ses attentats hideux ont évoqués. Et ce bourreau qui vous a tout raconté... s'il



vous a, en effet, tout raconté, a dû vous dire qu'elle a tressailli de joie en vengeant sur elle la honte et le suicide de son frère... Fille pervertie, épouse adultère, sœur dénaturée, homicide, empoisonneuse, exécration à tous les gens qui l'avaient connue, à toutes les nations qui l'avaient reçue dans leur sein, elle est morte maudite du ciel et de la terre ; voilà ce qu'était cette femme.

MORDAUNT

Taisez-vous, monsieur ; c'était ma mère ! Ses désordres, je ne les connais pas ; ses vices, je ne les connais pas ; ses crimes, je ne les connais pas ; c'était ma mère ! Donc, je vous en préviens, écoutez bien les paroles que je vais vous dire, et qu'elles se gravent dans votre mémoire de manière que vous ne les oubliiez jamais... Ce meurtre qui m'a tout ravi, qui m'a fait sans nom, qui m'a fait pauvre ; ce meurtre qui m'a fait corrompu, méchant, implacable... j'en demanderai compte à vos complices quand je les connaîtrai, à tous mes ennemis enfin, sans en excepter le roi Charles I<sup>er</sup>.

DE WINTER

Voulez-vous m'assassiner, monsieur ? En ce cas, je vous reconnaitrai véritablement pour mon neveu ; car vous serez véritablement le fils de votre mère.

MORDAUNT

Non, je ne vous tuerai pas, en ce moment du moins ; car, sans vous, je ne découvrirais pas les autres... Mais, quand je saurai le nom des quatre hommes d'Armentières, tremblez, monsieur, tremblez pour vous et pour vos complices ! J'en ai déjà poignardé un sans pitié, sans miséricorde, et c'était le moins coupable de vous tous.

(Il sort.)

DE WINTER

Mon Dieu ! je vous remercie... Qu'il ne connaisse que moi !

## TROISIÈME TABLEAU

*La digue de Boulogne. – On voit à droite, au premier plan, une maison de pêcheur ; au troisième plan, le brick le Parlement. Au fond, à l'ancre, la corvette l'Éclair ; à gauche, un escalier qui conduit au phare.*

## Scène première

Mordaunt, se promenant sur la digue ;  
André, patron du brick *le Parlement*.

MORDAUNT, à André, qui entre

Eh bien, patron André ?

ANDRÉ

Personne encore, monsieur.

MORDAUNT

Vous avez été à l'hôtel des *Armes d'Angleterre*, cependant...

ANDRÉ

Oui, monsieur.

MORDAUNT

Et vous avez demandé si deux gentilshommes, nommés MM. d'Artagnan et du Vallon, n'étaient point arrivés de Paris ?

ANDRÉ

On ne les a pas vus encore.

MORDAUNT

Ni personne qui leur ressemble ?

ANDRÉ

Trois gentilshommes arrivaient juste au moment où je causais avec l'hôtelier ; j'ai eu un moment d'espoir, mais je me trompais : ils allaient loger à *l'Épée du grand Henri* ; encore un seul des trois y est-il entré... Les deux autres n'ont fait que jeter la bride de leurs chevaux aux mains de leurs laquais et demander le chemin du port.

MORDAUNT

Qu'ils y réfléchissent bien, je leur ai donné jusqu'à huit heures du soir ; je ne les attendrai pas une minute de plus... À huit heures juste, capitaine André, vous appareillez.

ANDRÉ

Bien, monsieur ; je suis à vos ordres.

## Scène II

Les mêmes, Parry.

PARRY, s'approchant d'André

Monsieur, n'êtes-vous pas le patron de ce bâtiment ?

ANDRÉ

Oui, monsieur.

PARRY

Vous partez ce soir ?

ANDRÉ

À huit heures.

PARRY

Pouvez-vous me donner passage, à moi et à ma sœur ?

ANDRÉ, bas, à Mordaunt

Vous entendez.

MORDAUNT, bas

Sachez quelle est cette sœur.

ANDRÉ, à Parry

Mais connaissez-vous notre destination ?

PARRY

Oui, vous allez à Newcastle, et, comme Newcastle est frontière d'Écosse, nous n'aurons que la Tyne à traverser pour nous trouver dans notre pays.

ANDRÉ, à Mordaunt

Que faut-il faire ?

MORDAUNT

Voyez cette femme, tâchez de savoir qui elle est, ce qu'elle veut, et ensuite, s'il est nécessaire, je la verrai moi-même.

ANDRÉ

Où est votre sœur ?

PARRY, montrant la petite maison à droite

Dans cette maison ; dois-je l'appeler ?

ANDRÉ

Non, ne la dérangez pas ; je vais lui parler moi-même.

MORDAUNT

Allez !... Ah ! ah ! je crois que voici nos hommes.

ANDRÉ, regardant

Non, ce sont les deux voyageurs qui ont demandé le chemin du port, à l'hôtel de *l'Épée du grand Henri*.

MORDAUNT

Ils venaient par la route de Paris ?

ANDRÉ

Oui.

MORDAUNT

Je tirerai peut-être d'eux quelques nouvelles. Allez donc... Mais, vous comprenez, ne promettez rien que je n'aie vu moi-même.

ANDRÉ

Oh ! soyez tranquille. (À Parry.) Venez, monsieur.

### Scène III

Mordaunt, seul.

Non, ce n'est pas eux. Mais, en vérité, si je ne me trompe pas, ce sont leurs deux amis... les mêmes qui étaient avec eux dans la chambre de M. d'Artagnan quand j'y suis entré. Ne nous faisons pas connaître d'abord.

### Scène IV

Mordaunt, sur le devant ; Athos et Aramis,  
traversant sur une écluse, et s'arrêtant au milieu.

ARAMIS

Que dites-vous de ce bâtiment, Athos ?...

ATHOS

Qu'il est en partance aussi, mais que ce ne peut être le nôtre ; celui-ci est un brick, et le nôtre est une corvette ; celui-ci est dans le port, et le nôtre nous attend en mer ; celui-ci se nomme *le Parlement*, et le nôtre, à ce que nous a dit de Winter, du moins,

s'appelle *l'Éclair*.

MORDAUNT

De Winter !... Est-ce qu'ils n'ont pas prononcé le nom de Winter ?

ARAMIS

Chut !... Il y a un homme là qui semble nous écouter...

ATHOS

Il aura perdu son temps ; car nous n'avons rien dit, ce me semble, qui ne puisse être entendu.

ARAMIS

N'importe, parlons d'autre chose, d'autant plus, tenez, que cet homme s'approche de nous.

MORDAUNT, attendant Athos  
et Aramis à leur arrivée

Pardon, messieurs ; je ne me trompe pas, je présume ; j'ai eu l'honneur de vous voir à Paris, je crois.

ATHOS

Vous, monsieur ? Je ne me rappelle pas, pour mon compte, avoir eu cet honneur.

ARAMIS

Ni moi, monsieur.

MORDAUNT

Chez M. d'Artagnan, il y a quatre jours.

ATHOS

Ah ! c'est vrai, monsieur, je me rappelle parfaitement ; excusez, je vous prie, ce défaut de mémoire.

ARAMIS

Très-bien !

MORDAUNT

Pourriez-vous me dire si M. d'Artagnan est toujours à Paris ?...

ATHOS

Nous l'avons quitté il y a trois jours à l'hôtel de la *Chevrette*.

MORDAUNT

Et il ne vous a point dit qu'il se préparait pour quelque

voyage ?

ATHOS

Non, monsieur.

MORDAUNT

Excusez-moi donc, messieurs, pour vous avoir dérangés, et recevez mes remerciements sur votre complaisance.

(Il salue et sort.)

Scène V

Athos, Aramis.

ARAMIS

Que dites-vous de ce questionneur ?

ATHOS

C'est un provincial qui s'ennuie.

ARAMIS

Ou un espion qui s'informe.

ATHOS

C'est possible.

ARAMIS

Et vous lui avez répondu ainsi ?

ATHOS

Rien ne m'autorisait à lui répondre autrement ; il a été poli envers nous et je l'ai été envers lui.

ARAMIS

N'importe, dans notre position, Athos, il faut nous défier de tout le monde.

ATHOS

C'est bien plutôt à vous qu'il faut faire cette recommandation ; vous avez prononcé le nom de Winter.

ARAMIS

Eh bien ?

ATHOS

Eh bien, c'est à ce nom que le jeune homme s'est arrêté.

ARAMIS

Vous avez remarqué cela ?

ATHOS

Parfaitement.

ARAMIS

Raison de plus alors, quand il nous a parlé, pour l'inviter à passer son chemin.

ATHOS

Une querelle ?

ARAMIS

Et depuis quand une querelle vous fait-elle peur ?

ATHOS

Une querelle me fait toujours peur quand on m'attend quelque part et que cette querelle peut m'empêcher d'arriver... D'ailleurs, voulez-vous que je vous avoue une chose ?

ARAMIS

Laquelle ?

ATHOS

J'avais parfaitement reconnu le jeune homme pour le messager de M. Mazarin.

ARAMIS

Ah ! vraiment !

ATHOS

Mais je voulais le voir de près.

ARAMIS

Pourquoi cela ?

ATHOS

Aramis, vous allez vous moquer de moi... Aramis, vous allez dire que je répète toujours la même chose... Aramis, vous allez me prendre pour le plus peureux des visionnaires.

ARAMIS

Après ?

ATHOS

À qui trouvez-vous que ce jeune homme ressemble, autant toutefois qu'un homme peut ressembler à une femme ?

ARAMIS

Oh ! pardieu ! je crois que vous avez raison, Athos ; cette

bouche fine et rentrée, ce nez taillé comme le bec d'un oiseau de proie, ces yeux qui semblent toujours aux ordres de l'esprit et jamais à ceux du cœur... Si c'était le moine !...

ATHOS

Malgré moi, j'ai eu cette pensée.

ARAMIS

Et vous n'avez pas écrasé le serpenteau ?

ATHOS

Êtes-vous fou !... sans savoir ?... D'ailleurs, fussions-nous certains, ce jeune ne nous a rien fait.

ARAMIS

Ah ! voilà où je reconnais mon Athos !... puéril à force de grandeur, imprudent à force de loyauté... Eh bien, que je sache que c'est lui, moi, et je lui brise la tête contre la première pierre que je trouve !

ATHOS

Chut ! de Winter.

ARAMIS

Si nous lui en parlions ! il doit connaître son neveu, lui.

ATHOS

Nous aurions l'air d'enfants peureux.

ARAMIS

C'est vrai... Laissons aller les choses et défions-nous du jeune homme, si nous le retrouvons... Mais est-ce bien de Winter ?

ATHOS

Oui, vous voyez ; voilà nos laquais qui débouchent à vingt pas derrière lui, à l'angle du bastion. Je reconnais Grimaud à sa tête roide et à ses longues jambes, et mon petit Blaisois à son air provincial. C'est lui qui porte nos carabines.

ARAMIS

C'est vrai. Mais qu'a donc notre ami ? Il ressemble à ces damnés du Dante à qui Satan a disloqué le cou et qui regardent leurs talons... Que cherche-t-il donc ainsi derrière lui ?



## Scène VI

Les mêmes, de Winter, puis Grimaud,  
Blaisois et un autre valet, puis un batelier.

La nuit vient, on allume le phare.

DE WINTER

Ah ! vous voici, messieurs ! Je suis bien aise de vous avoir rejoints ; nous allons partir, n'est-ce pas, à l'instant même ?

ARAMIS

Ce n'est pas nous qui vous retiendrons, milord... quoique j'aime peu la mer pendant le jour et encore moins la nuit... Mais qu'avez-vous donc qui vous essouffle ainsi ?

DE WINTER, regardant derrière lui

Rien, rien... Cependant, en passant derrière le bastion, il m'a semblé... Mais partons... Tenez, voyez-vous, là-bas, ce bâtiment au delà du phare ?... C'est notre corvette qui est à l'ancre ; je voudrais déjà être embarqué !

ARAMIS

Ah çà ! vous oubliez donc quelque chose, milord ?

DE WINTER

Non ; c'est une préoccupation.

ATHOS, à Aramis

Il l'a vu.

DE WINTER

Descendons, messieurs !... Holà ! patron !... (Un homme couché dans une barque se lève.) Vous êtes le batelier qui doit nous conduire à la corvette *l'Éclair*, n'est-ce pas ?

LE BATELIER

Oui, monsieur.

DE WINTER

Aidez nos laquais, alors.

LE BATELIER

Venez par ici.

(Mordaunt reparait de l'autre côté de la jetée, et monte l'escalier qui mène au phare. Les trois gentilshommes s'embarquent.)

ARAMIS, à Athos

Oh ! oh ! voici encore notre jeune homme... Voudrait-il s'opposer à notre embarquement ?

ATHOS

Comment voulez-vous qu'il ait cette intention ?... Il est seul et nous sommes sept, y compris le batelier.

ARAMIS

N'importe, il nous en veut assurément.

DE WINTER

Qui cela ?

ARAMIS

Le jeune homme.

DE WINTER

Quel jeune homme ?

ARAMIS

Tenez, celui qui est là-bas, au bord du phare.

DE WINTER

C'est lui !... J'avais bien cru le reconnaître !

ATHOS

Qui, lui ?

DE WINTER

Le fils de milady.

GRIMAUD

Le moine !

MORDAUNT, de la jetée,  
d'où il domine la barque

Oui, c'est moi, mon oncle ! moi le fils de milady, moi le moine, moi le secrétaire et l'ami de Cromwell, et je vous connais, vous et vos compagnons !

ARAMIS

Ah ! ah ! c'est là le neveu ! c'est là le moine ! c'est là le fils de milady !

DE WINTER

Hélas ! oui.

ARAMIS

Attendez, alors !...

(Il prend sa carabine et met Mordaunt en joue.)

GRIMAUD

Feu !

ATHOS, détournant le canon

Que faites-vous, ami ?

ARAMIS

Le diable vous emporte ! Je le tenais si bien au bout de mon mousquet ; je lui eusse mis la balle en pleine poitrine !

ATHOS

C'est bien assez d'avoir tué la mère !

(La barque commence à marcher.)

MORDAUNT

Ah ! c'est bien vous ! c'est bien vous, messieurs ! je vous reconnais maintenant, et nous nous retrouverons en Angleterre ! (La barque disparaît ; il la suit un moment des yeux.) Allez ! allez !... (Il redescend.) Oh ! c'est la Providence qui me les a fait reconnaître ; c'est la Providence qui les conduit là-bas, où je suis tout-puissant !... Deux sur quatre, c'est toujours cela... Ne désespérons point de retrouver les deux autres...

## Scène VII

Mordaunt, d'Artagnan, Porthos, Mousqueton.

PORTHOS

Je crois décidément que nous sommes en retard.

D'ARTAGNAN

C'est votre faute, mon cher : avec votre appétit démesuré, nous n'en finissons jamais.

PORTHOS

Ce n'est pas moi, c'est ce drôle de Mouston qui a toujours faim... Mouston, avez-vous les provisions de bouche ?

MOUSQUETON

Oui, monsieur le baron.

MORDAUNT

Ah ! ah ! il me semble que voici nos deux gentilshommes.

D'ARTAGNAN

Où diable allons-nous trouver notre M. Mordaunt, maintenant ?

PORTHOS

Sur la jetée... N'est-ce pas là qu'il nous a donné rendez-vous ?

D'ARTAGNAN

Oui, mais jusqu'à huit heures...

PORTHOS

Eh ! voilà huit heures qui sonnent !

MORDAUNT

Oui, messieurs, et je suis bien aise de voir que vous êtes exacts.

D'ARTAGNAN

C'est une habitude militaire qui date de vingt ans, monsieur.

MORDAUNT

Je vous en félicite. Rien ne s'oppose à ce que nous partions, n'est-ce pas ?

D'ARTAGNAN

Quand vous voudrez, nous sommes prêts.

PORTHOS

Un instant, monsieur... Le bâtiment est-il suffisamment pourvu de vivre ?

MORDAUNT

Oui monsieur ; d'ailleurs, nous n'avons que trois jours de traversée.

PORTHOS

En trois jours, on peut avoir très-faim.

MORDAUNT

Soyez tranquilles, messieurs, et si vous n'avez pas d'autre objection à faire...

D'ARTAGNAN

Aucune autre.

MORDAUNT

Alors, passez à bord.

D'ARTAGNAN

Venez, Porthos.

(Porthos et d'Artagnan traversent la planche.)

MOUSQUETON

Comment, monsieur, il faut que je passe là-dessus ?

PORTHOS

Sans doute.

D'ARTAGNAN

Nous y sommes bien passés, nous.

MOUSQUETON

Ah ! vous, c'est autre chose, vous êtes très-braves.

D'ARTAGNAN

Allons donc ! allons donc !...

PORTHOS

Donne-moi la main, mon pauvre Mouston... Ah ! tu te fais vieux !

(Mousqueton passe.)

## Scène VIII

Mordaunt, sur le devant ; André.

MORDAUNT

Eh bien, patron André, cette femme ?...

ANDRÉ

Elle est toujours là, monsieur.

MORDAUNT

Faites-la venir.

ANDRÉ

À l'instant même... (À la porte de la petite maison.) Venez, madame.

MORDAUNT

Allez faire les apprêts du départ ; il faut que nous soyons hors du port avant neuf heures.

## Scène IX

Mordaunt, la reine, Parry.

LA REINE, en femme écossaise

Monsieur, vous êtes, m'a-t-on dit, le patron de ce bâtiment ?

MORDAUNT

Non, pas précisément, madame ; mais je l'ai loué.

LA REINE

Vous en êtes le maître, c'est ce que je voulais dire.

MORDAUNT

À peu près... Que désirez-vous, madame ?

LA REINE

Vous me rendriez un grand service en me donnant passage, à moi et à mon frère.

MORDAUNT

Vous allez en Angleterre ?

LA REINE

En Écosse.

MORDAUNT

Mais nous, c'est à Newcastle que nous allons.

LA REINE

Je le sais, monsieur ; mais, de Newcastle, j'espère me rendre facilement dans le comté de Perth.

MORDAUNT

C'est avec grand plaisir, madame ; mais nous n'avons plus qu'une place disponible.

LA REINE

Ah ! mon Dieu, que me dites-vous là, monsieur !

MORDAUNT

La vérité.

LA REINE

Mon frère a le plus grand désir de m'accompagner, monsieur, et il passera, n'importe à quelle place, avec les matelots, avec les domestiques.

MORDAUNT

Impossible.

LA REINE

Monsieur, ni prières ni argent... ?

MORDAUNT

Rien.

LA REINE

Il faut donc se résigner... Je passerai seule, monsieur.

MORDAUNT

En ce cas, madame, ne perdez pas de temps.

LA REINE, à Parry

Adieu, mon pauvre Parry ; il faut que nous nous quittions ; je vais à Newcastle, et, de là, je gagnerai le camp du roi partout où il sera... Passez en Angleterre par la première occasion, et venez nous rejoindre.

PARRY

Oh ! madame, quitter Votre Majesté !

LA REINE

Il le faut, mon ami.

PARRY

Ah ! Votre Majesté m'a appelé...

LA REINE

Son ami... Des serviteurs comme vous, Parry, valent mieux que beaucoup d'amis comme ceux que nous connaissons.

PARRY, presque à genoux  
et lui baisant sa robe

Ah ! madame !

MORDAUNT

C'est la reine, je m'en étais douté... Allons, allons, le ciel me les livre tous !... (À la reine.) Voulez-vous prendre mon bras, madame ? On n'attend plus que nous.

(On entend tous les commandements qui constituent l'appareillage ; et la toile tombe au moment où la reine traverse la planche qui doit la conduire au bâtiment.)

ACTE DEUXIÈME  
QUATRIÈME TABLEAU

*La grand'chambre d'une maison occupée à Newcastle par Cromwell.*

Scène première  
Cromwell, Groslow.

CROMWELL

Et vous dites, colonel ?

GROSLOW

Je dis, monsieur Cromwell, que, si vous le voulez, aujourd'hui même, ou demain au plus tard, le roi Charles I<sup>er</sup> est à nous.

CROMWELL

Et comment cela, voyons, colonel ?

GROSLOW

Parce que les secours qu'il attendait de France lui manquent, parce qu'au lieu d'une armée et des trésors que devait lui ramener son ami de Winter, son ami de Winter ne lui a rapporté que quelques diamants, dernières ressources de madame Henriette, et ramené deux gentilshommes, dernier secours, je ne dirai pas que la royauté de France lui envoie pour lui rendre sa couronne, mais que la noblesse lui dépêche pour le voir mourir.

CROMWELL

C'est bien, colonel ; je songerai à ce que vous me dites, et, dans ma première dépêche, j'instruirai le parlement de votre zèle.

GROSLOW

Mais, général, il me semble qu'à votre place...

CROMWELL

Monsieur, j'attends des nouvelles de France ; moi aussi, j'ai envoyé quelqu'un à M. Mazarin.

GROSLOW

Votre envoyé peut tarder, général ; les flots et les vents ne sont aux ordres de personne... et l'occasion manquée...

CROMWELL

Vous vous trompez, monsieur, les flots et les vents sont aux



ordres de l'Éternel ; c'est pour cela qu'on l'appelle le Dieu des tempêtes, et l'Éternel est pour nous.

GROSLow

Général...

CROMWELL, s'asseyant

Regardez par cette fenêtre.

GROSLow

Oui, monsieur.

CROMWELL

Elle donne sur le port, n'est-ce pas ?

GROSLow

Oui.

CROMWELL

Eh bien, que voyez-vous de nouveau dans le port ?

GROSLow

Un navire qui vient de jeter l'ancre.

CROMWELL

Et, sur la route du port, ne vient-il pas quelqu'un ?

GROSLow

Deux hommes enveloppés dans des manteaux, et qui paraissent étrangers.

CROMWELL

Maintenant, écoutez ; qu'entendez-vous ?

GROSLow

Quelqu'un qui monte.

CROMWELL

Ce bâtiment qui est dans le port, c'est le navire *le Parlement* ; ces deux hommes qui sont sur la route, ce sont les envoyés de M. Mazarin ; cet homme qui monte (on frappe à la porte) et qui frappe, c'est mon secrétaire, M. Mordaunt. Si vous en doutez, colonel, allez ouvrir, et vous verrez.

GROSLow, allant ouvrir

Vous êtes vraiment inspiré, monsieur.

Scène II  
Les mêmes, Mordaunt.

CROMWELL

Soyez le bienvenu, Mordaunt ! quelque chose m'avait dit cette nuit que je vous verrais ce matin.

MORDAUNT

C'était la voix du Seigneur ; le Seigneur parle à ceux qu'il a chargés de parler en son nom.

CROMWELL

Qu'apportez-vous de France, mon fils ?

MORDAUNT

De riches nouvelles, monsieur.

CROMWELL

Soyez deux fois le bienvenu alors ! Avez-vous vu le cardinal ?

MORDAUNT

Je l'ai vu.

CROMWELL

Et il vous a fait une réponse ?

MORDAUNT

Oui.

CROMWELL

Verbale ?

MORDAUNT

Écrite.

CROMWELL

Il vous l'a remise ?

MORDAUNT

Pour que la chose ait plus de poids près de vous, il vous l'envoie par le lieutenant des mousquetaires du roi et par un seigneur de la cour.

CROMWELL

On les nomme ?

MORDAUNT

Le lieutenant, M. le chevalier d' Artagnan ; le seigneur, M. du Vallon.

CROMWELL

Deux espions qu'il accrédite près de moi.

MORDAUNT

Le génie de l'Éternel est en vous, monsieur ; on n'espionne pas Dieu.

CROMWELL

Et ces deux hommes sont en bas ?

MORDAUNT

Ils attendent vos ordres.

CROMWELL

Vous entendez, colonel Groslow, je crois que le moment que vous désiriez est venu.

GROSLOW

Qu'ordonnez-vous, général ?

CROMWELL

Faites mettre les côtes de fer sous les armes, ordonnez à votre régiment de se tenir prêt au premier son de la trompette, et qu'il en soit ainsi de toute l'armée.

GROSLOW

J'obéis.

CROMWELL

En passant, dites à ces deux gentilshommes de monter.

(Groslow sort.)

### Scène III

Mordaunt, Cromwell.

CROMWELL

Vous avez encore autre chose à me dire, mon fils ?

MORDAUNT

Oui, monsieur, j'avais à vous dire que, sur le même bâtiment que nous, une femme est passée en Angleterre.

CROMWELL

Une femme ! quelle est cette femme ?

MORDAUNT

Le général Cromwell la verra. Un chef doit tout voir par lui-

même.

CROMWELL

Et comment la verrai-je ?

MORDAUNT

J'ai donné ordre qu'on la surveille, et qu'au moment où elle tenterait de sortir de la ville, on la conduisît près de Votre Honneur.

CROMWELL

Vous croyez donc cette femme de quelque importance.

MORDAUNT

Vous en jugerez.

CROMWELL

Silence ! on vient.

#### Scène IV

Les mêmes, d'Artagnan, Porthos.

MORDAUNT

Entrez, messieurs ; vous êtes devant le général Cromwell.

CROMWELL

Monsieur Mordaunt, si vous n'êtes pas trop fatigué du voyage...

MORDAUNT

Je ne suis jamais fatigué, monsieur, vous le savez.

CROMWELL

En ce cas, prenez cette lettre préparée pour vous, lisez-la, et exécutez à l'instant même les conditions qu'elle renferme. Après avoir lu, vous brûlerez.

MORDAUNT, s'inclinant

Quel que soit l'ordre que contient cette lettre, il sera exécuté, milord.

CROMWELL

Silence, mon fils ! nous ne sommes plus seuls.

D'ARTAGNAN, pendant que

Cromwell suit des yeux Mordaunt

Eh bien, qu'en dites-vous, Porthos ?

PORTHOS

De qui ?...

D'ARTAGNAN

Du général Cromwell.

PORTHOS

Je dis qu'il a l'air d'un boucher qu'il est.

D'ARTAGNAN

Vous vous trompez, c'est le colonel Harrison qui est un boucher.

PORTHOS

Ah ! oui, lui, c'est...

D'ARTAGNAN, voyant que Cromwell se retourne

Lui, c'est le général Olivier Cromwell... Laissez-moi dire.

(Mordaunt sort.)

CROMWELL

Salut, messieurs. Je ne puis croire à ce que me dit M. Mordaunt.

D'ARTAGNAN

Il ne vous a dit que la vérité cependant, monsieur, s'il vous a dit que nous venions à vous comme envoyés de l'illustrissime cardinal.

CROMWELL

Vous me pardonnerez, mais je ne puis croire à tant d'honneur. Le nom du pauvre brasseur de Huntington est donc connu de l'autre côté du détroit ?

PORTHOS, à lui-même

Ah ! c'est vrai, c'est brasseur qu'il était.

D'ARTAGNAN, bas

Chut ! (Haut.) Ce n'est pas le nom du brasseur de Huntington qui est connu de l'autre côté du détroit, monsieur, c'est celui du vainqueur de Marston-Moor et de Newbury.

PORTHOS

Bravo ! ce diable de d'Artagnan, où va-t-il prendre tout ce qu'il dit ?

CROMWELL

On voit, monsieur, que vous arrivez de la cour la plus courtoise de l'Europe... Comment se portait la reine, à votre départ ?

D'ARTAGNAN

La reine Anne d'Autriche ?

CROMWELL

Non, notre reine à nous, Sa Majesté Henriette de France, femme de Charles I<sup>er</sup>, que les fidèles enfants de l'Angleterre ont le regret de combattre en ce moment.

D'ARTAGNAN

Mais je crois que Sa Majesté se portait bien ; depuis longtemps, je n'ai pas eu l'honneur de la voir.

CROMWELL

Ne vient-elle plus au Palais-Royal ?

D'ARTAGNAN

Je ne sais si elle y vient, mais voilà plus d'un an que je ne l'y ai vue.

CROMWELL

Alors, M. de Mazarin va lui faire sa cour ?

D'ARTAGNAN

M. de Mazarin n'a pas le temps ; il faut qu'il écrive, et cela me rappelle que je suis porteur d'une lettre.

CROMWELL

Pour moi, c'est vrai ?

D'ARTAGNAN

Pour vous, monsieur.

CROMWELL

Donnez. (À part.) Allons, M. de Mazarin choisit bien ses hommes ; c'est un homme d'esprit que ce chevalier d'Artagnan.

PORTHOS, bas, à d'Artagnan

Dites donc, d'Artagnan !

D'ARTAGNAN

Quoi ?

PORTHOS

Il ne me paraît pas fort, votre général Olivier ; et puis voyez

donc comme il est vêtu.

D'ARTAGNAN

Il était encore plus mal vêtu que cela lorsqu'il se présenta à la chambre des communes, et que le fameux Hampden dit, en le voyant : « Vous voyez ce paysan si mal vêtu ; ce sera, si je ne me trompe, un des plus grands hommes de notre temps. »

PORTHOS

Et qu'était-ce que le fameux Hampden ?

D'ARTAGNAN

C'était le premier de l'Angleterre avant que Cromwell l'en eût fait le second.

CROMWELL, après avoir lu

Merci, messieurs ; j'ai trouvé M. de Mazarin tel que je l'attendais. C'est un grand politique que M. de Mazarin.

PORTHOS

Tiens, c'est drôle, on ne dit pas cela de lui en France.

D'ARTAGNAN

Et nous ferez-vous l'honneur de nous charger d'une réponse, monsieur ?

CROMWELL

Vous devez être fatigués, messieurs ; prenez d'abord quelque repos... et demain...

D'ARTAGNAN

Vous nous donnerez une lettre, général ?

CROMWELL

Non ; demain, vous partirez... et vous direz... vous direz tout simplement ce que vous aurez vu... Salut, messieurs.

D'ARTAGNAN

Eh bien, qu'en dites-vous, Porthos ?

PORTHOS

Je dis qu'il a bien fait de nous congédier : j'ai très-faim.

D'ARTAGNAN

Aurons-nous l'honneur de vous revoir avant notre départ ?

CROMWELL

Ma maison est la vôtre, messieurs, et, toutes les fois que,

pendant votre séjour en Angleterre, court ou long, vous en franchirez le seuil, vous me ferez honneur et plaisir.

### Scène V

Cromwell, seul.

Allons, tout marche au but, tout concourt à la réussite. Mazarin l'abandonne et les Écossais le vendent... Un homme seul restait entre le trône et moi ; cet homme va disparaître, oui, mais pour faire place à un spectre... Voyons, à tout prendre, est-ce bien mon intérêt que Charles I<sup>er</sup> tombe dans l'abîme et se tue en tombant ? Une fois délivrée de son roi, l'Angleterre aura-t-elle besoin de son général ? n'est-ce pas Stuart qui rend Cromwell nécessaire, et Stuart, en tombant, n'entraînera-t-il pas Cromwell ? Oui, cela pourrait être s'il y avait en Angleterre un seul homme qui pût à son tour précipiter Cromwell comme Cromwell a précipité Stuart ; mais que peuvent les Harrison ? que peuvent les Pridge ? que peuvent les Fairfax ?... Des instruments, des machines à qui je donne l'impulsion, des automates à qui j'imprime le mouvement... Le parlement... oui, je le sais bien, là est l'opposition... C'est un coup à frapper, voilà tout ; je casserai le parlement. La royauté est de trois siècles plus vieille que le parlement, et j'aurai bien brisé la royauté ! Mais aussi c'est que les Anglais sont las de la royauté !... Est-ce de la royauté ou du roi qu'ils sont las ? C'est du roi... Est-ce même du roi ? C'est du nom... Il faudrait trouver un nom qui n'eût pas encore été usé. Consul, il faudrait avoir les vertus d'un Brutus ; dictateur, il ne faudrait pas avoir les vices d'un Sylla... Je voudrais une charge qui permît à celui qui la remplit d'obtenir tous les honneurs sans en imposer aucun ; il faudrait avoir l'air de protéger l'Angleterre, quoique l'Angleterre n'eût plus besoin de protecteur... Eh bien, mais, protecteur, voilà un nom, voilà un titre, voilà une appellation inconnue, nouvelle, simple et hautaine à la fois... où l'on peut indifféremment être appelé *monsieur*... *milord*... *altesse*... Parti d'en bas pour arriver en passant par la bourgeoisie, par les communes, par l'armée, j'ai



fait sur ma route une triple station assez longue pour connaître les bourgeois, les parlementaires et les soldats... Il ne me reste donc qu'à étudier la noblesse. Bah ! la noblesse, je la verrai à mes genoux quand je serai protecteur... Que demande-t-elle ? Non pas à être vaincue, mais à faire semblant de croire que ce n'est pas moi qui lui aurai tué son roi... Eh bien, mais j'ai joué ce rôle-là jusqu'à présent et je n'ai qu'à continuer... Charles I<sup>er</sup> lui-même ne me regarde pas comme son ennemi, et souvent il m'a pris pour intermédiaire entre lui et le parlement. Intermédiaire... oui... (avec un sourire), comme la hache est l'intermédiaire entre le patient et le bourreau !... Ah ! quelqu'un... Protecteur, c'est décidément un excellent titre. Qui vient là ?

## Scène VI

Cromwell, deux soldats, la reine, avec  
le même déguisement que sur la digue de Boulogne.

UN SOLDAT

Général, c'est une femme...

CROMWELL

Ah ! oui, j'avais oublié... Quelle est cette femme ?

LE SOLDAT

Une femme arrivée par le navire *le Parlement*, et que nous avons arrêtée comme elle s'apprêtait à passer dans le camp royaliste... Et nous vous l'amenons.

CROMWELL

Bien, mes amis, faites entrer.

LE SOLDAT, à la cantonade

Entendez-vous ? le général vous appelle.

LA REINE, entrant

Le général !... Quel général, messieurs ?

LE SOLDAT

Il n'y a, par toute l'Angleterre, qu'un général, non pas qui porte, mais qui mérite ce titre : c'est le général Cromwell.

LA REINE

C'est donc au général Cromwell que je dois demander justice

de la violence qui m'a été faite ?

CROMWELL

Oui, madame, et c'est le général Cromwell qui vous l'accordera, soyez-en certaine, si effectivement il y a eu violence.

LA REINE

Il y a eu violence, monsieur, si la loi anglaise garantit toujours la liberté de tous.

CROMWELL

La loi anglaise garantit la liberté de tous les bons Anglais.

LA REINE

Mais où sont les bons Anglais ? est-ce dans le camp du général Olivier Cromwell ? est-ce dans le camp du roi Charles I<sup>er</sup> ?

CROMWELL

Il y a de bons Anglais partout, madame.

LA REINE

Même parmi ceux qui font la guerre à leur souverain ?

CROMWELL

Nous ne faisons pas la guerre à notre souverain ; nous faisons la guerre à ses ministres ; nous faisons la guerre aux Straffort, aux Land, aux Windebanck ; nous respectons la royauté dans le roi, le roi dans l'homme... Maintenant, qui êtes-vous ?

LA REINE

Je suis Catherine Parry.

CROMWELL

Où allez-vous ?

LA REINE

En Écosse.

CROMWELL

Dans quel but ?

LA REINE

Pour recueillir, en mon nom et au nom de mon frère, la succession de mon père, qui vient de mourir.

CROMWELL

Vous êtes donc du comté de Perth ?

LA REINE

Oui.

CROMWELL

Vous êtes donc la fille de William Parry ?

LA REINE

Oui.

CROMWELL

Vous êtes donc la sœur de John Parry ?

LA REINE

Oui ; comment savez-vous cela ?

CROMWELL

Je le sais, vous voyez bien. Pourquoi n'avez-vous pas dit cela à ceux qui vous ont arrêtée ?

LA REINE

Je l'ai dit.

CROMWELL

Et ils n'ont pas voulu vous croire ?

LA REINE

Non !...

CROMWELL

Que voulez-vous ! ils ont été si souvent trompés, qu'ils sont devenus défiants.

LE SOLDAT

Cette femme disait donc la vérité, général ?

CROMWELL

Oui.

LE SOLDAT

Alors, nous avons eu tort de l'arrêter et de vous l'amener ?

CROMWELL

Non ; c'est à moi de reconnaître les bons d'entre les mauvais... C'est pour cela que l'Éternel m'a fait ce que je suis.

LE SOLDAT

Alors, elle pourra passer librement ?

CROMWELL

Librement... Allez.

(Ils sortent.)

Scène VII

Cromwell, la reine.

LA REINE

Ainsi, je puis donc les suivre ?

CROMWELL, se levant et se découvrant

Un instant encore, si Votre Majesté le permet !

LA REINE

Grand Dieu ! que dites-vous là, monsieur ?

CROMWELL

Je dis que c'est bien imprudent à la fille du roi Henri IV, à la sœur du roi Louis XIII, à la femme du roi Charles I<sup>er</sup>, de venir en Angleterre en ce moment, et de débarquer justement dans une ville que tient le général Olivier Cromwell.

LA REINE

Vous vous trompez, monsieur, je ne suis ni fille, ni sœur, ni femme de roi ; je suis fille d'un pauvre highlander.

CROMWELL

William Parry n'avait qu'un fils et une fille.

LA REINE

Eh bien, cette fille...

CROMWELL

Cette fille, dont vous avez pris le nom, est morte il y a six mois, et votre père, dont vous allez toucher l'héritage, vit encore.

LA REINE

Mais vous connaissez donc tout le monde en Angleterre et en Écosse ?

CROMWELL

Oui ! tous ceux que c'est mon intérêt ou mon devoir de connaître, madame ; comment alors Votre Majesté veut-elle que je ne la connaisse pas ?

LA REINE

C'est bien ; je ne nierai pas plus longtemps : je suis, non pas une reine qui vient régner sur son royaume, car, en réalité,

Charles I<sup>er</sup> n'est plus roi... mais une femme qui vient partager le sort de son époux. Maintenant, faites de moi ce que vous voudrez.

CROMWELL

C'est à moi à attendre les ordres de ma souveraine.

LA REINE

Que dites-vous ?

CROMWELL

Je dis que, pour mes collègues, je dis que, pour le parlement, je dis que, pour la nation même, Charles I<sup>er</sup> n'est peut-être plus que Charles Stuart ; mais, pour moi, Charles Stuart est toujours roi.

LA REINE

En vérité, vous me confondez, monsieur.

CROMWELL

Je dis, madame, que la Providence ne fait rien sans raison, et que c'est la Providence qui vous a envoyée vers moi, pour que je vous envoie vers votre mari.

LA REINE

Comment ! je suis donc libre d'aller le rejoindre ?

CROMWELL

Oui, madame, et vous lui direz ce que vous allez entendre de ma bouche, et ce que vous n'avez encore entendu de celle de personne, la vérité !... Vous lui direz que, s'il livre la bataille, il est perdu.

LA REINE

Mais le parlement... ?

CROMWELL

Vous lui direz que, s'il traite avec le parlement, il est perdu.

LA REINE

Mon Dieu !

CROMWELL

Vous lui direz que, par toute l'Angleterre, il n'y a peut-être, à cette heure, qu'un homme qui désire sincèrement le salut du roi Charles I<sup>er</sup>, et que cet homme, c'est le général Olivier Cromwell.

LA REINE

Parlez-vous franchement, monsieur ?...

CROMWELL

Oui ; mais qu'il y prenne garde, derrière la volonté, il y a le destin ; derrière la Providence, il y a la fatalité, et moi, madame, moi, je suis l'homme du destin, l'homme de la fatalité. Qu'il parte !

LA REINE

Mon Dieu !...

CROMWELL

Madame, il y a dix ans, j'allais quitter l'Angleterre pour l'Amérique, j'avais déjà le pied sur le bâtiment qui devait m'emmener... Un ordre du roi m'a défendu de quitter l'Angleterre, où l'avenir m'attendait... Qu'il parte !

LA REINE

Mais c'est renoncer à toute espérance.

CROMWELL

Madame, à l'âge de quinze ans, une femme m'est apparue ; elle tenait à la main une tête couronnée, elle a pris la couronne sur cette tête, et l'a mise sur la mienne... Qu'il parte !

LA REINE

Mais vous avouez donc, alors... ?

CROMWELL

Madame, ma nourrice avait une tache de sang qui lui prenait à l'épaule et qui ne finissait qu'au bout du sein, de sorte que, lorsqu'elle me donnait à boire, j'avais l'air de boire, non pas du lait, mais du sang... Qu'il parte !... qu'il parte !

LA REINE

Il partira, monsieur ; mais comment parviendrai-je près du roi ?...

CROMWELL

Je vous donnerai un sauf-conduit.

LA REINE

Mais si je m'égare... voici la nuit qui vient...

CROMWELL

Je vous donnerai un guide.

LA REINE

Quand cela ?

CROMWELL

Tout de suite ; attendez...

LA REINE

Ah ! monsieur...

CROMWELL

Prenez garde ; si l'on entrait, on pourrait croire que je fais grâce et non pas justice... (Il écrit quelques lignes.) Voici un laissez-passer pour une femme se rendant à l'armée royale.

LA REINE

Merci ! merci !...

CROMWELL

Ce n'est pas tout... (Il frappe dans ses mains.) Findley... (Un serviteur entre.) Findley, vous accompagnerez madame, sous quelque costume qu'il lui plaise de prendre, jusqu'aux premiers postes du camp royaliste.

FINDLEY

Oui, général.

CROMWELL

Quelque chose qu'elle veuille vous offrir, vous ne recevrez rien.

FINDLEY

Non, général.

CROMWELL

Il vous faut deux heures pour arriver au camp... (Findley fait un mouvement.) Vous entendez, deux heures, pas plus, pas moins.

FINDLEY

Bien, général.

CROMWELL, à la reine

Maintenant, j'espère, vous ne pourrez plus dire à celui vers qui je vous envoie que je suis son ennemi.

LA REINE

Dieu veuille que vous disiez la vérité, monsieur ; en attendant, merci !...

(La reine sort avec Findley.)

Scène VIII

Cromwell, seul.

Dans deux heures, il sera trop tard pour que Charles profite du conseil... Mais le conseil n'en aura pas moins été donné.

## CINQUIÈME TABLEAU

*Le camp de Charles I<sup>er</sup>. – À droite, la tente royale, fermée par une large tapisserie aux armes d'Angleterre et d'Écosse. À gauche, une maison dont le rez-de-chaussée est fermé d'une fenêtre garnie de barreaux de fer et d'une porte à laquelle on arrive par trois marches. La fenêtre est en retour à gauche. Au fond, paysage de plaines et de montagnes.*

Scène première

De Winter, couché dans son manteau devant l'entrée de la tente du roi ; Aramis, une sentinelle, puis Athos, puis Mordaunt, à la tête d'une patrouille ; Groslow, soldats, etc.

ARAMIS, à la sentinelle

Et vous dites, mon ami, que, depuis deux ans, vous n'êtes point payé ?

LA SENTINELLE

Non, monsieur... et c'est dur, avec une guerre comme celle que nous faisons.

ARAMIS

Oui, je le sais bien... Mais, lorsque le roi Charles remontera sur le trône, il récompensera ses fidèles Écossais.

LA SENTINELLE

Oui, s'il y remonte.

ARAMIS

Espérons que Dieu donnera l'avantage à la cause de la justice.



ATHOS, s'avançant vivement  
par derrière la maison

Aramis !

ARAMIS

Eh bien ?

ATHOS

Pas un instant à perdre, il faut prévenir le roi.

ARAMIS

Que se passe-t-il donc ?

ATHOS

Ce serait trop long à vous dire... Où est de Winter ?

ARAMIS

Venez... (Donnant une demi-pistole à la sentinelle.) Tenez, mon ami, voici une demi-pistole pour boire à la santé du roi.

LA SENTINELLE

Qu'elle soit la bienvenue ; il y avait longtemps que je n'avais vu la pareille de la dernière qui m'est passée entre les mains.

ATHOS, touchant de Winter à l'épaule

De Winter !... de Winter !...

DE WINTER, s'éveillant

Ah ! c'est vous, comte !... c'est vous, chevalier !... Avez-vous remarqué comme le soleil est rouge en se couchant, ce soir ?

ATHOS

Milord, dans une position aussi précaire que la nôtre, c'est la terre qu'il faut examiner et non le ciel... Avez-vous étudié nos Écossais ?

DE WINTER

Quels Écossais ?

ATHOS

Eh ! pardieu ! les nôtres... les Écossais du comte de Lœven.

DE WINTER

Non.

ATHOS

Vous croyez donc à leur fidélité ?

DE WINTER

Sans doute ! (On entend la marche d'une patrouille.) Voyez avec quelle régularité le service se fait... (On entend tinter l'heure dans le lointain.) Sept heures... et, à l'heure sonnante, voilà qu'on relève les sentinelles.

ATHOS

En effet.

(On relève successivement les sentinelles ; enfin la patrouille s'approche de la tente du roi Charles.)

LA SENTINELLE

Qui vive ?

MORDAUNT, à la tête de la patrouille

*Charles et Loyauté... La consigne ?*

LA SENTINELLE

Ne laisser approcher de la tente du roi que ceux qui auront le mot d'ordre.

MORDAUNT, donnant une bourse à la sentinelle

Tiens, voilà ce qui a été promis.

ATHOS, qui a écouté

De l'argent !

## Scène II

Les mêmes, hors Mordaunt et la patrouille.

DE WINTER, à Aramis, tandis qu'Athos fait quelques pas pour s'assurer que la patrouille s'éloigne

Dites-moi, chevalier, n'est-ce pas une tradition en France que, la veille du jour où il fut assassiné, Henri IV, qui jouait aux échecs avec M. de Bassompierre, vit des taches de sang sur l'échiquier ?

ARAMIS

Oui, milord... et le maréchal m'a, dans ma jeunesse, maintes fois raconté la chose à moi-même.

DE WINTER

C'est cela, et, le lendemain, Henri IV fut tué.

ARAMIS

Quel rapport cette vision a-t-elle avec vous, comte ?

DE WINTER

Aucun... Seulement, vous savez, chevalier, que l'homme le plus fort a des heures de tristesse, pendant lesquelles il n'est pas maître de lui-même... Mais ne parlons plus de cela ; comte, vous aviez quelque chose à me dire.

ATHOS

Je voulais parler au roi.

DE WINTER

Après avoir travaillé toute la soirée, le roi dort.

ATHOS

Milord, j'ai à lui révéler des choses de la plus haute importance.

DE WINTER

Ces choses ne peuvent être remises à demain ?

ATHOS

Il faut qu'il les sache à l'instant même, et peut-être est-il déjà trop tard.

DE WINTER, soulevant le rideau de la tente

Alors, entrez, comte.

(À la lueur d'une lampe, on voit une table chargée de papiers. Le roi dort appuyé sur cette table.)

## Scène III

Les mêmes, le roi

ATHOS, en soupirant

Sire !

LE ROI, s'éveillant

C'est vous, comte ?

ATHOS

Oui, sire.

LE ROI

Vous veillez tandis que je dors, et vous venez m'apporter quelque nouvelle.

ATHOS

Hélas ! oui, Votre Majesté a deviné juste.

LE ROI

Alors, la nouvelle est mauvaise ?

ATHOS

Oui, sire.

LE ROI, se levant

N'importe ! le messenger est le bienvenu, et vous ne pouvez entrer chez moi sans me faire toujours plaisir, vous dont le dévouement ne connaît pas de patrie et résiste au malheur ; vous qui m'êtes envoyé par ma bonne Henriette, que Dieu fasse là-bas plus heureuse que je ne le suis ici !... Parlez donc avec assurance, monsieur.

ATHOS

Sire, M. Cromwell est arrivé hier à Newcastle.

LE ROI

Je le sais.

ATHOS

Votre Majesté sait-elle pourquoi il est venu ?

LE ROI

Pour me combattre.

ATHOS

Pour vous acheter.

LE ROI

Que dites-vous, comte ?

ATHOS

Je dis, sire, qu'il est dû à l'armée écossaise quatre cent mille livres sterling.

LE ROI

Pour solde arriérée, oui... Depuis plus de deux ans, mes braves et fidèles Écossais se battent pour l'honneur.

ATHOS

Eh bien, sire, quoique l'honneur soit une belle chose, ils se sont lassés de se battre pour lui... Et, ce soir...

LE ROI

Eh bien, ce soir ?...

ATHOS

Ce soir, ils ont vendu Votre Majesté pour deux cent mille livres sterling, c'est-à-dire pour la moitié de ce qui leur est dû.

DE WINTER

Que dit-il ?

ARAMIS

Je m'en doutais.

LE ROI

Les Écossais m'ont vendu ?... Impossible !... Les Écossais vendre leur roi pour deux cent mille livres !...

ATHOS

Les Juifs ont bien vendu leur Dieu pour trente deniers.

LE ROI

Et quel est le Judas qui a fait ce marché ?

ATHOS

Le comte de Lœven.

LE ROI

Et avec qui a-t-il été fait ?

ATHOS

Avec le secrétaire de M. Cromwell.

DE WINTER

Avec Mordaunt ?

ATHOS

Oui, milord.

LE ROI

N'est-ce pas ce jeune homme qui me poursuit avec tant d'acharnement, de Winter ?

DE WINTER

Hélas ! oui !...

LE ROI

Que lui ai-je donc fait ? Je ne me le rappelle plus.

DE WINTER

Sur ma demande, Votre Majesté l'a déclaré bâtard, et lui a

défendu de prétendre aux biens et de porter le nom de son père.

LE ROI

Ah ! c'est vrai... Mais c'était justice, et je ne me repens pas...  
(À Athos.) Vous dites donc, monsieur le comte ?

ATHOS

Je dis, sire, que, couché près de la tente du comte de Lœven, j'ai tout vu, tout entendu.

LE ROI

Et quand doit se consommer cet odieux marché ?

ATHOS

Cette nuit même... Comme Votre Majesté le voit, il n'y a pas de temps à perdre.

LE ROI

Pas de temps à perdre ! pour quoi faire, puisque vous dites que je suis vendu ?...

ATHOS

Pour profiter de la nuit, sire, pour traverser la Tyne, pour rejoindre lord Montrose, qui ne vous vendra pas, lui.

LE ROI

Et que ferais-je en Écosse ? Une guerre de partisan ! Comte, une pareille guerre est indigne d'un roi.

ATHOS

L'exemple de Robert Bruce est là pour vous absoudre, sire.

LE ROI

Non, comte, non, il y a trop longtemps que je lutte... je suis au bout de mes forces ; ils m'ont vendu, qu'ils me livrent, et que la honte de leur trahison retombe sur eux.

ATHOS

Sire, peut-être est-ce ainsi que doit parler un roi ; mais ce n'est point ainsi que doit agir un époux et un père... Sire, nous avons traversé la mer ; sire, nous sommes venus au nom de votre femme et de vos enfants ; je vous dis : Venez, sire, Dieu le veut !

LE ROI

Vous l'emportez, comte ; que me conseillez-vous ?

ATHOS

Sire, Votre Majesté a-t-elle dans toute l'armée un régiment, un seul, sur lequel elle puisse compter ?

LE ROI

De Winter, croyez-vous à la fidélité du vôtre ?

DE WINTER

Sire, ce ne sont que des hommes... et ces hommes sont devenus bien faibles ou bien méchants... Je crois à leur fidélité, mais je n'en répons pas... Je leur confierais ma vie, mais j'hésite à leur confier celle de Votre Majesté.

ATHOS

Eh ! ne comptons que sur nous, alors ; nous sommes trois hommes dévoués et résolus, nous suffirons... Que Votre Majesté monte à cheval, qu'elle se place au milieu de nous... Nous traverserons la Tyne, nous gagnerons l'Écosse, et nous sommes sauvés.

LE ROI

Est-ce votre avis, de Winter ?

DE WINTER

Oui, sire !

LE ROI

Est-ce le vôtre, monsieur d'Herblay ?

ARAMIS

Oui, sire !

LE ROI

Qu'il soit donc fait comme vous le désirez ; partons.

ATHOS

Attendez, sire.

LE ROI

Quoi donc ?

ATHOS

Les sentinelles qui veillent à la porte de Votre Majesté pourraient donner l'alarme en voyant s'éloigner le roi... Il faut les enlever.

LE ROI

Les sentinelles ?

ATHOS

Sire, j'ai vu tout à l'heure l'officier qui les a placées où elles sont leur compter de l'argent.

LE ROI

Oh ! mon Dieu !

DE WINTER

Et comment les enlever ?...

ATHOS

Avez-vous seulement quatre hommes sur lesquels vous puissiez compter, milord ?

DE WINTER

Oui, mais dans mes propres serviteurs.

ATHOS

Allez les prendre, et faites le coup.

DE WINTER

J'y vais.

(Il sort de la tente.)

ARAMIS

Et nous, comte, qu'allons-nous faire pendant ce temps ?

LE ROI

Venez, messieurs ; je vais vous occuper à quelque chose.

(Il va à une armoire ; il en tire deux plaques de l'ordre de la Jarretière.)

ATHOS

Que faites-vous, sire ?

LE ROI

À genoux, comte.

ATHOS

Sire, ces ordres ne peuvent être pour nous.

LE ROI

Et pourquoi cela ?...

ATHOS

Ces ordres sont presque royaux.

LE ROI

Passez en revue tous les rois du monde, mes frères... qui



m'abandonnent en ce moment, et trouvez-moi plus grands cœurs que les vôtres ! Non, non, messieurs, vous ne vous rendez pas justice ; mais cela me regarde, moi... À genoux, comte.

ATHOS

Vous l'ordonnez, sire ?

LE ROI, tirant son épée

Je ne vous dirai pas : « Je vous fais chevalier, soyez brave, fidèle et loyal » ; je vous dirai : « Vous êtes brave, fidèle et loyal, je vous fais chevalier... » À votre tour, monsieur d'Herblay...

(Aramis se met à genoux ; au même moment, de Winter paraît au fond avec quatre hommes.)

LA SENTINELLE

Qui vive ?

DE WINTER

*Charles et Loyauté.*

LA SENTINELLE

Avancez à l'ordre.

ARAMIS, se relevant

Merci, sire.

ATHOS, étendant la main vers les sentinelles

Écoutez !...

(Pendant ce temps, de Winter et ses hommes se sont emparés d'une des sentinelles ; mais l'autre, qui a entendu le bruit, met sa pique en arrêt.)

LA SENTINELLE

Qui vive ?

ARAMIS, qui est sorti de la tente derrière elle, lui mettant son poignard sur la poitrine

Si tu dis un mot, tu es mort.

ATHOS, aux hommes de Winter

Emmenez ces deux sentinelles, et gardez-les à vue.

ARAMIS

Et, au premier mot, au premier signe, au premier geste qu'elles feront pour donner l'alarme, tuez-les.

DE WINTER

Maintenant, sire, nous sommes prêts.  
(On emmène les deux sentinelles.)

LE ROI

Il faut donc fuir !

ATHOS

Fuir à travers une armée, sire, dans tous les pays du monde,  
cela s'appelle charger.

LE ROI

Allons donc, messieurs !

DE WINTER, à Aramis

Est-ce que l'un de nous est blessé ? Je vois à terre des taches  
de sang.

ATHOS, qui a déjà fait  
quelques pas au dehors

Écoutez, sire, écoutez.

LE ROI

Qu'y a-t-il ?

ATHOS

J'entends le piétinement d'une troupe nombreuse, j'entends  
le hennissement des chevaux.

ARAMIS

Il est trop tard ; nous sommes cernés.

DE WINTER fait deux pas en avant,  
tandis que le roi et ses deux compagnons  
écoutent, puis il revient

C'est l'ennemi !

LE ROI

Ainsi, tout est perdu !

ATHOS

Il y a encore un moyen, sire.

LE ROI

Lequel ?

ATHOS

Que Votre Majesté, au lieu de garder son costume si connu,

prenne celui de l'un de nous et nous donne le sien ; tandis qu'on s'acharnera à celui qu'on prendra pour le roi, peut-être le roi parviendra-t-il à se sauver.

ARAMIS

L'avis est bon, sire, et, si Votre Majesté veut bien faire à l'un de nous cet honneur...

LE ROI

Que pensez-vous de ce conseil, de Winter ?

DE WINTER

Je pense que, s'il y a un moyen au monde de vous sauver, le comte de la Fère vient de le proposer.

LE ROI

Mais c'est la mort ou tout au moins la prison pour celui qui prendra ma place.

DE WINTER

C'est l'honneur d'avoir sauvé son roi... Choisissez, sire.

LE ROI

Venez, de Winter.

DE WINTER

Oh ! merci, mon roi !

ATHOS

C'est juste ; il y a plus longtemps qu'il le sert que nous.

ARAMIS

Hâtez-vous, sire ! nous garderons l'entrée de votre tente.

(Tous deux se placent en sentinelle, l'épée à la main ; pendant ce temps, le roi donne à de Winter son cordon du Saint-Esprit, son chapeau et son pourpoint ; en échange, de Winter donne au roi les mêmes objets, plus la cuirasse de cuivre. Au moment où l'échange se termine et où le roi sort par le fond de la tente, on voit venir une patrouille composée de six hommes.)

#### Scène IV

Les mêmes, d'Artagnan, Porthos, Mordaunt.

ARAMIS

Qui vive ?

ATHOS

Qui vive ?

D'ARTAGNAN, à Mordaunt, au fond

Singulier pays que le vôtre, monsieur, où l'on tire toujours la bourse et jamais l'épée !

PORTHOS

Il paraît que c'est l'usage en Angleterre.

MORDAUNT

Par l'épée ou par l'argent, peu importe, messieurs ; vous voyez que le champ est à nous.

D'ARTAGNAN

C'est égal, voilà une étrange guerre.

ATHOS et ARAMIS

Qui vive, donc ?

MORDAUNT

*Charles et Loyauté.*

ARAMIS et ATHOS

On ne passe pas.

MORDAUNT

Comment, on ne passe pas ?

D'ARTAGNAN

À la bonne heure ! cela se gâte à la fin, et je commence à croire que nous tirerons l'épée.

MORDAUNT

Qui donc a changé le mot d'ordre ?

ARAMIS

Le roi !

MORDAUNT

Pourquoi cela ?

ATHOS

Parce que vous êtes des traîtres.

D'ARTAGNAN

Des traîtres ?

PORTHOS

Il a dit des traîtres, je crois.

D'ARTAGNAN

Voilà une dure parole, messieurs, et nous allons, j'en ai peur, vous la faire rentrer dans la gorge.

ARAMIS

Venez-y !

MORDAUNT

Bien !... Faites tête, messieurs ! Nous, à la tente du roi ! (À ses hommes.) Venez ! (Athos combat d'Artagnan, Aramis Porthos. Tous quatre sont d'égale force. – Tout à coup, Mordaunt paraît au fond de la tente. Les hommes qui suivent Mordaunt prennent de Winter et crient « Le roi ! le roi ! prenez-le vivant ! » regardant de Winter comme le roi.) Non, ce n'est pas le roi !... non, vous vous trompez. N'est-ce pas, milord de Winter, que vous n'êtes pas le roi ? n'est-ce pas, milord de Winter, que vous êtes mon oncle ?

DE WINTER, reculant devant Mordaunt

Le vengeur !

MORDAUNT

Souviens-toi de ma mère !...

(Il tue de Winter d'un coup de pistolet. À la lueur des flambeaux, les quatre amis se reconnaissent.)

ARAMIS, PORTHOS, D'ARTAGNAN et ATHOS, passant  
l'épée de la main gauche dans la main droite

Mousquetaires !

D'ARTAGNAN, bas, à Athos

Rendez-vous, Athos ; vous rendre à moi, ce n'est pas vous rendre.

PORTHOS

Aramis, vous comprenez !

ARAMIS

Je me rends.

MORDAUNT, agenouillé près du corps de Winter

Deux !

ATHOS, montrant Mordaunt

Voyez-vous ce jeune homme ?

D'ARTAGNAN

Le fils de milady, n'est-ce pas ?

PORTHOS

Le moine ?

ARAMIS

Oui !

D'ARTAGNAN

Ne soufflez pas un mot, ne faites pas un geste, ne risquez point un regard pour moi ni Porthos... car milady n'est pas morte, et son âme vit dans le corps de ce démon.

(Pendant ce temps, le roi a été entouré,  
repoussé sur le devant de la scène.)

## Scène V

Les mêmes, Groslow.

LE ROI

Qui de vous osera le premier porter la main sur son roi ?

GROSLOW, entrant

Charles Stuart, rendez-moi votre épée.

LE ROI

Colonel Groslow, le roi ne se rend pas ; l'homme cède à la force, voilà tout.

(Il brise son épée.)

GROSLOW

Victoire, messieurs ! le roi est prisonnier, nous tenons le roi.

MORDAUNT, se retournant

Le roi !... Le roi est-il pris ?

PLUSIEURS VOIX

Oui ! oui !

MORDAUNT

Bien ! il ne nous manque plus que...

(Il aperçoit les quatre amis.)

ATHOS

Il nous a vus.

ARAMIS

Laissez-moi le tuer.

D'ARTAGNAN, regardant ses amis

Mordious !... (À Mordaunt.) Bonne prise, ami Mordaunt, bonne prise !... nous en tenons chacun un, M. du Vallon et moi... Des chevaliers de la Jarretière, rien que cela.

MORDAUNT

Mais ce sont des Français, ce me semble.

D'ARTAGNAN

Des Français ?...

ATHOS

Je le suis.

D'ARTAGNAN

Eh bien, ils sont prisonniers de compatriotes.

LE ROI, à Athos et à Aramis

Salut, messieurs ; la nuit a été malheureuse, mais ce n'est pas votre faute, Dieu merci. Où est mon vieux de Winter ?...

MORDAUNT

Cherche où est Straffort !

LE ROI, apercevant le cadavre

En effet... comme Straffort, il a reçu le prix de sa fidélité ! (Il s'agenouille devant de Winter, lui soulève la tête et l'embrasse au front.) Adieu, cœur fidèle, qui es allé chercher là-haut la récompense du dévouement et me préparer celle du martyr ; adieu !

D'ARTAGNAN

De Winter est donc tué ?

ATHOS

Oui, par son neveu.

D'ARTAGNAN

C'est le premier de nous qui s'en va ; qu'il dorme en paix, c'était un brave !

LE ROI

Maintenant, messieurs, conduisez-moi où vous voudrez.

GROSLOW

L'ordre du général Cromwell est de vous conduire à Londres.

LE ROI

Quand dois-je partir ?

GROSLow

À l'instant même.

LE ROI

Allons !

ATHOS, au roi qui s'éloigne

Salut à la Majesté tombée.

D'ARTAGNAN

Mordious ! Athos, vous nous ferez tous égorger.

(Le roi sort de scène, ainsi que Groslow.)

## Scène VI

Athos, Aramis, Mordaunt, d'Artagnan,  
Porthos, puis le sergent Harry.

MORDAUNT, à d'Artagnan et à Porthos

Venez-vous chez le général, messieurs ? Il aura des compliments à vous faire.

D'ARTAGNAN

Avec bien du plaisir, monsieur... Mais il faut d'abord que nous mettions nos prisonniers en lieu de sûreté... Savez-vous, monsieur, que ces gentilshommes valent chacun deux mille pistoles ?

MORDAUNT

Oh ! soyez tranquille ; mes soldats les garderont, et les garderont bien... Je vous réponds d'eux !

D'ARTAGNAN

Je ne voudrais pas leur donner cette peine, et je les garderai encore mieux moi-même... D'ailleurs, que faut-il ? Une bonne chambre fermée de barreaux... comme celle-ci, par exemple, avec des sentinelles, ou leur simple parole qu'ils ne chercheront pas à fuir ; car, dans notre pays, la parole vaut le jeu, dit un proverbe... Je vais mettre ordre à cela, monsieur ; après quoi, j'aurai l'honneur de me présenter chez le général, et de lui demander ses ordres pour retourner en France.



MORDAUNT

Vous comptez donc partir bientôt ?

D'ARTAGNAN

Notre mission est finie, et rien ne nous arrête plus en Angleterre que le bon plaisir du grand homme près lequel nous avons été envoyés.

MORDAUNT

Bien, messieurs. (À un sergent.) Sergent Harry, prenez dix hommes avec vous et gardez cette porte... et sous aucun prétexte ne laissez sortir les deux prisonniers.

LE SERGENT

Et les deux autres ?

MORDAUNT

Ils sont libres... Maintenant, connaissez-vous cette maison ?

LE SERGENT

J'y ai commandé un poste.

MORDAUNT

A-t-elle une autre sortie que celle-ci ?

LE SERGENT

Non.

MORDAUNT

Ils ne peuvent donc fuir ?

LE SERGENT

Impossible !

MORDAUNT

Bien. Savez-vous où est le général Cromwell ?

LE SERGENT

À Newcastle, probablement.

MORDAUNT, sortant

Mon cheval ! mon cheval !

(Pendant ce temps, d'Artagnan a fait rentrer les deux amis dans la maison, dont il a fermé la porte et a mis la clef dans sa poche. Porthos le regarde faire.)

## Scène VII

Les mêmes, hors Athos, Aramis et Mordaunt.

D'ARTAGNAN

Ami Porthos, pendant que je vais garder religieusement le seuil de cette porte, vous allez me faire le plaisir... Approchez-vous plus près, que ces deux drôles-là n'entendent pas ce que nous disons... Vous allez me faire le plaisir de réunir Grimaud, Mousqueton et Blaisois.

PORTHOS

C'est facile ; je leur ai indiqué un endroit où ils doivent s'occuper de nous préparer à souper.

D'ARTAGNAN

Bon ! nous souperons demain matin... Allez les trouver, Porthos ; qu'ils tiennent nos chevaux prêts à tout événement derrière cette maison.

PORTHOS

Pourquoi ne couchons-nous pas ici ?

D'ARTAGNAN

Parce que l'air y est malsain.

PORTHOS

Bah !

D'ARTAGNAN

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

PORTHOS

Alors, c'est autre chose.

(Il s'éloigne.)

D'ARTAGNAN, seul sur le plus haut degré

Maintenant, voyons ce que font là ces drôles... (Il descend une marche, puis, s'adressant au sergent Harry et à ses hommes, qui se sont établis devant la maison.) Mes amis, désirez-vous quelque chose ?

LE SERGENT

Non, monsieur.

D'ARTAGNAN

Alors, pourquoi vous tenez-vous là, s'il vous plaît ?

LE SERGENT

Parce que nous avons l'ordre de vous aider à garder les prisonniers.

D'ARTAGNAN

Vraiment !... et qui vous a donné cet ordre ?

LE SERGENT

M. Mordaunt.

D'ARTAGNAN

Je le reconnais à cette attention délicate... Tenez, mon ami.

LE SERGENT

Qu'est-ce que cela ?

D'ARTAGNAN

Une demi-couronne, mon ami, pour boire à la santé de M. Mordaunt.

LE SERGENT

Les puritains ne boivent pas.

(Il met la pièce dans sa poche.)

PORTHOS, reparaisant

C'est fait !

D'ARTAGNAN

Silence donc !

PORTHOS

Je n'ai pas dit ce qui était fait.

D'ARTAGNAN

Il vaudrait mieux... Tenez, Porthos, rentrez et ne sortez plus que quand vous m'entendrez tambouriner sur la porte la *Marche des Mousquetaires*.

PORTHOS

Bien, je rentre... Mais vous, que faites-vous là ?

D'ARTAGNAN

Moi ? Rien... je regarde la lune.

## Scène VIII

Les mêmes, Cromwell, puis Mordaunt.

Cromwell entre lentement dans la tente par le fond.

CROMWELL

Il y a deux portes à cette tente : l'une par laquelle il est sorti, et qui conduit à l'échafaud ; l'autre par laquelle j'entre, et qui mène au trône ; me voilà où il était... Peut-être vais-je où il va. Orgueilleux Charles Stuart !... qui l'eût dit, il y a dix ans, il y a un mois, il y a une heure, qu'ici, sur cette table, avec ce papier préparé pour toi, avec cette plume que tu as trempée dans l'encre, j'écrirais aux rois de l'Europe : « Charles Stuart n'est plus votre frère. » Écrivons. (Mordaunt apparaît sur la porte de droite. Avec un léger mouvement d'impatience.) J'avais dit que je voulais être seul.

MORDAUNT

On n'a pas cru que cette défense regardât celui que vous appelez votre fils, monsieur... Cependant, si vous l'ordonnez, je suis prêt à sortir.

CROMWELL

Ah ! c'est vous, Mordaunt ! Puisque vous voilà, c'est bien, restez.

MORDAUNT

Je vous apporte mes félicitations, monsieur.

CROMWELL

Vos félicitations ? et de quoi ?

MORDAUNT

De la prise de Charles Stuart... Vous êtes maintenant le maître de l'Angleterre.

CROMWELL

Je l'étais bien mieux il y a deux heures.

MORDAUNT

Comment cela, général ?

CROMWELL

Il y a deux heures, l'Angleterre avait besoin de moi pour prendre le tyran... Maintenant, le tyran est pris. Le colonel du

régiment des gardes de Charles Stuart, celui qui avait pris le costume du roi, a été tué, m'a-t-on dit.

MORDAUNT

Oui, monsieur.

CROMWELL

Par qui ?

MORDAUNT

Par moi.

CROMWELL

Comment se nommait-il ?

MORDAUNT

Lord de Winter.

CROMWELL

C'était votre oncle.

MORDAUNT

Les traîtres à l'Angleterre ne sont pas de ma famille.

CROMWELL, avec mélancolie

Mordaunt, vous êtes un terrible serviteur.

MORDAUNT

Quand le ciel ordonne, il n'y a pas à marchander avec ses ordres.

CROMWELL, s'inclinant

Vous êtes fort parmi les forts, Mordaunt... Allez...

MORDAUNT

Avant de m'en aller, j'ai quelques questions à vous adresser, monsieur, et une demande à vous faire, mon maître.

CROMWELL

À moi ?

MORDAUNT, s'inclinant

À vous ! Je viens à vous, mon héros, mon protecteur, mon père, et je vous dis : Maître, êtes-vous content de moi ?

CROMWELL, le regardant avec étonnement

Sans doute ; car, depuis que je vous connais, vous avez fait non-seulement votre devoir, mais encore plus que votre devoir... Vous avez été fidèle ami, adroit négociateur... bon soldat ; mais où voulez-vous en venir ?...

MORDAUNT

À vous dire, milord, que le moment est venu où vous pouvez d'un seul mot récompenser tous mes services.

CROMWELL

Ah ! c'est vrai, monsieur, j'oubliais que tout service mérite sa récompense... que vous m'avez servi, et que vous n'êtes pas encore récompensé.

MORDAUNT

Monsieur, je puis l'être à l'instant même, et au delà de mes souhaits.

CROMWELL

Comment cela ?

MORDAUNT

Monsieur, m'accorderez-vous ma demande ?

CROMWELL

Voyons d'abord si cela est possible.

MORDAUNT

Lorsque vous avez eu un désir, et que vous m'avez chargé de son accomplissement, vous ai-je jamais répondu : « Ce que vous voulez est impossible, monsieur » ?

CROMWELL

Eh bien donc, Mordaunt, je vous promets de faire droit à votre demande.

MORDAUNT

Monsieur, avec le roi, on a fait deux autres prisonniers ; je vous les demande.

CROMWELL

Des Anglais ?

MORDAUNT

Des Français.

CROMWELL

Ils ont donc offert une rançon considérable ?

MORDAUNT

Je ne me suis pas occupé s'ils avaient offert une rançon.

CROMWELL

Mais ce sont des amis à vous ?

MORDAUNT

Oui, monsieur, vous avez dit le mot, des amis à moi, et des amis bien chers !... si chers, que je donnerais ma vie pour avoir la leur.

CROMWELL

Bien, Mordaunt ; je te les donne ; fais-en ce que tu voudras.

MORDAUNT, se jetant à genoux

Merci, monsieur ! merci ! Ma vie est désormais à vous, et, en la perdant, je vous serais encore redevable ; merci ; vous venez de payer magnifiquement mes services.

CROMWELL

Quoi ! pas de récompense, pas de titres, pas de grade ?

MORDAUNT

Vous m'avez donné tout ce que vous pouviez me donner, milord... et, de ce jour, je vous tiens quitte du reste. (Il s'élançe hors de la tente. Au sergent.) Les prisonniers sont toujours là ?

LE SERGENT

Oui, monsieur.

MORDAUNT

Prenez-les, et conduisez-les à l'instant même à mon logement.

D'ARTAGNAN

Plaît-il, monsieur ?

MORDAUNT

Ah ! vous êtes là ?

D'ARTAGNAN

Oui.

MORDAUNT

Vous avez entendu, alors ?

D'ARTAGNAN

Oui ; mais je n'ai pas compris.

MORDAUNT

Monsieur, j'ai chargé cet homme de conduire les prisonniers à mon logement.

D'ARTAGNAN

À votre logement ?... comment dites-vous cela, s'il vous plaît ?... Pardon de la curiosité ; mais, vous comprenez, je désire savoir pourquoi les prisonniers faits par M. du Vallon et M. d'Artagnan doivent être conduits chez M. Mordaunt.

MORDAUNT

Parce que les prisonniers sont à moi, et que j'en dispose à ma fantaisie.

D'ARTAGNAN

Permettez... vous faites erreur ; les prisonniers sont à ceux qui les ont pris... Vous pouviez prendre monsieur votre oncle : vous l'avez tué... vous en étiez le maître... Nous pouvions tuer MM. de la Fère et d'Herblay : nous les avons pris... chacun son goût.

PORTHOS, qui écoute de l'intérieur

Oh ! oh !

MORDAUNT

Monsieur, vous feriez une résistance inutile ; ces prisonniers m'ont été donnés par le général Olivier Cromwell.

D'ARTAGNAN

Ah ! monsieur Mordaunt... que ne commencez-vous par me dire cela ! En vérité, vous venez de la part de M. Olivier Cromwell, l'illustre capitaine ?

MORDAUNT

Oui, monsieur.

D'ARTAGNAN

En ce cas, je m'incline ; prenez-les.

PORTHOS

Eh ! mais que dit-il donc ?

MORDAUNT

Merci !

D'ARTAGNAN

Mais si le général Cromwell vous a, en réalité, fait don de nos prisonniers, monsieur, il vous a sans doute fait par écrit cet acte de donation ; il vous a remis quelque petite lettre pour moi... un chiffon de papier qui atteste que vous venez en son nom... Veuil-



lez me montrer cette lettre, veuillez me confier ce chiffon.

MORDAUNT

Lorsque je vous dis une chose, monsieur, me ferez-vous l'injure d'en douter ?

D'ARTAGNAN

Moi, douter de ce que vous me dites, cher monsieur Mordaunt ? Dieu m'en garde !... Mais, vous comprenez, si j'abandonne mes compatriotes, il me faut une excuse... De retour en France, on peut me reprocher de les avoir vendus, par exemple, et je dois répondre à cette accusation en montrant l'ordre de M. Cromwell.

MORDAUNT

C'est juste, monsieur ; cet ordre, vous l'aurez.

PORTHOS

Que dit-il donc ?

MORDAUNT

Mais, en attendant, laissez-moi toujours prendre les prisonniers.

D'ARTAGNAN

Oh ! monsieur, le général Cromwell est là, dans la tente du roi Charles... C'est un retard de cinq minutes à peine, voilà tout.

(Il tambourine sur la porte de la maison avec une bague.)

MORDAUNT

Savez-vous, monsieur, que je commande ici ?

(Porthos sort et se place sur le seuil.)

D'ARTAGNAN

Non, je ne le savais pas.

MORDAUNT

Et que, si je le voulais, avec ces dix hommes... ?

D'ARTAGNAN

Oh ! monsieur, on voit bien que vous ne nous connaissez pas, quoique nous ayons eu l'honneur de voyager dans votre compagnie : nous sommes Français, nous sommes gentilshommes... nous sommes capables, M. du Vallon et moi, de vous tuer, vous et vos soldats. N'est-ce pas, monsieur du Vallon ?

PORTHOS

Oui !

D'ARTAGNAN

Pour Dieu, ne vous obstinez pas, monsieur Mordaunt... car, lorsqu'on s'obstine, je m'obstine aussi ; alors, je deviens d'un entêtement féroce, et voilà M. du Vallon qui, dans ce cas-là, est encore bien plus entêté et bien plus féroce que moi... N'est-ce pas, monsieur du Vallon ?

PORTHOS

Plus entêté et plus féroce, c'est le mot.

D'ARTAGNAN

Sans compter que nous sommes envoyés par M. le cardinal Mazarin, lequel représente le roi de France... ce qui fait qu'en ce moment nous représentons le roi et M. le cardinal... Il en résulte qu'en notre qualité d'ambassadeurs, nous sommes inviolables... chose que M. Olivier Cromwell, aussi grand politique qu'il est grand général, est homme à parfaitement comprendre.

MORDAUNT

Eh bien, alors, monsieur, suivez-moi chez lui.

D'ARTAGNAN

Oh ! je n'oserais le déranger... De pareilles familiarités sont bonnes pour vous qui êtes son secrétaire, son ami... c'est bon pour vous qu'il appelle son fils.

MORDAUNT

C'est bien ; attendez-moi là, monsieur ; j'y vais.

D'ARTAGNAN

Comment donc !...

MORDAUNT

Ne perdez pas de vue ces deux hommes.

LE SERGENT

Soyez tranquille.

(Mordaunt entre dans la tente.)

MORDAUNT, à Cromwell

Monsieur...

CROMWELL, écrivant

Un instant, Mordaunt ; j'ai fini.

D'ARTAGNAN

Ami Porthos, avez-vous toujours ce joli poignet qui faisait de vous l'égal de Milon de Crotoné ?

PORTHOS

Toujours.

D'ARTAGNAN

Feriez-vous toujours, comme autrefois, un cerceau avec une barre de fer, et un tire-bouchon avec le manche d'une pelle à feu ?

PORTHOS

Certainement.

D'ARTAGNAN

Alors, rentrez, tirez à vous un des barreaux de la fenêtre jusqu'à ce qu'il vienne... Entendez-vous ? jusqu'à ce qu'il vienne.

PORTHOS

Il viendra.

D'ARTAGNAN

Faites passer par ce barreau... Athos le premier, Aramis ensuite, vous le troisième.

PORTHOS

Bien ! mais vous ?

D'ARTAGNAN

Ne vous inquiétez pas de moi.

PORTHOS

Bon !

(Il entre dans la maison.)

CROMWELL

Que demandez-vous, Mordaunt ?

MORDAUNT

L'ordre écrit, monsieur, l'ordre de prendre les deux hommes... On refuse de me les remettre si je n'apporte cet ordre écrit de votre main.

CROMWELL

Mais...

MORDAUNT

Ah ! vous m'aviez promis ces deux hommes, monsieur... Me les refuserez-vous maintenant ?

CROMWELL

Vous avez raison.

(Il prend un papier et écrit.)

MORDAUNT, de la tente, au sergent

Ils y sont toujours ?

LE SERGENT

Oui.

MORDAUNT

Rien ne bouge ?

(En ce moment, Athos descend.)

LE SERGENT

Rien !

MORDAUNT

Bon !

(Aramis passe à son tour.)

D'ARTAGNAN, entr'ouvrant la porte

Eh bien ?

PORTHOS, à moitié sorti

C'est fait !

D'ARTAGNAN

Bravo, Porthos !

CROMWELL, à Mordaunt

Voici l'ordre.

D'ARTAGNAN

Y êtes-vous ?

PORTHOS

Oui.

D'ARTAGNAN

À mon tour, alors.

(Il rentre et ferme la porte au verrou.)

MORDAUNT, sortant de la tente

Monsieur d'Artagnan ! monsieur d'Artagnan ! me voilà !... (Il monte les degrés.) La porte est fermée !

Scène IX

Cromwell, Mordaunt, Findley, d'Artagnan.

FINDLEY entre dans la tente

Général, cette femme vient d'arriver au camp... Qu'ordonnez-vous d'elle ?

CROMWELL

Elle est libre d'aller où elle voudra ; nous ne faisons pas la guerre aux femmes.

D'ARTAGNAN, qui a passé par la fenêtre

Serviteur, monsieur Mordaunt !

MORDAUNT

Monsieur d'Artagnan !... À moi, sergent ! aidez-moi à enfoncer cette porte... (On l'enfonce. Mordaunt s'élançe dans l'intérieur, et voit le barreau enlevé.) Ah !... Aux armes ! aux armes !...

CROMWELL, se levant

Qu'y a-t-il ?

MORDAUNT

Ces hommes... ces prisonniers, ces démons... À moi !... Évadés !... Ah ! aux armes ! aux armes !...

(Il sort en courant, suivi d'une foule de soldats.)

CROMWELL, à lui-même

C'était pour tuer ces deux hommes qu'il me les demandait ! quels sont donc mes serviteurs ?

## ACTE TROISIÈME

### SIXIÈME TABLEAU

*La place du Parlement. – À gauche, la façade de l'hôtellerie de la Corne-du-Cerf ; à droite, l'entrée du Parlement.*

#### Scène première

Le peuple, traversant la scène ; Findley, Tom Lowe, Athos, Aramis, d'Artagnan, Porthos.

LE PEUPLE

Au Parlement ! au Parlement !

FINDLEY, en faction à la porte du Parlement

On ne passe pas.

TOM LOWE

Comment, on ne passe pas ?... On refuse au peuple l'entrée du Parlement ?... Camarades, enfonçons les portes !

LE PEUPLE

Enfonçons les portes !

(Ils forcent l'entrée et passent malgré les gardes.)

ATHOS, sortant de l'hôtellerie avec Aramis

Chevalier, je n'y tiens plus... Le peuple vient d'entrer au Parlement, il faut que nous voyions par nous-mêmes.

ARAMIS

Et d'Artagnan qui ne revient pas !

D'ARTAGNAN, arrivant en costume d'ouvrier

Me voici, me voici ! Eh bien, nous sommes donc prêts ?

ATHOS, vêtu en homme du peuple

Oui, cher ami.

ARAMIS, en costume bourgeois

Il n'y a plus que Porthos, qui cherche un miroir. Allons, Porthos !

D'ARTAGNAN

Eh bien, que dites-vous des nouveaux costumes que je vous ai trouvés ?

ATHOS

Je dis que nous sommes affreux.

ARAMIS

Nous devons puer le puritain à faire frémir !

D'ARTAGNAN

Moi, je me sens une énorme envie de prêcher.

PORTHOS, entrant

Brrr ! j'ai froid à la tête, et ce maudit brouillard m'a pénétré jusqu'aux os, en dépit de cette vile casaque qui cache notre habit de mousquetaire.

ATHOS, à d'Artagnan

Vous venez de la séance ?

D'ARTAGNAN

J'arrive.

ATHOS

Qu'avez-vous appris ?

D'ARTAGNAN

Que l'arrêt sera rendu aujourd'hui, et qu'on le rend peut-être en ce moment.

ATHOS

Qui donc ?

D'ARTAGNAN

Le parlement pur.

ARAMIS

Comment, le parlement pur ? Il y a donc deux parlements ?

D'ARTAGNAN

Par le parlement pur, cher ami, on entend le parlement que M. le colonel Pridge a épuré.

ARAMIS

Ah ! vraiment, ces gens-là sont du plus suprême ingénieux... D'Artagnan, il faudra, quand vous reviendrez en France, que vous donniez ce moyen à M. de Mazarin... et à M. le coadjuteur ; l'un épurera au nom de la cour, l'autre au nom du peuple ; de sorte qu'à force d'épuration, il n'y aura plus de parlement du tout.

PORTHOS

Qu'est-ce que le colonel Pridge, d'abord ?

D'ARTAGNAN

Le colonel Pridge, mon cher Porthos, est un ancien charretier, homme de beaucoup d'esprit, lequel avait remarqué une chose en conduisant sa charrette : c'est que, lorsqu'une pierre se trouvait sur sa route, il était plus court d'enlever la pierre que de faire passer la roue par-dessus. Or, sur deux cent cinquante et un membres dont se composait le parlement, cent quatre-vingt-onze le gênaient et auraient pu faire verser sa charrette politique... Il les a pris, comme autrefois il prenait sa pierre, et les a jetés hors de la chambre.

PORTHOS

Joli !

D'ARTAGNAN

Commencez-vous à croire que c'est une cause perdue, Athos ?

ATHOS

Je le crains ; mais cela ne changera rien à ma résolution.

D'ARTAGNAN

Et, par conséquent, à la mienne. Vous savez ce qui est convenu entre nous, Athos : partout où vous allez, je vous suis ; ce que vous faites, je le fais ; entre nous, même passé, même avenir, et, puisque nous avons même cœur, ayons même sort... Mais, vous le savez, Athos, tout cela est à une condition...

ATHOS

Laquelle ?

D'ARTAGNAN

C'est que, si jamais M. Mordaunt me tombe entre les mains, vous ne serez pas là pour vous opposer à ce que nous fassions de lui selon notre plaisir.

ATHOS

D'Artagnan, pourquoi vous acharner sur ce jeune homme ?

D'ARTAGNAN

Vous êtes charmant, sur mon honneur ! Pourquoi m'acharner sur un serpent, sur un tigre enragé ? Sans compter que vous ne



l'avez pas vu regarder le roi Charles d'une certaine façon... Si vous aviez surpris ce regard-là comme moi, Athos, je vous déclare que vous écraseriez M. Mordaunt sans pitié ni miséricorde, car ce regard voulait dire : « Roi Charles, je te tuerai comme j'ai tué le bourreau de Béthune, comme j'ai tué mon oncle. » Quand il tua de Winter, nous l'avons tous entendu compter deux... Prenez garde qu'il ne compte trois, Athos !

PORTHOS

À quoi bon revenir là-dessus, puisque c'est une chose décidée ?...

ATHOS

Voyons, je vous prie, des nouvelles du roi.  
(Rumeurs du peuple.)

CRIS

Vive le Parlement !

TOM LOWE, sortant du Parlement

Condamné ! condamné !

LE PEUPLE

Vive le Parlement !... vive M. Cromwell !

ATHOS

Le roi condamné à mort !

D'ARTAGNAN

Venez, Athos, venez ; tout n'est pas perdu, que diable !... On est Gascon... et l'on a plus d'un tour dans son sac... Eh bien, nous allons voir.

ATHOS

Ami, tout est fini pour le roi.

D'ARTAGNAN

Et moi, je vous dis que non.

LES GARDES

Place ! place !

## Scène II

Les mêmes, Parry, le roi.

PARRY, sortant le premier

Sire, au nom du ciel !... Sire, ne regardez pas à votre droite en sortant.

(Il cherche à détourner l'attention du roi,  
qui descend l'escalier du Parlement.)

LE ROI

Et pourquoi cela, mon bon Parry ?

PARRY

Ne regarde pas, je vous en supplie, mon roi...

LE ROI

Mais qu'y a-t-il donc ?

PARRY

Ah ! que vous importe !

LE ROI

N'as-tu pas entendu qu'ils me reprochaient de n'avoir rien vu par mes yeux... Parry, je n'ai plus que trente-six heures à vivre... Je veux voir... (Il écarte Parry et regarde dans la coulisse.) Ah ! ah ! la hache !... épouvantail ingénieux et bien digne de ceux qui ne savent pas ce que c'est qu'un gentilhomme... Eh bien, hache du bourreau, tu ne me fais pas peur (il frappe le billot avec sa canne), et je te frappe, en attendant patiemment et chrétiennement que tu me le rendes !... Allons !... (Il se remet en marche.) Que de gens !... et pas un ami !

ATHOS

Salut à la Majesté tombée !

LE PEUPLE, en tumulte

Ah ! ah !... Mort aux stuartistes !

LE ROI

Qu'ai-je vu ?

D'ARTAGNAN et PORTHOS,  
se jetant de chaque côté d'Athos

Arrière !

ARAMIS, se glissant près du roi  
 Tout n'est pas perdu encore, sire ; nous veillons.

TOM LOWE

Salut ? Qu'est-ce qu'il dit donc ?... Tiens, Majesté, voilà comme Tom Lowe te salue.

(Il ramasse une pierre qu'il jette au roi ; on le retient.)

LE ROI

Le malheureux ! pour une demi-couronne, il en eût fait autant à son père.

ATHOS, prêt à s'élancer

Oh ! le misérable !

D'ARTAGNAN

Pas un mot, Athos ; je me charge de cet homme.

LE ROI

Mon Dieu ! donnez-moi la résignation !... soutenez-moi jusqu'au bout de mon martyre !

### Scène III

Les mêmes, la reine.

LA REINE

Non, non, laissez-moi, je veux le voir, je veux lui parler...

ATHOS

La reine ! la reine à Londres !

ARAMIS

Comte, un peu de patience !

LA REINE

Charles, mon roi !

(Elle se précipite, fend la foule et arrive jusqu'à Charles.)

LE ROI

Henriette !... toi ici... mon ange bien-aimé... Ah ! je puis mourir maintenant, puisque je t'ai revue.

TOM LOWE

Une femme... Quelque maîtresse... quelque courtisane... Place à la maîtresse de Stuart !

LE ROI

Vous vous trompez, c'est... ce n'est ni une courtisane ni ma maîtresse... (Il lui arrache son voile.) Saluez tous, c'est votre reine ! vous ne l'avez pas condamnée, elle ! (Silence profond.) Merci, cœur fidèle et dévoué... pour qui la mauvaise fortune n'existe point... pour qui la mer n'est pas un obstacle, et qui, pareil aux envoyés du Seigneur, te plais à planer au-dessus des abîmes, merci !

LA REINE

Mon Charles ! bénissez-moi !

LE ROI

Oh ! oui... oui !... reçois la triple bénédiction de celui qui va mourir... Reine, je te bénis !... épouse, je te bénis !... mère, je te bénis !... Ton martyr est plus douloureux que le mien, car tu vivras, toi.

LA REINE

Mon Dieu ! mon Dieu ! protégez-le.

LE ROI, l'embrassant au front

Insultez-la maintenant, si vous l'osez... Allons, messieurs, je vous suis.

(La reine veut suivre Charles ; Athos et Aramis la font entrer dans l'auberge de la *Corne-du-Cerf*. Charles s'éloigne ; tous le suivent, excepté les quatre amis et Tom Lowe, lequel reste avec un de ses compagnons.)

## Scène IV

D'Artagnan, Athos, Porthos, Aramis,  
Tom Lowe, un homme du peuple.

UN DES HOMMES DU PEUPLE

Tu as eu tort de l'insulter, Tom Lowe... Il m'a fait peine, à moi !

TOM LOWE

Ah ! parce que tu as le cœur d'un lâche ; mais ce serait à refaire, que je le ferais encore.

L'HOMME

C'est comme cela ? Eh bien, adieu !

(Il sort.)

TOM LOWE, essayant de passer,  
et rencontrant toujours quelqu'un

Que me voulez-vous ?

D'ARTAGNAN

Je vais te le dire.

TOM LOWE, reculant jusqu'à Porthos

Hein ?

D'ARTAGNAN, le touchant du doigt à la poitrine

Tu as été lâche !... tu as insulté un homme sans défense, tu vas mourir !... (Aramis écarte son manteau et tire une épée.) Non, pas de fer... Le fer est bon pour les gentilshommes... Porthos, assommez-moi ce misérable d'un coup de poing.

(Tom Lowe recule ; Porthos et lui entrent dans la coulisse.

On entend un cri et le bruit d'un corps qui tombe.)

D'ARTAGNAN

Ainsi meurent tous ceux qui oublient qu'un homme enchaîné est une tête sacrée !

ATHOS

Et qu'un roi captif est deux fois le représentant du Seigneur !

PORTHOS, rentrant

S'il en revient, cela m'étonnera beaucoup.

D'ARTAGNAN

Maintenant, que chacun se tienne prêt.

TOUS

Qu'y a-t-il ?

D'ARTAGNAN

J'ai un projet !

## SEPTIÈME TABLEAU

*Un chambre au palais de Whitehall. – À droite, une fenêtre ;  
à gauche, un lit de repos ; au fond, grande porte.*

## Scène première

Le roi, Parry, assoupi dans un fauteuil.

LE ROI, s'arrêtant devant Parry

Il dort ! le dévouement a cédé à la fatigue... Pauvre vieux ser-viteur, qui m'a couché dans mon berceau, et qui me couchera dans ma tombe... Dors, bon Parry !... il me semble que je rêve, moi... et que tout ce qui m'est arrivé depuis quinze jours est un songe de mon délire. (Il va à la fenêtre.) Mais non, tout est bien réel ; je vois reluire les mousquets des sentinelles, je vois tra-vailer des hommes près de la fenêtre. J'ai été condamné hier par le parlement... je suis prisonnier à Whitehall, et voici les portraits de mes ancêtres, qui semblent prendre des regards vivants pour me voir mourir. Soyez tranquilles, mes nobles aïeux... soyez tran- quilles, vous serez contents de moi. (Il s'assied devant une table.) Hélas ! si j'avais du moins, pour m'assister à ce moment suprê- me, une de ces lumières de l'Église dont l'âme a sondé tous les mystères de la vie, toutes les petites de la grandeur, peut-être sa voix étoufferait-elle la voix du père et de l'époux qui se lamen- te dans mon âme... Mais j'aurai quelque prêtre à l'esprit vulgaire, dont ma chute aura brisé la carrière et la fortune, et qui me parlera de Dieu et de la mort comme il en a parlé à d'autres mou- rants... sans comprendre que ce mourant royal a plus de choses que les autres à regretter dans ce monde d'où on l'arrache vio- lement.

(L'heure sonne.)

PARRY, s'éveillant

Ah ! mon Dieu !... Pardon, pardon, sire ! je dormais ; mais, au milieu de mon sommeil... j'ai entendu sonner l'heure... Quelle heure était-ce, sire ?

LE ROI

Six heures ; rassure-toi, nous avons encore quelques instants à demeurer ensemble ; ce n'est qu'à huit heures...

PARRY

Oh ! mon roi, il me semble qu'ils n'oseront pas commettre un pareil sacrilège.

LE ROI

Que t'ont-ils répondu pour mes enfants ?

PARRY

Que Votre Majesté pourrait les voir.

LE ROI

Et pour mon confesseur ?

PARRY

Que, puisque Votre Majesté avait choisi M. Juxon, M. Juxon recevrait l'autorisation de pénétrer jusqu'à elle... Seulement, leur puritanisme s'effraye de voir pénétrer un prêtre jusqu'à Votre Majesté dans son costume ecclésiastique ; ils exigent que M. Juxon soit vêtu en laïque.

LE ROI

Et Juxon a-t-il consenti ?...

PARRY

Pour accomplir les derniers désirs de Votre Majesté, il a dit qu'il était prêt à tout.

LE ROI

Alors, ils sont meilleurs encore que je ne l'espérais. Parry, je n'ai pas dormi cette nuit, et je suis bien fatigué.

PARRY

Sire, jetez-vous un instant sur votre lit, je veillerai sur vous, et j'espère qu'ils respecteront votre sommeil.

LE ROI

Oui, un instant seulement pour prendre des forces.

(Il se couche ; on entend clouer près de la fenêtre.)

PARRY

Ah ! mon Dieu ! il ne manquait plus que cela !

LE ROI

Parry, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'obtenir que ces ouvriers frappassent moins fort ?

(Le bruit redouble.)

PARRY

Oui, sire, je vais le leur demander.

(Il ouvre la fenêtre.)

## Scène II

Les mêmes, une sentinelle, Athos et d'Artagnan.

LA SENTINELLE

On ne passe pas.

PARRY

Pardon... c'était seulement pour dire à ces ouvriers que le roi les prie de faire moins de bruit.

LA SENTINELLE

Ah ! si c'est pour cela, parlez-leur.

PARRY

Mes amis, voulez-vous frapper plus doucement ? Le roi dort, et il a besoin de sommeil. (On voit paraître Athos, qui met son doigt sur sa bouche.) M. le comte de la Fère !

LA VOIX DE D'ARTAGNAN

C'est bien, c'est bien ; dis à ton maître que, s'il dort mal cette nuit, il dormira mieux la nuit prochaine.

PARRY, se reculant

Grand Dieu ! est-ce que je rêve ?

(Il ferme la fenêtre.)

## Scène III

Le roi, Parry.

LE ROI

Eh bien ?

PARRY

Sire, savez-vous quel est cet ouvrier qui fait tant de bruit ?



LE ROI

Comment veux-tu que je le sache ? est-ce que je connais cet homme, moi ?

PARRY

Sire, c'est le comte de la Fère.

LE ROI

Parmi ces ouvriers ! es-tu fou, Parry ?

PARRY

Oui, parmi ces ouvriers, et qui n'est là sans doute que pour faire un trou à la muraille.

LE ROI

Chut ! tu l'as vu ?

PARRY

Et Votre Majesté elle-même eût pu le voir si elle eût regardé du côté de la fenêtre.

LE ROI, descendant du lit

En effet, n'est-ce pas lui qui m'a salué au moment où je sortais du Parlement ?

PARRY

Oui, sire, c'est lui-même.

LE ROI

Ils auront beau dire que je suis un tyran ; un homme qui a de tels dévouements autour de lui sera vengé par la postérité.

PARRY

Sire !

LE ROI

Quoi ?

PARRY

J'entends du bruit dans le corridor.

LE ROI

Qui peut venir ?

UNE VOIX

M. Juxon !

## Scène IV

Les mêmes, Aramis, enveloppé d'un manteau noir  
et coiffé d'un chapeau à larges bords ; puis Groslow.

LE ROI

Juxon ! soyez le bienvenu, Juxon... Allons, Parry, ne pleure plus ; voici Dieu qui vient à nous... Entrez, mon père !... venez, mon dernier ami ! je n'espérais pas qu'ils vous permettraient de me voir.

ARAMIS

Quel est cet homme, sire ?

LE ROI

Parry, mon vieux serviteur... un homme dévoué et que je vous recommande après ma mort.

ARAMIS

Alors, si c'est Parry, je n'ai plus rien à craindre ; permettez-moi donc, sire, de saluer Votre Majesté, et de lui dire pour quelle cause je viens.

(Il se découvre.)

LE ROI

Le chevalier d'Herblay ! Ah ! comment êtes-vous parvenu jusqu'ici... Mon Dieu ! s'ils vous reconnaissaient, vous seriez perdu !

ARAMIS

Ne songez pas à moi, ne songez qu'à vous, sire ; vos amis veillent, vous le voyez.

LE ROI

Je le savais, mais je n'y pouvais croire.

ARAMIS

Comment le saviez-vous, sire ?

LE ROI

Parmi les ouvriers, Parry a reconnu le comte de la Fère.

ARAMIS

Bien !

LE ROI

Mais comment cela se fait-il ? Expliquez-moi cela ; est-il donc seul ?

ARAMIS

Non, sire ; il est avec deux de nos amis qui se sont joints à nous et se sont dévoués à votre cause.

LE ROI

Mais que s'est-il fait ?... que comptez-vous faire ?

ARAMIS

Sire, hier au soir, au moment où, devant les fenêtres de Votre Majesté, s'arrêtaient les voitures des charpentiers, vous avez dû entendre un cri.

LE ROI

Oui, je me souviens.

ARAMIS

Ce cri, c'est le chef des travaux qui l'a poussé ; une poutre a roulé de la voiture et lui a brisé la cuisse.

LE ROI

Eh bien ?

ARAMIS

Pour que la besogne allât plus vite, il devait ramener quatre ouvriers au maître charpentier ; mais sa blessure l'a forcé d'envoyer à sa place l'un des hommes avec une lettre de recommandation... Nous avons acheté cette lettre, avec laquelle nous nous sommes présentés au maître charpentier, qui nous a reçus.

LE ROI

Mais quel est votre espoir ?

ARAMIS

Votre Majesté dit qu'elle a vu le comte de la Fère ?

LE ROI

Oui.

ARAMIS

Eh bien, le comte de la Fère perce le mur... Au-dessous de la fenêtre de Votre Majesté est un tambour pareil à un entresol... Le comte pénètre dans ce tambour, lève une planche du parquet,

Votre Majesté passe par l'ouverture, on referme la planche, vous gagnez un des compartiments de l'échafaud... Un habit d'ouvrier est préparé, vous descendez avec nous, et en même temps que nous...

LE ROI

Mais il vous faudra un temps énorme pour en arriver là.

ARAMIS

Le temps ne nous manquera pas, sire.

LE ROI

Vous oubliez que c'est pour huit heures.

ARAMIS

Oui, pour huit heures ; mais l'exécuteur ne se trouvera point.

LE ROI

Où est-il donc ?

ARAMIS

Dans une salle basse de l'hôtellerie de la *Corne-du-cerf*, gardé par nos trois laquais.

LE ROI

En vérité, vous êtes des hommes merveilleux, et l'on m'eût raconté ces choses, que je ne les eusse pas crues. Mais, une fois hors de la prison, nos moyens de fuite ?

ARAMIS

Une felouque que nous avons frétée nous attend, étroite comme une pirogue, légère comme une hirondelle.

LE ROI

Où cela ?

ARAMIS

À Greenwich. Trois nuits de suite, le patron et l'équipage se tiennent à notre disposition ; une fois à bord, nous profitons de la marée, nous descendons la Tamise, et, en deux heures, nous sommes en pleine mer.

LE ROI

Et qui a fait ce plan ?

ARAMIS

Le plus adroit, le plus brave, et je dirais presque le plus

dévoué de nous quatre, le chevalier d'Artagnan.

LE ROI

Un homme que je ne connais pas ! Oh ! mon Dieu, vous ne voulez donc pas que je meure, puisque vous faites en ma faveur de pareils miracles ?

ARAMIS

Maintenant, sire, n'oubliez pas que nous veillons pour votre salut... Le moindre signe, le moindre geste, le moindre chant de ceux qui s'approchent de Votre Majesté, épiez tout, écoutez tout, commentez tout.

LE ROI

Chevalier, que puis-je vous dire ? aucune parole, vînt-elle du plus profond de mon cœur, n'exprimerait jamais ma reconnaissance. Si vous réussissez, je ne vous dirai pas que vous sauvez un roi. Non, vue du point où je la vois, la couronne, je vous le jure, est bien peu de chose... mais vous conservez un mari à sa femme, un père à ses enfants... Chevalier, touchez ma main.

ARAMIS

Oh ! sire !

LE ROI

Et la reine... qu'est-elle devenue, pauvre femme, au milieu de ce malheur ?

ARAMIS

À l'instant même où Votre Majesté venait de quitter la place du Parlement, nous avons arraché la reine à ce funeste spectacle, et nous l'avons conduite à notre hôtellerie. À peine a-t-elle connu nos projets, qu'elle s'est éloignée précipitamment de nous, et, depuis ce moment, nous ne l'avons pas revue.

LE ROI

Pauvre Henriette, qu'est-elle devenue ?

GROSLOW, entrant

Eh bien, est-ce fini, messieurs ?

LE ROI

Pourquoi cela, monsieur le colonel Groslow ?

GROSLow

Parce qu'une femme, munie d'un laissez-passer du général Cromwell, demande à vous parler.

LE ROI

Une femme ! qui cela peut-il être ?... Faites entrer, monsieur.

GROSLow

Rappelez-vous que vous n'avez plus qu'une heure.

LE ROI

C'est bien, colonel.

GROSLow

Entrez, madame.

(Il introduit la reine, puis sort en refermant la porte.)

Scène V

Les mêmes, la reine.

LA REINE

Mon Charles !

LE ROI

Henriette ! toi ici ! C'est impossible, mon Dieu ! ou mes yeux me trompent, ou je suis si malheureux, que je suis devenu fou.

LA REINE

Non, mon roi, vos yeux ne vous trompent point ; non, Charles, vous n'êtes pas devenu fou.

LE ROI

Mais qui vous a permis de pénétrer jusqu'à moi ?

LA REINE

Le général Olivier Cromwell.

LE ROI

Cromwell !

ARAMIS

Cromwell !

LA REINE

Oh ! déjà il m'avait donné un laissez-passer pour vous rejoindre au camp ; mais mon guide s'est égaré et nous sommes arrivés trop tard.

LE ROI

Cromwell ! et vous n'avez pas craint d'aller demander une faveur à cet homme ?

LA REINE

Je ne craignais qu'une chose, mon Charles : de ne point te revoir. Instruite des projets de nos fidèles amis, il fallait aussi, moi, que j'arrivasse jusqu'à toi ; et, pour y parvenir, je n'avais qu'un espoir, Cromwell. Puis, sois-en persuadé, cet homme n'est pas ce que tu crois, ou, du moins, mon Dieu, il y a donc des visages impénétrables ! Tout à l'heure, près de lui, l'œil attaché sur ses yeux, sondant tous les replis de cette âme, ton Henriette, dont tu es la vie, l'a interrogé, prié, conjuré... Eh bien, crois-moi, Charles, croyez-moi, chevalier, loin d'applaudir à cette mort publique, terrible, infamante, cette mort, il la repoussait !... et, la main sur le livre sacré pour lui comme pour nous, car ce livre, c'est la parole même de Dieu ! il m'a juré qu'il ne voulait que votre salut et votre liberté, qui, au compte même de son ambition, lui sont plus utiles que votre mort. Charles, mon Charles, ayons confiance en Dieu, et croyons qu'il nous a réunis pour que nous ne nous quittions plus et pour que je t'accompagne dans ta fuite ; pour que nous nous retrouvions loin de cette terre sanglante, libres, heureux, sur notre belle terre de France, qui est ma patrie et qui deviendra la tienne !

LE ROI

Mais enfin, que t'a-t-il dit ?

LA REINE

Il m'a chargé de vous répéter, sire, ce qu'il vous a déjà fait savoir vingt fois, assure-t-il : c'est qu'il était, sinon le plus fidèle serviteur de Votre Majesté, du moins son plus loyal ennemi, et la preuve, c'est qu'il n'était pas au nombre de vos juges.

ARAMIS

Mais, madame, il a signé la sentence cependant.

LA REINE

Il a signé ?

ARAMIS

Oui.

LA REINE

Eh ! mon Dieu, pouvait-il faire autrement dans le poste qu'il occupe et sous les yeux qui l'enveloppaient ?

LE ROI

Cet homme est un abîme... Mais n'importe, en attendant que la foudre éclaire cet abîme, vous voilà, Henriette... voilà un ami près de moi... tandis qu'un autre...

(On frappe au plancher.)

ARAMIS

Sire, entendez-vous le comte de la Fère ?...

LE ROI

Est-ce lui qui frappe ainsi sous mes pieds ?

ARAMIS

C'est lui-même, et vous pouvez lui répondre.

(Le roi frappe avec sa canne.)

LE ROI

Que va-t-il faire ?

ARAMIS

Il va passer la journée ainsi ; ce soir, il lèvera une lame de parquet ; Parry, de son côté, pourra l'aider.

PARRY

Mais je n'ai aucun instrument.

ARAMIS

Voici un poignard ; mais prenez garde de le trop émousser, vous pourriez en avoir besoin pour creuser autre chose que de la pierre.

LA REINE

Ah ! l'heure sonne !

LE ROI, écoutant

Huit heures !

ARAMIS

Vous voyez bien, sire, que tout est remis à demain, puisque huit heures étaient le moment fixé.



LE ROI

Oh ! chère Henriette, retiens bien ce que je vais te dire...

LA REINE

Parle, mon roi !

LE ROI

Prie toute la vie pour ce gentilhomme que tu vois, toute la vie pour cet autre que tu entends sous nos pieds, toute la vie pour ces deux autres encore qui, quelque part qu'ils soient, veillent à mon salut.

ARAMIS

Maintenant, sire, permettez-moi de me retirer ; nos amis peuvent avoir besoin de moi ; si vous redemandez encore une fois M. Juxon, je reviendrai.

LE ROI

Merci, chevalier ; recevez toute l'expression de ma reconnaissance.

LA REINE

Chevalier, jamais je n'oublierai un seul instant que la vie de mon époux, je la dois à vous et à vos amis.

ARAMIS

Ah ! madame !... Mais voilà le jour, je pourrais être reconnu ; ce n'est pas pour moi que je crains, c'est pour Votre Majesté ; ma présence avérée dénoncerait le complot.

LA REINE

Oui, oui, allez !

LE ROI

Au revoir, chevalier.

ARAMIS

Dieu veille sur vous, sire !

LA REINE

Encore un mot, chevalier ; pardon, mais vous comprenez les angoisses d'une épouse et d'une mère... Cet homme... le bourreau, il est bien séduit... acheté... en notre puissance... prisonnier ? il ne peut fuir, s'échapper, sortir, reparaître ?

ARAMIS

Je réponds de tout, madame.

(Il va au fond ; on entend des pas dans le corridor.)

LA REINE

Quel est ce bruit ?

LE ROI

On dirait celui d'une troupe d'hommes armés...

ARAMIS

Ils viennent... ils se rapprochent !

LA REINE

La porte s'ouvre... (Un homme masqué apparaît sur le seuil.) Ah !  
mon Dieu !...

(On voit l'antichambre pleine de gardes. Un commissaire-greffier du  
Parlement entre avec Groslow. Il déploie, en entrant, un parchemin.)

## Scène VI

Les mêmes, le commissaire-greffier du Parlement, Groslow.

ARAMIS

Que signifie cela ?

LE GREFFIER

Arrêt du Parlement...

LE ROI

Assez, monsieur ; je tiens le jugement pour lu !

LA REINE

Mais c'est donc pour aujourd'hui ?

LE GREFFIER

Le roi n'a-t-il pas été prévenu que c'était pour ce matin huit  
heures ?

ARAMIS

Sur mon âme, ont-ils laissé s'échapper le bourreau ?

LA REINE, comme à elle-même

Ce n'était qu'un sursis de quelques heures, je le sais bien ;  
mais quelques heures le sauvaient ; j'avais entendu dire... me  
suis-je donc trompée ?... Quel est donc cet homme qui vient d'ap-  
paraître sur le seuil, terrible, sous son masque noir ?

GROSLow

Le bourreau de Londres a disparu ; mais, à sa place, un homme s'est offert... On ne retardera donc que du temps demandé par Charles Stuart pour mettre ordre à ses affaires temporelles... car les autres doivent être finies.

ARAMIS

Ah ! mon Dieu !

LE ROI, l'embrassant

Courage !... (Au colonel.) Monsieur, je suis prêt... Je ne désire qu'une chose, c'est d'embrasser mes enfants, que, depuis trois ans, je n'ai pas vus et que je ne reverrai qu'au ciel !

GROSLow

Ils attendent depuis un quart d'heure.

LA REINE, tombant à genoux

Ah ! mon Dieu !...

ARAMIS

Où est Dieu, sire ?... que fait Dieu ?

LE ROI

Ne te désole pas ainsi, mon enfant ! Tu demandes où est Dieu ? Tu ne le vois point parce que les passions de la terre te le cachent... Tu me demandes ce qu'il fait ? Il regarde ton dévouement et mon martyre, et, crois-moi, l'un et l'autre auront leur récompense ; prends-t'en donc de ce qui t'arrive aux hommes et non à Dieu ; ce sont les hommes qui me font mourir, ce sont les hommes qui te font pleurer !

LA REINE, priant

Ayez pitié ! ayez pitié ! ayez pitié !

LE ROI

Henriette, ne brisez point ma force avec vos larmes, qui me déchirent le cœur ; vous n'êtes plus la femme de Charles Stuart, vous êtes la reine d'Angleterre !

(On amène les enfants du roi.)

## Scène VII

Les mêmes, le fils et la fille de Charles.

LA REINE

Mes enfants !

LE ROI

Mon fils, vous avez vu beaucoup de gens dans les rues et dans les salles de ce palais ; vous voyez encore ceux qui nous entourent ; ces gens vont tuer votre père... Ne me dites pas que vous ne l'oublierez jamais ; car ceux-là, peut-être, vous appelleront, un jour, à porter la couronne qu'ils arrachent en ce moment de ma tête ; ne l'acceptez pas, mon fils, si vous deviez rentrer dans ce palais escorté de la haine et de la colère. Soyez alors bon, clément, oublieux, et détournez les yeux quand vous croirez voir passer mon ombre sous ces voûtes ; car, si vous aviez un règne de vengeance et de représailles, vous ne pourriez, même dans votre lit, mourir sans crainte et sans remords, comme je vais mourir, moi, sur un échafaud !... Et maintenant, votre main dans les miennes... Jurez, mon fils... (L'enfant pousse un sanglot en se cachant dans le sein de son père.) Et vous, ma fille (Il prend à son tour la jeune Henriette), toi, mon enfant, ne m'oublie jamais ! (La jeune princesse embrasse son père, qui la prend par la main et la remet dans les bras de la reine.) Maintenant, Henriette, nos enfants n'ont plus que leur mère... Adieu !...

LA REINE

Oh ! vivant ! vivant là, dans mes bras, sur mon cœur, et dans un instant... Non, non, messieurs, c'est impossible !... car enfin, cet homme, c'est votre roi, c'est celui qui était tout-puissant, c'est celui qui tenait la vie d'un peuple entre ses mains... Celui-là, on ne peut pas le tuer, il est inviolable, sacré !... Mon Dieu, c'est votre image sur la terre... Mon Dieu, j'en appelle à vous !... C'est mon Charles, mon époux, c'est le père de mes enfants... Mes enfants, priez ! mes enfants, à genoux !... (Les enfants s'agenouillent ; la reine veut se mettre à genoux, les forces lui manquent.) Oh ! à moi !... à moi !... je me meurs !...

(Elle tombe à genoux, les bras étendus,  
et elle s'évanouit en poussant un cri.)

LE ROI

Parry, je te confie la reine... (À Aramis.) Chevalier, un dernier service, votre bras... Messieurs, je vous suis... marchons !...

(Le cortège se forme. On entend les tambours,  
la grande cloche de Westminster. Le roi sort par la gauche.)

### HUITIÈME TABLEAU<sup>1</sup>

*La fenêtre de Whitehall. – L'échafaud, tendu de noir, s'appuie sur la fenêtre, ouverte à droite. Au lever du rideau, Athos, placé sous cet échafaud dont les tentures le cachent au peuple, creuse un trou sous la fenêtre.*

#### Scène première

Athos, frappant dans la muraille.

Encore quelques instants, et le passage secret sera complètement ouvert... D'Artagnan et Porthos doivent être à leur poste sur la place... Quant à Aramis, il a pu pénétrer jusqu'au roi, et l'instruire de nos projets... Mais d'où vient que je n'entends plus le signal convenu ? Une fois seulement, on a frappé sur la dalle de la cheminée, et j'ai répondu !... mais, depuis un quart d'heure, nul bruit, nul avertissement ne sont parvenus jusqu'à moi... Ce silence est effrayant ! cette immobilité me glace le cœur... Ils attendent, ces spectateurs sanguinaires... Oui, attachez bien vos yeux sur la fenêtre ! quelques instants, et le signal va venir à mon oreille, et je vous enlève votre proie... Mais voilà un bruit d'armes, ce me semble ! (Il entrouvre la tapisserie avec son poignard.) Que vois-je ? des cavaliers, des pertuisaniers... et au delà, les premières rangées du peuple, qui, pareil à un sombre océan, bouillonne et mugit... Mon Dieu, qu'est-il donc arrivé ? Parmi les spectateurs qui tous ont les yeux fixés sur la fenêtre, n'aperçois-je pas d'Artagnan ? Que regarde-t-il ? Ah ! quel est ce bruit ? qui

1. Ce tableau a été supprimé, par ordre, à la deuxième représentation.

donc marche sur le funèbre chemin ?

(Les hallebardiers paraissent sur l'échafaud.)

LE PEUPLE, en dehors

Le bourreau ! le bourreau !

ATHOS

Le bourreau !... Mais à la fin, c'est donc vrai ?

(Le roi s'avance, suivi d'Aramis.)

## Scène II

Athos, le roi, Aramis, Groslow, un homme masqué, gardes.

LE ROI, à Groslow

Un moment, je vous prie.

ATHOS, en bas

Cette voix !... c'est lui !... (Il s'essuie le front.) Mais pourquoi est-il sorti du palais ?

LE ROI, regardant autour de lui

Personne !... Tout est fini pour moi !... (Au peuple, qu'on ne voit pas.) Anglais, et vous tous qui êtes les auteurs ou les complices de ma mort, je vous la pardonne... Sans doute, pendant le cours de ma vie, si courte qu'elle ait été, j'ai commis quelque injustice... Les rois ne peuvent être exempts d'erreur ; que ceux-là qui en ont souffert viennent me voir mourir, et qu'ils me pardonnent à leur tour... (Le colonel s'approche.) Attendez, je n'ai pas terminé.

ATHOS

Oh ! rien... rien pour le sauver.

LE ROI, continuant

Peuple ! tu comprendras un jour ma conduite ; un jour, tu rendras justice à ma mémoire... En attendant, assouvis comme la mer ta fureur et ton aveugle ressentiment... Cela est juste, puisque le ciel l'a permis.

ATHOS

Mon Dieu ! mon Dieu !

LE ROI, tirant de sa poitrine une croix  
de diamants et la montrant à Aramis

Monsieur, je garderai cette croix jusqu'au dernier moment ;

vous me la reprendrez quand je serai mort.

ARAMIS

Oui, sire, vous serez obéi.

ATHOS

La voix d'Aramis !... Il a déjà un ami près de lui !

(Le roi ôte son chapeau et le jette devant lui.)

LE ROI, au bourreau

Maintenant, toi, écoute ! Je ne veux pas que la mort me surprenne... Je m'agenouillerai pour prier : qu'on attende que j'ouvre les bras en disant : « Souviens-toi !... » Alors... (Aux assistants.) Voici le moment de quitter le monde, messieurs ; je vous laisse au milieu de la tempête et vous précède dans cette patrie qui ne connaît pas d'orage... Adieu !.. (Il regarde Aramis et lui fait signe de la tête.) Maintenant, éloignez-vous et laissez-moi faire tout bas et librement ma prière... (Il s'agenouille comme s'il voulait baiser la plate-forme.) Comte de la Fère, êtes-vous là, et puis-je parler ?

ATHOS, tremblant

Oui, Majesté.

LE ROI

Ami fidèle, cœur généreux, je n'ai pu être sauvé par toi... Je ne devais pas l'être... Maintenant, dussé-je commettre un sacrilège, je te dirai : Oui, j'ai parlé aux hommes, j'ai parlé à Dieu, je te parle à toi le dernier. Pour soutenir une cause que j'ai crue sacrée, j'ai perdu le trône de mes pères et diverti l'héritage de mes enfants... Vous les aimerez, n'est-ce pas, comte de la Fère ?

ATHOS

Oh ! Majesté !

LE ROI

Je te confie, ô mon dernier ami, je te confie le soin de porter mon suprême adieu à la reine... Qu'elle espère ! qu'elle vive pour nos enfants... Comte, voici ma dernière volonté, tu m'entends ?

ATHOS

Oui, Majesté.

LE ROI

Tu parleras souvent de moi à mon fils ; tu lui diras que je le bénis et que je l'aime... Toi aussi, je t'aime et je te bénis ; remercie tes nobles amis, et ce que vous avez fait pour moi sur la terre, je vais prier Dieu de vous le rendre dans le ciel, où nous nous retrouverons. Maintenant, comte de la Fère, dites-moi adieu.

ATHOS, balbutiant, glacé de terreur

Adieu, Majesté sainte et martyr !

(Le roi se relève et part, appuyé sur Aramis.)

ATHOS

On marche !... il s'éloigne !... Oh ! mon Dieu, mon Dieu !...  
Vous ne me parlez plus, sire !

(Il écoute à gauche et sort un moment.)

LE ROI, dans la coulisse

Souviens-toi !

UNE VOIX, dans la coulisse

Trois !

(Athos revient en scène en chancelant.)

ATHOS

Mort ! le roi mort !... Oh !...

(Il tombe évanoui.)



## ACTE QUATRIÈME

### NEUVIÈME TABLEAU

*Une maison isolée aux portes de Londres. À droite, avenue d'arbres bordant la maison ; à gauche, muraille d'un cloître ruiné ; au fond, la porte de la ville. Westminster à l'horizon. Il neige.*

#### Scène première

Un homme, enveloppé d'un manteau ; d'Artagnan,  
Grimaud, Blaisois, Mousqueton.

Un homme enveloppé d'un manteau noir, coiffé d'un large chapeau rabattu sur un masque, sort de la porte de la ville, et s'avance avec précaution vers la porte de la maison isolée. On distingue sous son masque une barbe grisonnante. Il regarde avec soin autour de lui, et se décide à ouvrir la porte de la maison ; puis il regarde encore, et entre brusquement. À peine la porte se referme-t-elle, que d'Artagnan paraît à l'angle de la porte de la ville, et s'avance rapidement sur les traces de l'inconnu qu'il a vu entrer.

D'ARTAGNAN, regardant la maison

Il est là. (Il fait signe à Grimaud, Mousqueton et Blaisois, qui accourent sur ses pas.) C'est le chemin du port où nous nous étions donné rendez-vous. Blaisois, tu te rappelles la route que nous venons de suivre... Cours à l'hôtel, amène ces messieurs par ici, et pas un mot d'explication... sinon que je les attends... Cours vite !... (Il s'avance vers la maison.) Une porte par devant... Y a-t-il d'autres issues ?

(Il fait le tour de la maison.)

GRIMAUD, regardant le ciel

Noir !

MOUSQUETON

Brrr !... quel froid !

D'ARTAGNAN, revenant

Une autre porte donnant sur ce quai désert !... Grimaud, près de cette porte, tu trouveras une borne... cache-toi derrière.

(Il lui parle à l'oreille.)

GRIMAUD ouvre son manteau  
et montre un large coutelas

Oui.

(Il sort.)

D'ARTAGNAN

Mousqueton, de ce coin, tu peux tout voir, tout entendre...  
Laisse entrer dans la maison ; mais si l'on sort, appelle... Je vais  
donner un coup d'œil aux environs, et reconnaître les abords de  
la place... À propos !... (Il lui parle à l'oreille ; Mousqueton relève son  
manteau et montre deux pistolets.) Bien !

(Mousqueton se place à l'angle de la maison, la tête en saillie,  
de façon à veiller sur la porte. D'Artagnan sort à droite.)

## Scène II

Athos, Aramis, Porthos, Blaisois.

ATHOS

Mais quel chemin nous fais-tu prendre ?

BLAISOIS

Le bon chemin, messieurs.

ARAMIS

Vaincus par la fatalité !

ATHOS

Noble et malheureux roi ! Dieu nous a abandonnés.

PORTHOS

Ne vous désolez pas, comte ; nous sommes tous mortels...  
Mais pourquoi diable d'Artagnan n'est-il pas rentré ?... pourquoi  
nous a-t-il envoyé Blaisois ?... pourquoi Blaisois ne veut-il rien  
dire ?... Est-ce qu'il serait arrivé quelque chose à ce cher d'Artagnan ?

ARAMIS

Nous allons le savoir, puisqu'il nous envoie chercher.

PORTHOS

C'est que je l'ai perdu, moi, dans cette bagarre, et, quelques  
efforts que j'aie faits, je n'ai pu le rejoindre.

ATHOS

Oh ! je l'ai vu, moi ; il était au premier rang de la foule, admirablement placé pour ne rien perdre ; et comme, à tout prendre, le spectacle était curieux, il aura voulu voir jusqu'au bout.

D'ARTAGNAN, qui, sur les derniers  
mots d'Athos, est entré à droite

Ah ! comte de la Fère, est-ce bien vous qui calomniez les absents ?

TOUS

D'Artagnan !

PORTHOS

Enfin, le voilà donc !

ATHOS

Je ne vous calomniais pas, mon ami ; on était inquiet de vous, et j'ai dit où je vous avais vu. Vous ne connaissiez pas le roi Charles... Ce n'était qu'un étranger pour vous... vous n'étiez pas forcé de l'aimer.

(En disant ces mots, il tend la main à d'Artagnan ; celui-ci feint de ne pas voir ce geste et garde sa main sous son manteau.)

PORTHOS

Allons, puisque nous voilà tous réunis, partons.

ATHOS

Oui, quittons cet abominable pays. La felouque nous attend, vous le savez ; partons ce soir ; nous n'avons plus rien à faire en Angleterre.

D'ARTAGNAN

Vous êtes bien pressé, monsieur le comte.

ATHOS

Ce sol sanglant me brûle les pieds.

D'ARTAGNAN

La neige ne me fait pas cet effet, à moi.

ATHOS

Mais que voulez-vous donc que nous fassions ici, maintenant que le roi est mort ?

D'ARTAGNAN, négligemment

Ainsi, monsieur le comte, vous ne voyez pas qu'il vous reste quelque chose à faire en Angleterre ?

ATHOS

Rien... rien qu'à douter de la bonté divine et à mépriser mes propres forces.

D'ARTAGNAN

Eh bien, moi, chétif, moi, badaud sanguinaire, qui suis allé me placer à trente pas de l'échafaud pour mieux voir tomber la tête de ce roi que je ne connaissais pas, et qui, à ce qu'il paraît, m'était indifférent, je pense autrement que M. le comte : je reste.

PORTHOS

Ah ! vous restez à Londres ?

D'ARTAGNAN

Oui... Et vous ?

PORTHOS, embarrassé

Dame... si vous restez... comme je ne suis venu qu'avec vous, je ne m'en irai qu'avec vous ; je ne vous laisserai pas seul dans cet affreux pays.

D'ARTAGNAN

Merci, mon excellent ami... Alors, j'ai une petite entreprise à vous proposer, et que nous mettrons à exécution ensemble quand M. le comte sera parti, et dont l'idée m'est venue pendant que je regardais le spectacle que vous savez.

PORTHOS

Laquelle ?

D'ARTAGNAN

C'est de savoir quel est cet homme masqué qui s'est offert si obligeamment pour couper la tête du roi.

ATHOS

Un homme masqué... Vous n'avez donc pas laissé fuir le bourreau ?

D'ARTAGNAN

Le bourreau ? Il est toujours enfermé dans la salle basse de notre hôtellerie.

ATHOS

Quel est donc le misérable qui a porté la main sur son roi ?

ARAMIS

Un bourreau amateur, qui, du reste, manie la hache avec facilité ; car il ne lui a fallu qu'un coup.

PORTHOS

Je suis fâché de ne pas l'avoir suivi.

D'ARTAGNAN

Eh bien, mon cher Porthos, voilà justement l'idée qui m'est venue, à moi.

ATHOS

Pardonne-moi, d'Artagnan, j'ai bien douté de Dieu, je pouvais bien douter de toi ; pardonne-moi.

D'ARTAGNAN

Nous verrons cela tout à l'heure.

ARAMIS

Eh bien ?

D'ARTAGNAN

Tandis que je regardais, non pas le roi, comme le pense M. le comte – car je sais ce que c'est qu'un homme qui va mourir, et, quoique je dusse être habitué à ces sortes de choses, elles me font toujours mal –, mais bien le bourreau masqué, cette idée me vint, ainsi que je vous l'ai dit, de savoir qui il était. Or, comme nous avons l'habitude de nous compléter les uns par les autres, et de nous appeler à l'aide comme on appelle sa seconde main au secours de la première, je regardais autour de moi pour voir si Porthos ne serait pas là, car je vous avais reconnu près du roi, Aramis, et vous, comte, je savais que vous deviez être sous l'échafaud ; ce qui fait que je vous pardonne, car vous avez dû bien souffrir. J'aperçus dans la foule Grimaud, Mousqueton et Blaisois ; je leur fis signe de ne pas s'éloigner... Tout finit, vous savez comment... d'une façon lugubre... Le peuple s'éloigna peu à peu. Le soir venait, je m'étais retiré dans un coin de la place avec mes hommes, et je regardais de là le bourreau, qui, rentré dans la chambre royale, s'enveloppa d'un manteau et disparut ;

je devinai qu'il allait sortir, et je courus en face de la porte... En effet, cinq minutes après, nous le vîmes descendre l'escalier.

ATHOS

Vous l'avez suivi ?

D'ARTAGNAN

Parbleu !... mais ce n'est pas sans peine, allez !... Enfin, après une demi-heure de marche à travers les rues les plus tortueuses de la Cité, il arriva à une petite maison isolée, où pas un bruit, pas une lumière n'annonçait la présence de l'homme... Sans doute, celui que nous poursuivions se croyait bien seul, car j'entendis le grincement d'une clef, une porte s'ouvrit, et il disparut.

ATHOS

Mais cette maison ?

TOUS

Cette maison ?...

D'ARTAGNAN, montrant la maison

La voici !

TOUS

Oh !

(Ils veulent s'élançer.)

D'ARTAGNAN, les arrêtant

Attendez ! (Il frappe dans ses mains ; Mousqueton se lève. À Mousqueton.) Personne n'est sorti de la maison, j'espère ?

MOUSQUETON

Non, monsieur.

D'ARTAGNAN

Quelqu'un y est-il entré ?

MOUSQUETON

Non, monsieur.

D'ARTAGNAN

Et par l'autre porte ?

MOUSQUETON

Je ne sais pas ; c'est Grimaud qui veille.

D'ARTAGNAN

Va le relever... et qu'il vienne ici.

(Mousqueton sort ; Grimaud entre un instant après.)

PORTHOS

J'étais bien sûr, moi, que d'Artagnan n'avait pas perdu son temps.

ATHOS et ARAMIS, serrant  
la main de d'Artagnan

Oh ! merci ! merci !

GRIMAUD, entrant

Voilà !

D'ARTAGNAN

Personne n'est entré par la porte que tu gardais ?

GRIMAUD

Non.

D'ARTAGNAN

Personne n'est sorti ?

GRIMAUD

Non.

D'ARTAGNAN

Alors, tout est comme lorsque je t'ai laissé ?

GRIMAUD

Oui.

ATHOS

Il est dans cette chambre ?

PORTHOS

Effectivement, on voit de la lumière.

ARAMIS

Il faudrait pouvoir regarder par le balcon.

D'ARTAGNAN

Porthos, mon ami, placez-vous là, et, si cela ne vous humilie pas de servir d'échelle à Grimaud...

PORTHOS

Comment donc !

(Il se place ; Grimaud monte sur ses épaules  
pour atteindre au balcon.)

D'ARTAGNAN

Eh bien ?

Peux-tu voir ?  
ATHOS

Je vois !  
GRIMAUD

Quoi ?  
D'ARTAGNAN

Deux hommes.  
GRIMAUD

Les connais-tu ?  
D'ARTAGNAN

Attendez !  
GRIMAUD

Que font-ils ?  
D'ARTAGNAN

L'un écrit.  
GRIMAUD

Qui est-ce ?  
ATHOS

C'est, je crois...  
GRIMAUD

Eh bien ?  
ATHOS

Attendez...  
GRIMAUD

Voyons !  
D'ARTAGNAN

Le général Olivier Cromwell.  
GRIMAUD

Que dit-il !  
ATHOS, PORTHOS et ARAMIS

Je m'en doutais !... Mais l'autre... celui que nous avons suivi ?  
D'ARTAGNAN

Il est dans l'ombre... il se lève... il s'approche du général...  
GRIMAUD

Ah !



(Il pousse un cri et saute à bas des épaules de Porthos.)

PORTHOS

Eh bien, quoi donc ?

D'ARTAGNAN

Tu l'as vu ? Parle vite !

GRIMAUD

Mordaunt !

(Cri de joie des amis.)

ATHOS, à part

Fatalité !

D'ARTAGNAN

Un moment, messieurs ; ceci devient intéressant... Allons, mon brave Grimaud, remonte à ton observatoire, et que le moindre mot, le moindre geste de ces hommes nous soient traduits... Vous, à la porte, Aramis ; vous, avec moi, Porthos ; vous, Athos, veillez !...

## DIXIÈME TABLEAU

*L'intérieur de la maison de Cromwell. – Chambre fermée d'une porte à droite. On voit la fenêtre qui donne sur le balcon du même côté.*

Scène première

Cromwell, Mordaunt.

MORDAUNT

Votre Honneur m'avait donné deux de ces Français, alors qu'ils n'étaient coupables que d'avoir pris les armes en faveur de Charles I<sup>er</sup>. Maintenant qu'ils sont coupables de complot contre l'Angleterre, Votre Honneur veut-il me les donner tous les quatre ?

CROMWELL

Prenez-les. (Mordaunt s'incline avec un sourire de triomphante férocité.) Mais revenons, s'il vous plaît, à ce malheureux Charles. A-t-on crié parmi le peuple ?

MORDAUNT

Fort peu, si ce n'est : « Vive Cromwell ! »

CROMWELL

Où étiez-vous placé ?

MORDAUNT

J'étais placé de manière à tout voir et à tout entendre.

CROMWELL

Il paraît que l'homme masqué a fort bien rempli son office ?

MORDAUNT, d'une voix calme

En effet, un seul coup a suffi.

CROMWELL

Peut-être était-ce un homme du métier.

MORDAUNT

Le croyez-vous, monsieur ?

CROMWELL

Pourquoi pas ?

MORDAUNT

Cet homme n'avait pas l'air d'un bourreau.

CROMWELL

Et quel autre qu'un bourreau eût voulu exercer cet affreux métier ?

MORDAUNT

Mais peut-être quelque ennemi personnel du roi Charles, qui aura fait vœu de vengeance et qui aura accompli ce vœu ; peut-être quelque gentilhomme qui avait de graves raisons de haïr le roi déchu, et qui, sachant qu'il allait fuir et lui échapper, s'est placé ainsi sur sa route, le front masqué et la hache à la main, non plus comme suppléant du bourreau, mais comme mandataire de la fatalité.

CROMWELL

C'est possible.

MORDAUNT

Et si cela était ainsi, Votre Honneur condamnerait-il son action ?

CROMWELL

Ce n'est point à moi de le juger ; c'est une affaire entre lui et Dieu.

MORDAUNT

Mais si Votre Honneur connaissait ce gentilhomme ?

CROMWELL

Je ne le connais pas, monsieur, et je ne veux pas le connaître. Que m'importe, à moi, que ce soit celui-là ou un autre ? Du moment que Charles était condamné, ce n'est point un homme qui lui a tranché la tête, c'est une hache.

MORDAUNT

Et cependant, sans cet homme, le roi était sauvé. Vous l'avez dit vous-même : on l'enlevait.

CROMWELL

On l'enlevait jusqu'à Greenwich. Là, il s'embarquait sur une felouque frétée hier par ses sauveurs. Mais, sur la felouque, au lieu du patron Crabbe qu'ils s'attendaient à trouver, étaient quatre hommes à moi, et quatre tonneaux de poudre à la nation. En mer, les quatre hommes descendaient dans un canot qui suit la felouque, abandonnant le roi et ses sauveurs dans le bâtiment ; et vous êtes déjà trop habile en politique, Mordaunt, pour que je vous explique le reste.

MORDAUNT

Oui, en mer, ils sautaient tous.

CROMWELL

Justement ! L'explosion faisait ce que la hache n'avait pas voulu faire. Le roi Charles disparaissait anéanti ; on disait qu'échappé à la justice humaine, il avait été poursuivi et atteint par la vengeance céleste ; nous n'étions plus que ses juges, et c'était le ciel qui l'avait frappé !...

MORDAUNT

Monsieur, comme toujours, je m'incline et m'humilie devant vous : vous êtes un profond penseur, et votre idée de la felouque minée est sublime.

CROMWELL

Absurde, puisqu'elle est devenue inutile. Il n'y a d'idée sublime que celle qui porte ses fruits ; toute idée qui avorte est folle et aride. Vous irez donc, ce soir, à Greenwich, Mordaunt ; vous

demanderez le patron de la felouque *l'Éclair*, vous lui montrerez un mouchoir blanc noué par les quatre bouts ; c'était le signe convenu entre les Français et le patron Crabbe : vous direz à mes gens de reprendre terre, et vous ferez reporter la poudre à l'arsenal.

MORDAUNT

À moins que cette felouque, telle qu'elle est, ne puisse servir à des projets utiles à la nation.

CROMWELL

Je comprends.

MORDAUNT

Ah ! milord, milord ! Dieu, en vous faisant son élu, vous a donné son regard auquel rien ne peut échapper.

CROMWELL, riant

Je crois que vous m'appellez *milord* ! c'est bien, parce que nous sommes entre nous ; mais il faudrait faire attention qu'une pareille parole ne vous échappât point devant nos puritains.

MORDAUNT

N'est-ce pas ainsi que Votre Honneur sera appelé bientôt ?

CROMWELL, se levant et prenant son manteau

Je l'espère, du moins ; mais il n'est pas encore temps.

MORDAUNT

Vous vous retirez, monsieur ?

CROMWELL

Oui, j'ai couché ici hier et avant-hier, et vous savez que ce n'est pas mon habitude de coucher trois fois dans le même lit.

MORDAUNT

Ainsi, Votre Honneur me donne toute liberté pour la nuit ?

CROMWELL

Et même pour la journée de demain, si besoin est... Venez-vous avec moi, Mordaunt ?

MORDAUNT

Merci, monsieur ; les détours que vous êtes obligé de faire en passant par le souterrain me prendraient du temps, et, d'après ce que vous venez de me dire, je n'en ai peut-être déjà que trop

perdu. Je sortirai par l'autre porte.

CROMWELL appuie la main sur un bouton perdu  
dans la tapisserie, et sort par une porte secrète

En ce cas, adieu !

(Au moment où Cromwell disparaît par la porte secrète, Grimaud paraît sur le balcon. Pendant ce temps, Mordaunt a remis son manteau. Il prend la lampe sur la table et sort. La fenêtre s'ouvre ; Porthos et Aramis viennent se placer dans la chambre. Aussitôt après, on voit revenir Mordaunt, pâle, épouvanté, reculant, sa lampe à la main, devant d'Artagnan, qui, chapeau bas, marche vers lui avec une exquise politesse. Derrière d'Artagnan entre Athos.)

## Scène II

Mordaunt, d'Artagnan, Porthos, Athos, Aramis.

D'ARTAGNAN

Monsieur Mordaunt, puisqu'après tant de jours perdus à courir les uns après les autres, le hasard nous rassemble enfin, causons un peu, s'il vous plaît.

MORDAUNT

Je vous écoute, monsieur.

D'ARTAGNAN

Il me paraît, monsieur, que vous changez de costume aussi rapidement que je l'ai vu faire aux mimes italiens que M. le cardinal Mazarin fit venir de Bergame, et qu'il vous a sans doute mené voir pendant votre séjour en France ?

ARAMIS

Tout à l'heure, vous étiez déguisé, je veux dire habillé en assassin, et maintenant...

MORDAUNT

Et maintenant, au contraire, j'ai tout l'air d'être dans l'habit d'un homme qu'on va assassiner, n'est-ce pas ?

PORTHOS

Ah ! monsieur, comment pouvez-vous dire de ces choses-là, quand vous êtes en compagnie de gentilshommes, et que vous avez une si bonne épée au côté ?

MORDAUNT

Il n'y a pas de si bonne épée, monsieur, qui vaille quatre épées et quatre poignards ; sans compter les épées et les poignards de vos acolytes, qui vous attendent à la porte.

ARAMIS

Pardon, monsieur, vous faites erreur. Ceux qui nous attendent à la porte ne sont point nos acolytes, ce sont nos laquais. Je tiens à rétablir les choses dans leur plus scrupuleuse vérité.

D'ARTAGNAN

Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit, et j'en reviens à ma question. Je me faisais donc l'honneur de vous demander, monsieur, pourquoi vous changiez d'extérieur ?... Le masque vous était assez commode, ce me semble ; la barbe grise vous seyait à merveille, et, quant à cette hache, dont vous avez fourni un si illustre coup, je crois qu'elle ne vous irait pas mal non plus en ce moment. Pourquoi donc vous en êtes-vous dessaisi ?

MORDAUNT

Parce qu'en me rappelant la scène d'Armentières, j'ai pensé que je trouverais quatre haches pour une, puisque j'allais me trouver entre quatre bourreaux.

D'ARTAGNAN, avec calme

Monsieur, quoique profondément vicieux et corrompu, vous êtes jeune ; ce qui fait que je ne m'arrêterai pas à vos discours frivoles... oui, frivoles, car ce que vous venez de dire à propos d'Armentières n'a pas le moindre rapport avec la situation présente. En effet, nous ne pouvions pas offrir une épée à madame votre mère, et la prier de s'escrimer contre nous. Mais à vous, monsieur, à un jeune cavalier qui joue du poignard, du pistolet et de la hache comme nous vous avons vu faire, et qui porte au côté une épée de la taille de celle-ci, il n'y a personne qui n'ait le droit de demander la faveur d'une rencontre.

MORDAUNT

Ah ! ah ! c'est donc un duel que vous voulez ?

D'ARTAGNAN, avec sang-froid

Pardon, pardon, ne nous pressons pas ; car chacun de nous doit désirer que les choses se passent dans toutes les règles. Rasseyez-vous donc, cher Porthos, et vous, monsieur Mordaunt, veuillez rester tranquille. Nous allons régler au mieux cette affaire, et je vais être franc avec vous. Avouez, monsieur Mordaunt, que vous avez bien envie de nous tuer les uns ou les autres ?

MORDAUNT

Les uns et les autres.

D'ARTAGNAN, se tournant vers Aramis

C'est un bien grand bonheur, convenez-en, Aramis, que M. Mordaunt connaisse si bien les finesses de la langue française ; au moins, il n'y aura pas de malentendu entre nous. (Se retournant vers Mordaunt.) Cher monsieur Mordaunt, je vous dirai donc que ces messieurs payent de retour vos bons sentiments à leur égard, et seraient charmés de vous tuer aussi. Je dirai plus, c'est qu'ils vous tueront probablement ; toutefois, ce sera en gentilshommes loyaux, et la meilleure preuve que j'en puisse fournir, la voici. (En disant ces mots, il jette son chapeau sur le tapis, recule sa chaise contre la muraille, et fait signe à ses amis d'en faire autant ; puis, saluant Mordaunt avec grâce.) À vos ordres, monsieur ; car, si vous n'avez rien à dire contre l'honneur que je réclame, c'est moi qui commencerai, s'il vous plaît.

PORTHOS

Halte-là ! je commence, moi, et sans rhétorique.

ARAMIS

Permettez, Porthos...

D'ARTAGNAN

Messieurs, messieurs, soyez tranquilles, vous aurez votre tour. Demeurez donc à votre place, comme Athos, dont je ne puis trop vous recommander le calme, et laissez-moi l'initiative que j'ai prise. (Tirant son épée avec un geste terrible.) D'ailleurs, j'ai particulièrement affaire à monsieur, et je commencerai, je le désire, je le veux ! (À Mordaunt.) Monsieur, je vous attends.

MORDAUNT

Et moi, messieurs, je vous admire ! Vous discutez à qui commencera de se battre contre moi, et vous ne me consultez pas là-dessus, moi que cela regarde un peu, ce me semble. Je vous hais tous, c'est vrai, mais à des degrés différents... J'espère vous tuer tous, mais j'ai plus de chance de tuer le premier que le second, le second que le troisième, le troisième que le dernier. Je réclame donc le droit de choisir mon adversaire ; si vous me déniez ce droit, tuez-moi, je ne me battrai pas.

PORTHOS et ARAMIS

C'est juste.

MORDAUNT

Eh bien, je choisis pour premier adversaire celui de vous qui, ne se croyant plus digne de se nommer le comte de la Fère, s'est fait appeler Athos.

ATHOS, secouant la tête

Monsieur Mordaunt, tout duel entre nous est impossible ; faites à quelque autre l'honneur que vous me destinez.

MORDAUNT

Ah ! en voilà déjà un qui a peur.

D'ARTAGNAN, bondissant

Mille tonnerres ! qui a dit ici qu'Athos avait peur ?

ATHOS, avec un sourire  
de tristesse et de mépris

Laissez dire, d'Artagnan.

D'ARTAGNAN

C'est votre décision, Athos ?

ATHOS

Irrévocable.

D'ARTAGNAN

C'est bien ! n'en parlons plus. (À Mordaunt.) Vous l'avez entendu, monsieur ; M. le comte de la Fère ne veut pas vous faire l'honneur de se battre avec vous. Choisissez parmi nous quelqu'un qui le remplace.



MORDAUNT

Du moment que je ne me bats pas avec lui, peu m'importe avec qui je me bats. Mettez vos noms dans un chapeau, et je tirerai au hasard.

D'ARTAGNAN

Voilà une idée.

ARAMIS

En effet, ce moyen concilie tout.

PORTHOS

Je n'y eusse point pensé, et cependant c'est bien simple.

D'ARTAGNAN

Voyons, Aramis, écrivez-nous cela de cette jolie petite écriture avec laquelle vous écriviez à Marie Michon pour la prévenir que la mère de monsieur voulait faire assassiner milord Buckingham. (Aramis s'approche du bureau de Cromwell, déchire trois morceaux de papier d'égale grandeur, écrit un nom sur chacun d'eux, puis les présente à Mordaunt. Celui-ci, sans les lire, lui fait signe qu'il s'en rapporte parfaitement à lui. Aramis roule les papiers, les met dans un chapeau et les présente à Mordaunt, qui en tire un qu'il laisse dédaigneusement retomber sans le lire.) Ah ! serpenteau, je donnerais toutes mes chances au grade de capitaine des mousquetaires pour que ce bulletin portât mon nom !

ARAMIS, lisant le papier à haute voix

« D'Artagnan ! »

D'ARTAGNAN

Ah ! il y a donc une justice au ciel ! (Se retournant vers Mordaunt.) J'espère, monsieur, que vous n'avez aucune objection à faire ?

MORDAUNT, tirant son épée et en appuyant la pointe sur sa botte

Aucune, monsieur.

D'ARTAGNAN

Êtes-vous prêt, monsieur ?

MORDAUNT

C'est moi qui vous attends, monsieur.

D'ARTAGNAN

Alors, prenez garde à vous, monsieur ! car je tire assez bien l'épée.

MORDAUNT

Et moi aussi.

D'ARTAGNAN

Tant mieux ! cela met ma conscience en repos. En garde !

MORDAUNT

Un moment. Engagez-moi votre parole, messieurs, que vous ne me chargerez que les uns après les autres.

PORTHOS

C'est pour avoir le plaisir de nous insulter que vous nous demandez cela, monsieur ?

MORDAUNT

Non, c'est pour avoir, comme disait monsieur tout à l'heure, la conscience tranquille.

D'ARTAGNAN, regardant autour de lui

Ce doit être pour autre chose.

PORTHOS et ARAMIS

Foi de gentilhomme !

MORDAUNT

En ce cas, messieurs, rangez-vous dans quelque coin, comme a fait M. le comte de la Fère, qui, s'il ne veut point se battre, me paraît au moins connaître les règles du combat, et livrez-nous de l'espace, nous allons en avoir besoin.

ARAMIS

Soit !

PORTHOS

Voilà bien des embarras.

D'ARTAGNAN

Rangez-vous, messieurs ; il ne faut pas laisser à monsieur le plus petit prétexte de se mal conduire ; ce dont, sauf le respect que je lui dois, il me semble avoir grande envie... Allons, êtes-vous enfin prêt, monsieur ?

MORDAUNT

Je le suis.

(Ils croisent le fer.)

D'ARTAGNAN

Ah ! vous rompez, vous tournez !... Comme il vous plaira ; j'y gagne quelque chose : je ne vois plus votre méchant visage. Me voilà tout à fait dans l'ombre, tant mieux ! Vous n'avez pas d'idée comme vous avez le regard faux, monsieur, surtout lorsque vous avez peur. Regardez un peu mes yeux, et vous verrez une chose que votre miroir ne vous montrera jamais, c'est-à-dire un regard loyal et franc. (Mordaunt, en rompant, se trouve près de la muraille, à laquelle il appuie sa main gauche.) Ah ! pour cette fois, vous ne rompez plus, mon bel ami ! Messieurs, avez-vous jamais vu un scorpion cloué à un mur ? (Au moment où, plus acharné que jamais, après une feinte rapide et serrée, il s'élance comme l'éclair sur Mordaunt, la muraille semble se fendre, Mordaunt disparaît par l'ouverture béante, et l'épée, pressée entre les deux panneaux, se brise. D'Artagnan fait un pas en arrière ; la muraille se referme.) À moi, messieurs ! enfonçons cette porte !

ARAMIS, accourant près de d'Artagnan

C'est le démon en personne !

PORTHOS, appuyant son épaule  
contre la porte secrète

Il nous échappe, sangdieu ! il nous échappe !

ATHOS, sourdement

Tant mieux !

D'ARTAGNAN

Je m'en doutais, mordious ! je m'en doutais ; quand le misérable a tourné autour de la chambre, je prévoyais quelque infâme manœuvre, je devinais qu'il tramait quelque chose ; mais qui pouvait se douter de cela ?

ARAMIS

C'est un affreux malheur que nous envoie le diable, son ami !

ATHOS

C'est un bonheur manifeste que nous envoie Dieu !

D'ARTAGNAN

En vérité, vous baissez, Athos ! comment pouvez-vous dire des choses pareilles à des gens comme nous ? Mordious !... vous ne comprenez donc pas la situation ?... Le misérable va nous envoyer cent côtes de fer qui nous pileront comme grain dans ce mortier de M. Cromwell... Allons, allons, en route ! Si nous demeurons seulement cinq minutes ici, c'est fait de nous.

ATHOS et ARAMIS

Oui, vous avez raison, en route !

PORTHOS

Et où allons-nous ?

D'ARTAGNAN

À l'hôtel, prendre nos hardes et nos chevaux ; puis, de là, s'il plaît à Dieu, en France, où du moins je connais l'architecture des maisons. Notre felouque nous attend ; ma foi, c'est encore heureux... En route !

TOUS

En route !... en route !

(Ils sortent.)

## ACTE CINQUIÈME

### ONZIÈME TABLEAU

*L'Éclair à l'ancre. – On voit le couronnement de la chambre de poupe avec une large fenêtre dans le pan coupé donnant sur la mer. À gauche, le pont. Au-dessous de la chambre de poupe, un compartiment rempli de gros tonneaux superposés, les premiers praticables, les autres peints. Un petit escalier correspond de ce compartiment avec le pont. À gauche, sous le pont, autre compartiment avec deux portes, l'une à droite, ouvrant sur le magasin aux tonneaux, l'autre à gauche. Hamacs, table suspendue. Il fait nuit.*

#### Scène première

Une sentinelle, sur le pont ; Groslow, Mordaunt.

LA SENTINELLE

Hé ! de la barque, halte là ! Qui vive ?...

(Groslow sort du côté gauche. Il est enveloppé  
d'un caban de pêcheur ; barbe coupée.)

UNE VOIX, au fond

Officier !... de la part du général Cromwell.

GROSLow

Avancez à l'ordre... M. Mordaunt !... Quoi donc ! tout serait-il manqué ?

MORDAUNT, sur le pont,

le regardant avec attention

Vous, colonel ?... Ah ! fort bien... Tout tient, au contraire. Mais n'y a-t-il rien de nouveau sur *l'Éclair* ? on n'a rien changé à bord ?

GROSLow

Rien... Mais, puisque vous êtes ici, que s'est-il donc passé là-bas ?...

MORDAUNT

Tout s'est passé comme on devait s'y attendre.

GROSLow

Alors... ?

MORDAUNT, montrant le mouchoir  
noué aux quatre bouts

Alors, vous voyez que je sais tout.

GROSLow

C'est vrai...

MORDAUNT

Ne perdons pas de temps, car ils vont bientôt arriver.

GROSLow

Qui donc ?

MORDAUNT

Ces quatre conspirateurs qui devaient enlever le roi, et qui n'ont pas réussi.

GROSLow

Ah ! c'est à eux que M. Cromwell destine... ? Bien... je comprends... Ils viennent, dites-vous ?...

MORDAUNT

Oui... Si rapide, si furieuse qu'ait été ma course, j'entendais toujours au loin derrière moi le hennissement de leurs chevaux. Ils viennent, vous dis-je !... mais... ils vous reconnaîtront... ils se défieront...

GROSLow

Impossible... sous ce caban... la nuit ; et puis, vous voyez, selon l'ordre du général, j'ai coupé ma barbe, et je saurai déguiser ma voix.

MORDAUNT

Oui... c'est vrai... Moi-même, j'ai eu peine à vous reconnaître... Vous les logerez ?...

GROSLow

Dans la chambre de poupe... juste au-dessus de la cargaison de vins.

MORDAUNT

Oui, mais ils ont leurs gens...

GROSLow

Leurs gens... dans l'entre-pont, avec des portes bien verrouillées.

MORDAUNT

Et moi... car, s'ils m'apercevaient, tout serait perdu.

GROSLow

Dans ma cabine, derrière une fausse cloison qui semble être le mur du navire, il y a une cachette impénétrable, même aux douaniers qui poursuivent la contrebande. Je vous en réponds... D'ailleurs, vous verrez.

MORDAUNT, les yeux fixés sur la mer

C'est une barque qui s'approche... Oh ! enfin !...

GROSLow

Quelle vue vous avez !...

MORDAUNT, toujours regardant

J'ai la vue d'un homme qui joue sa vie sur un regard ! Je vous dis que c'est une barque qui se dirige vers le bâtiment.

GROSLow

En effet, je la vois, maintenant... Sentinelle, bonne garde, et rappelle-toi le mot d'ordre.

LA SENTINELLE

Oui, commandant.

MORDAUNT

Les voici... tous !... bien tous !

GROSLow

Allons, cachez-vous... jusqu'à ce qu'ils soient installés... Venez.

LA SENTINELLE

Hé ! de la barque... Holà ! qui vive ?...

D'ARTAGNAN

*Louis et France.*

GROSLow, revenant

Laisse arriver.

Scène II

Groslow, d'Artagnan, Athos.

GROSLow

Entrez à bord, messieurs ; je vous attendais.

D'ARTAGNAN, arrêtant Athos

Ce n'est pas la voix du patron Crabbe, ce n'est pas sa taille, ce n'est pas lui... Un moment, Athos !

ATHOS

Qui êtes-vous, l'ami ? et pourquoi dites-vous que vous nous attendiez ?... On ne vous connaît pas.

GROSLow

Je sais, milord... Vous cherchez le patron Crabbe ; mais vous ne pourrez le voir.

D'ARTAGNAN

Plaît-il ?... Pourquoi ne le verrons-nous pas ?

GROSLow

Hélas ! milord, mon pauvre beau-frère, le patron Crabbe, est tombé du mât de hune ce matin, et s'est presque cassé la jambe.

D'ARTAGNAN, soupçonneux

Voilà un accident malencontreux... Tenez-vous sur vos gardes, Athos.

GROSLow

Mais, milord, ce mouchoir blanc, noué aux quatre bouts, que votre compagnon tient à sa main... et celui que je tenais tout noué dans ma poche vous prouveront...

D'ARTAGNAN, à Athos

C'est bien cela... (À Groslow.) Mais il y a encore quelque chose.

GROSLow

Oui, milord ; vous avez promis au patron Crabbe, mon beau-frère, soixante et quinze livres, si l'on vous débarque sains et saufs à Boulogne, ou sur tout autre point de la côte de France, à votre choix.

ATHOS, à d'Artagnan

Eh bien, qu'en dites-vous ?...

D'ARTAGNAN

Je dis que...

(Il fait claquer sa langue en signe de dépit.)



ATHOS

Nous n'avons pas le temps d'être défiants.

D'ARTAGNAN

D'ailleurs, nous pouvons nous défier ; même en entrant dans le navire, nous surveillerons cet homme... et, s'il ne marche pas droit, gare à lui !

ATHOS

Je puis donc appeler notre arrière-garde. Grimaud, dites à ces messieurs de monter à bord, et renvoyez la barque sur laquelle nous sommes venus.

GROSLow

Vos Seigneuries restent à bord ?

ATHOS

Oui.

D'ARTAGNAN

Un moment... Combien avez-vous d'hommes ici ?...

GROSLow

Dix, milord, sans me compter.

D'ARTAGNAN

Dix ?... Oh ! je me rassure... Mais, dites-moi, où nous logez-vous ?

GROSLow

Ici, milord, dans la chambre de poupe.

ATHOS

Et nos gens ?...

GROSLow

Dans l'entre-pont, milord. André, installez-les.

ANDRÉ

Arrivez, vous autres.

D'ARTAGNAN

Fort bien ! Comment vous appelle-t-on ?...

GROSLow

Roggers, milord... Par ici !

(Il désigne aux laquais l'escalier de l'entre-pont. Mousqueton descend, puis Blaisois. Grimaud reste le dernier.)

D'ARTAGNAN, à ses amis

Vous, mes amis, tâchez de vous loger du mieux possible, tandis que je vais faire un tour sur le bâtiment.

ATHOS

Premez Grimaud avec vous.

D'ARTAGNAN

Pour quoi faire ?...

ARAMIS

On ne sait pas ce qui peut arriver ; prenez Grimaud.

PORTHOS

Et informez-vous, en passant, s'il y a quelque chose pour souper.

D'ARTAGNAN

Grimaud, prenez cette lanterne !... Suivez-moi, patron Roggers... Dix minutes, mes amis, et je reviens.

(Ils descendent.)

MOUSQUETON, dans l'entre-pont

Comme c'est bas ici ! comme nous aurons froid cette nuit ! comme nous serons durement couchés !... si par hasard le mal de mer... N'est-ce pas, Blaisois ?

BLAISOIS

Je suis familiarisé avec les inconvénients de cet élément.

D'ARTAGNAN, descendu dans la soute  
aux poudres, un pistolet derrière le dos

Où sommes-nous ici ?...

GROSLOW, sur l'échelle

Vous le voyez, milord, c'est un magasin.

D'ARTAGNAN

Que de tonneaux ! on dirait la caverne d'Ali Baba... Qu'y a-t-il donc là-dedans ?

(Il prend la lanterne des mains de Grimaud et regarde.)

GROSLOW, vivement et se reculant

Du vin de Porto, Milord.

D'ARTAGNAN

Ah ! du vin de Porto, c'est toujours une tranquillité ; voilà

notre Porthos qui est sûr du moins de ne pas mourir de soif... Et tous ces tonneaux sont pleins ?

(Il approche sa lanterne.)

GROSLow, même jeu de frayeur

Quelques-uns seulement, milord ; les autres sont vides.

(D'Artagnan frappe du doigt sur les tonneaux, et introduit sa lanterne dans les intervalles des barriques.)

D'ARTAGNAN

C'est bien, je réponds de ce compartiment... Passons, monsieur Roggers.

(Il passe dans la cabine.)

ARAMIS, dans la chambre de poupe

Eh bien, Porthos, que dites-vous de l'Angleterre ?

PORTHOS

C'était beau d'y aller... mais c'est superbe d'en revenir.

ATHOS

Hélas ! nous revenons seuls.

ARAMIS

Dormons.

PORTHOS

Ah çà ! mais vous n'avez donc pas faim, vous ?

D'ARTAGNAN, dans la cabine des laquais

Ah ! voilà nos hommes logés... (Il passe en revue tout le compartiment.) Il faut vous coucher, mes braves... Grimaud, je n'ai plus besoin de toi ; merci ! (À part.) Rien encore ici. (À Groslow.) Patron, où conduit cette porte ?...

GROSLow

Pardon, milord, j'en ai la clef ; c'est ma chambre.

D'ARTAGNAN

Voyons ; et puis vous me montrerez la cale.

GROSLow

Entrez, milord ; vous remontrerez à votre chambre par l'escalier de ma cabine, qui conduit sur le pont.

MOUSQUETON, regardant partir d'Artagnan

Voilà un officier qui sait faire des rondes !

BLAISOIS

Avec des maîtres comme ceux-là, on peut goûter les douceurs du sommeil.

ATHOS

D'Artagnan ne revient pas.

ARAMIS

Si fait, j'entends sa voix ; il a fait le tour du bâtiment, et le voilà qui sort de l'écouille là-bas.

D'ARTAGNAN, reparaissant sur  
le pont avec sa lanterne

La cale est vide, rien de suspect dans la chambre du patron ; s'il y a une armée à bord, ça ne peut être qu'une armée de rats. Bien, patron Roggers, me voilà dans la chambre de poupe ; appareillez, veillez aux manœuvres et tâchez que nous allions vite.

GROSLOW, de loin

Oui, milord !

PORTHOS

Quelles nouvelles ?

D'ARTAGNAN

Excellentes ; nous pouvons dormir avec la même tranquillité que si nous logions à la *Chevrette*, rue Tiquetonne.

(Il tire son épée du fourreau, visite ses pistolets  
et se couche en travers de la porte.)

ATHOS

Eh bien, que faites-vous donc ?... Vous appelez cela de la tranquillité ?... Vous craignez donc encore quelque chose ?...

D'ARTAGNAN

Le seul moyen d'être vraiment en sûreté, c'est d'avoir toujours peur de ne pas y être... Allons, mes amis, prenons des forces... Je vois bien ce qui vous afflige, cher Athos ; mais, vous l'avez dit souvent, accusons la fatalité... Aramis, vous allez revoir les duchesses, faites de bons rêves... Vous, cher Porthos, je sais bien ce qui vous manque ; mais je vous promets demain, à Boulogne, des huîtres, du vin d'Espagne et un pâté d'Amiens... car, demain matin, nous serons en France !

ATHOS

La patrie des cœurs loyaux !

ARAMIS

Des femmes qu'on aime !

PORTHOS

Du vin de Bourgogne !

TOUS

À demain, en France... Bonsoir, amis !

(Ils se serrent les mains et s'endorment.)

## Scène III

Grimaud, Mousqueton, Blaisois.

GRIMAUD, faisant un calcul  
dans le fond de la cabine

Vingt-trois louis.

BLAISOIS

Que dit-il ?

MOUSQUETON

En sa qualité de trésorier, il met à jour les comptes de la société... Mais ne me faites pas causer, Blaisois.

BLAISOIS

Il faut manger et boire, cela vous remettra.

GRIMAUD, toujours calculant

Quarante et un, quarante-deux.

MOUSQUETON

Manger du pain d'orge, boire de la bière noire ?... Fi donc !  
j'aime mieux un verre de vin que toute leur bière.

GRIMAUD, toujours comptant

C'est facile.

MOUSQUETON

Plaît-il ? Vous dites que c'est facile ?

GRIMAUD, étendant la main vers la cloison

Porto !

BLAISOIS

C'est du porto qu'il y a dans ces barriques que nous avons

aperçues lorsque M. d'Artagnan a ouvert la porte ?

GRIMAUD

Oui.

MOUSQUETON

Bien ! mais la porte est fermée... Ah ! quel malheur ! c'est si bon, du porto !

GRIMAUD

La trousse !

MOUSQUETON

Comment la trousse ?... Ah ! oui... la trousse aux outils !...  
(Grimaud fait signe que oui. Mousqueton prend la trousse.)

GRIMAUD

Le ciseau !

MOUSQUETON

Voilà ! (Il le lui donne. Grimaud soulève une des planches qui ferment la cloison.) Quel homme ! quel homme !...

GRIMAUD

La vrille !

BLAISOIS

Voilà !

GRIMAUD

La cruche ! (Mousqueton lui passe la cruche.) Guettez !  
(Il lève la planche et entre dans le compartiment aux tonneaux ; Blaisois et Mousqueton prêtent l'oreille.)

#### Scène IV

Les mêmes, Groslow, Mordaunt, sur le pont.

GROSLOW

Je crois qu'ils dorment.

MORDAUNT

Voyez-vous encore de la lumière chez eux ?

GROSLOW

Oui, la petite veilleuse de la cabine ; mais ils dorment.

MORDAUNT

Il faut donc se hâter... Votre canot est préparé, n'est-ce pas ?

GROSLow

Il est là... Voyez-vous ?

MORDAUNT

Où sommes-nous, alors ?

GROSLow

À l'embouchure de la Tamise.

MORDAUNT

Il y a des vivres, dans ce canot, et des armes ?

GROSLow

Tout ce qu'il faut.

MORDAUNT

Vous tiendrez prêt un coutelas bien affilé, pour que vos hommes coupent la corde quand nous serons tous embarqués.

GROSLow

J'ai ma hache d'abordage.

MORDAUNT

Il y a encore les gens de ces misérables dans l'entre-pont...  
Ceux-là dorment aussi ?

GROSLow

Nous le verrons en traversant leur chambre pour aller dans la sainte-barbe.

MORDAUNT

Allons-y donc, j'ai hâte d'en finir !

(Ils redescendent.)

## Scène V

Grimaud, Mousqueton, Blaisois.

MOUSQUETON, à Grimaud

Eh bien ?

GRIMAUD, près d'un tonneau

Cela va.

MOUSQUETON

Le tonneau est-il percé ?

GRIMAUD

Ça coule.

MOUSQUETON

Quel bonheur !

BLAISOIS

Alarme ! on descend l'escalier, revenez !

MOUSQUETON

Ah ! mon Dieu, que devenir ?... Il n'aura pas le temps...

GRIMAUD

C'est bon !

MOUSQUETON

Cette planche, vite !

(Il repousse la planche enlevée et se place devant.

Grimaud se cache derrière les tonneaux. La porte s'ouvre.)

## Scène VI

Les mêmes, Groslow, Mordaunt, enveloppés  
de manteaux. Mordaunt tient une lanterne.

GROSLow

Quoi ! pas couchés encore ?... C'est contraire au règlement.

MOUSQUETON

Nous soupions, messieurs.

GROSLow

Que dans dix minutes le feu soit éteint, et que dans un quart  
d'heure on ronfle.

MORDAUNT, à Groslow

Ouvrez la porte, je vous prie.

MOUSQUETON

Ah ! Jésus Dieu ! ils vont le découvrir.

BLAISOIS

Si nous prévenions nos maîtres ?

(Groslow et Mordaunt passent dans le cabinet  
aux tonneaux et referment la porte.)

MORDAUNT, écoutant

Oui, ils dorment profondément, et Dieu me les livre enfin...  
(Grimaud passe un peu sa tête derrière le tonneau.) Où sont les ton-  
neaux pleins ?



GROSLow

Celui-là et les deux au fond. Mais voici celui auquel vous pouvez attacher la mèche... Il a un robinet.

MORDAUNT, tirant une mèche de son manteau

Vous dites que cette mèche dure environ huit minutes ?

GROSLow

Huit minutes.

MOUSQUETON

Est-ce que vous entendez ce qu'ils disent, vous ?

BLAISOIS

Pas du tout... Seulement, comme ils ne crient pas, c'est qu'ils n'ont pas trouvé M. Grimaud.

MORDAUNT

Et, par ce trou qui correspond à la cale, je pourrai mettre le feu à cette mèche... sans rentrer ici ?

GROSLow

Parfaitement ! mais ne vous pressez pas, attendez que nous soyons bien embarqués ; la besogne est périlleuse, laissez faire cette besogne à mon second.

(Mordaunt attache la mèche au-dessus du tonneau.)

MORDAUNT

Je ne confie qu'à moi l'exécution de ma vengeance. Ne vous inquiétez pas ; lorsque l'horloge du bord piquera le quart après minuit, je redescendrai dans la cale ; vous, faites embarquer vos hommes dans le canot, et, à ce moment, avertissez-moi par un coup de sifflet.

GROSLow

Ce sera bientôt fait.

MORDAUNT

Il me faut une minute pour vous rejoindre ; en une seconde, le câble est coupé ; nous faisons force de rames, et bientôt... oh ! bientôt l'incendie... l'explosion effroyable... Ce sera un magnifique spectacle, n'est-ce pas, ma mère ?...

(Il lève son chapeau en regardant vers le ciel.)

GRIMAUD, reconnaissant Mordaunt

Ah !

GROSLow

Je cours donner le mot à mes gens.

MORDAUNT

Non, pas un mot, pas un geste, pas un bruit... Ne réveillez pas nos ennemis !... Vous avez un quart d'heure ; songez donc à tout ce qui peut arriver en un quart d'heure.

GROSLow

N'importe, ne perdons pas de temps...

(Ils vont à la porte.)

MOUSQUETON

On n'entend plus rien ; est-ce qu'ils l'auraient tué ?

BLAISOIS

Il aurait crié... Mais on ouvre la porte ; les voici qui reviennent.

GROSLow, après avoir fermé la porte

Ah ! mes ordres sont suivis. Allons, vite, vite ! (À Mordaunt.)  
Descendez à la cale ; moi, je monte sur le pont.

MORDAUNT

Au coup de sifflet, je mets le feu !

(À peine ont-ils refermé l'autre porte, que Grimaud se lève, pâle et tremblant. Il tient à la main la cruche, et va heurter à la planche. Le vaisseau commence à marcher.)

MOUSQUETON, levant la planche

Venez, ils n'y sont plus... Eh bien, en avez-vous tiré beaucoup ?

GRIMAUD, s'approchant de la lumière

Oh !

(Il recommande le silence aux laquais et monte l'escalier de la chambre des mousquetaires.)

MOUSQUETON

Eh bien, il emporte le vin ?

(Grimaud est à moitié passé hors du pont.

D'Artagnan fait un mouvement et se réveille.)

GRIMAUD

Chut !

D'ARTAGNAN

Quoi donc ?

GRIMAUD

De la poudre !

(Il lui parle à l'oreille.)

D'ARTAGNAN

Est-ce possible, mon Dieu ! (Même jeu de Grimaud.) Horreur !  
 (À l'oreille d'Aramis.) Chevalier ! chevalier !... (Il lui met la main sur  
 l'épaule.) Silence !... réveillez Athos.

(Aramis réveille Athos de la même façon.)

ATHOS

Qu'y a-t-il ?

ARAMIS

Silence !

D'ARTAGNAN réveille Porthos, qui se relève  
 brusquement et va parler quand  
 d'Artagnan lui ferme la bouche

Amis, amis, savez-vous qui est le patron de cette barque ?...  
 Le colonel Groslow... Chut !... Savez-vous ce qu'il y a dans ces  
 barriques pleines de vin, disait-on ? Tenez... (Il arrache la cruche  
 des mains de Grimaud et leur montre de la poudre.) Savez-vous enfin  
 quel est l'homme qui va, dans un quart d'heure, mettre le feu à  
 cette poudre ? C'est Mordaunt.

ATHOS

Mordaunt ! nous sommes perdus !

ARAMIS

Défendons-nous !

PORTHOS

Ventrebœuf, égorgeons tout !

D'ARTAGNAN

Silence !... mais silence donc ! Si Mordaunt se voyait décou-  
 vert, il serait capable de se faire sauter avec nous... Ne désespé-  
 rons pas, ne nous défendons pas, ne tuons pas... Avec des

ennemis comme M. Mordaunt, pas de faux point d'honneur, mordious !... Grimaud, fais toujours monter tes camarades par le petit escalier... Voyons... (Il cherche.) Avez-vous confiance en moi ?...

TOUS

Oh ! parlez ! parlez !

D'ARTAGNAN

Eh bien, il n'y a qu'un seul parti à prendre... pas d'épées, pas de grandes manières ici... Partons !...

PORTHOS

Partons... et par où ?...

D'ARTAGNAN, ouvrant le sabord  
par lequel on voit la mer

Au-dessous de cette fenêtre est leur canot remorqué par un câble. (Il regarde.) Athos, Aramis, saisissons le câble, nous atteindrons la chaloupe, nous en couperons la corde avec votre poignard, et, une fois isolés, sur un terrain bien sûr, qu'ils nous attaquent s'ils l'osent... À la mer ! à la mer !

(Il attache une échelle de corde, qu'il fait descendre jusqu'à la mer.)

PORTHOS

Il fait bien froid.

D'ARTAGNAN

Mordious ! il fera trop chaud tout à l'heure... Nos gens, où sont-ils ?...

GRIMAUD, MOUSQUETON, BLAISOS

Nous voici !

BLAISOS

Je ne sais nager que dans les rivières.

MOUSQUETON

Et moi, je ne sais pas nager du tout.

PORTHOS

Je me charge de vous deux.

(Il les saisit à la ceinture.)

D'ARTAGNAN

En avant !... en avant !

(Athos descend à l'échelle de corde, puis Aramis,

puis les autres. Le bateau continue à marcher.)

### Scène VII

Les mêmes, s'enfuyant par l'échelle ; Groslow.

GROSLow

Il est temps. Aux échelles, vivement !

VOIX D'HOMMES

Nous voici !

GROSLow

C'est bien !... Vous tenez le câble ?... Embarquez. (Il donne un coup de sifflet, le vaisseau disparaît dans la coulisse.) Le câble est coupé !

(On entend un grand cri de désespoir dans la coulisse, et l'on voit, dans le compartiment des tonneaux, monter peu à peu la lueur de la mèche à laquelle Mordaunt a mis le feu du fond de la cale.)

### DOUZIÈME TABLEAU

*La pleine mer. – Le navire a disparu tout entier dans la coulisse. Le théâtre représente la pleine mer éclairée par la lune. Au milieu de la scène, on voit la barque chargée des sept hommes. Athos achève de couper le câble avec son poignard.*

### Scène unique

D'Artagnan, Porthos, Aramis, Athos, Grimaud,  
Mousqueton, Blaisois, puis Mordaunt, dans la mer.

D'ARTAGNAN

Maintenant, mes amis, je crois que nous allons voir quelque chose de curieux.

(On voit dans le lointain reparaître le petit bâtiment avec des hommes sur le pont. L'explosion a lieu ; une vive clarté illumine toute la mer.)

ARAMIS

C'est superbe !

PORTHOS

Voilà ce que c'est !

D'ARTAGNAN

Pour le coup, nous sommes débarrassés de ce serpent... Qu'en dites vous ?

ATHOS

C'est horrible !... c'est horrible !

D'ARTAGNAN

C'est horrible, si vous voulez, mais c'est consolant... Force de rames, mes amis !...

MORDAUNT, dans la mer

À moi !... au secours !...

D'ARTAGNAN

C'est la voix de Mordaunt !... Encore lui, le démon !

MORDAUNT, nageant

Pitié ! messieurs, pitié, au nom du ciel ! je sens mes forces qui m'abandonnent.

ATHOS

Le malheureux !... Arrêtez, mes amis...

D'ARTAGNAN

Athos, je vous déclare que, s'il approche à dix pieds de la barque, je lui fends la tête d'un coup d'aviron.

MORDAUNT, nageant

De grâce, ne me fuyez pas, messieurs !... de grâce, ayez pitié de moi !...

ATHOS

Oh ! cela me déchire !... D'Artagnan !... d'Artagnan !... mon fils... il faut qu'il vive.

D'ARTAGNAN

Mordious ! pourquoi ne vous livrez-vous pas tout de suite pieds et poings liés à ce misérable ?... Ce sera plus tôt fait.

MORDAUNT

Monsieur le comte de la Fère ! c'est à vous que je m'adresse, c'est vous que je supplie, ayez pitié de moi !... Où êtes-vous, monsieur le comte de la Fère ?... Je n'y vois plus... je me meurs... À moi !... à moi !...

ATHOS, se penchant et étendant  
le bras vers Mordaunt

Me voici, monsieur, me voici ; prenez ma main et entrez dans  
notre embarcation.

D'ARTAGNAN

J'aime mieux ne pas le regarder ; cette faiblesse me répugne.

ATHOS

Bien ! mettez votre autre main ici. (Il lui offre son épaule comme  
second point d'appui.) Maintenant, vous voilà sauvé, tranquillisez-  
vous.

MORDAUNT, avec rage

Ah ! ma mère, je ne peux t'offrir qu'une victime ; mais ce sera  
du moins celle que tu eusses choisie !

(D'Artagnan pousse un cri, Porthos lève l'aviron,  
Aramis cherche une place pour frapper ; une secousse  
donnée à la barque entraîne Athos dans l'eau.)

PORTHOS

Oh ! Athos ! Athos ! malheur sur nous qui t'avons laissé  
mourir !

ARAMIS

Malheur !

D'ARTAGNAN

Oh ! oui, malheur !... Ah !... voyez !... ce cadavre qui monte  
lentement... C'est Mordaunt !

(On voit paraître à la surface des flots le  
cadavre de Mordaunt avec le poignard dans le cœur.)

ARAMIS

Il a un poignard dans le cœur !

PORTHOS

Le voilà flottant sur le dos des lames.

D'ARTAGNAN

Ah ! sangdiou !... c'est le Mordaunt !...

PORTHOS

Le beau coup !

D'ARTAGNAN

Mais Athos, Athos !... où est-il ?...

ATHOS, reparaissant et  
s'attachant à la barque

Me voici...

(Explosion de joie des amis, qui enlèvent Athos dans la barque.)

ARAMIS

Enfin, Dieu a parlé !

D'ARTAGNAN

Mort de la main d'Athos !...

ATHOS

Ce n'est pas moi qui l'ai tué : c'est le destin.

D'ARTAGNAN

Qu'importe, pourvu qu'il soit mort !... Et maintenant, amis, en  
France !

TOUS

En France !... en France !...



## DISTRIBUTION

Charles I <sup>er</sup>	M. Lacressonnière
Cromwell	M. Matis
Mordaunt	M. Chilly
Athos, mousquetaire	M. Saint-Ernest
D'Artagnan, mousquetaire	M. Mélingue
Porthos, mousquetaire	M. Verner
Aramis, mousquetaire	M. Baron
De Winter	M. Cullier
Le colonel de Groslow	M. Stainville
L'aubergiste de Béthune	M. Lauré
Mousqueton, valet de Porthos	M. Laurent
Grimaud, valet d'Athos	M. Ménier
Blaisois, autre valet d'Athos	M. Hector
Tomy, valet de Winter	M. Francisque
Le bourreau de Béthune	M. Latouche
Parry, valet de chambre du roi	M. Alexandre
Tom Lowe, homme du peuple	M. Didier
Un brigadier français (au prologue)	M. Berthollet
Un huissier du Parlement	»
Un homme du peuple	M. Rocheux
Un soldat puritain	»
Findley	M. Martin
Le patron André	M. Baudouin
Une sentinelle	M. Serres
Une autre sentinelle	M. Adolphe
Henriette de France	M <sup>me</sup> Guyon
Madeleine Turquenne	M <sup>me</sup> Hortense Jouve
L'hôtesse	M <sup>me</sup> Racine
Le fils de Charles	Le petit Édouard
La petite fille	La petite Fanny
Soldats de Cromwell et autres, hommes et femmes du peuple, etc.	